DEFENSE DE L'HOMME

N° 19

SOMMAIRE

REVUE MENSUELLE 3e Année. — Avril 1950 PRIX : 40 FRANCS

DEFENSE DE L'HOMME

REVUE PARAISSANT TOUTES LES FINS DE MOIS

CONDITIONS D'ABONNEMENT

FRANCE - ALGERIE - COLONIES		EXTERIEUR	
Six mois	250 fr.	Six mois	300 fr.
Un an	400 fr.	Un an	500 fr.

CORRESPONDANCE ET ENVOIS DE FONDS

Pour tout ce qui concerne l'administration et la rédaction, s'adresser à Louis LECOIN, 73, rue Camille-Pelletan, Antony (Seine). Lui téléphoner au besoin à BERny 08-63.

Utiliser, autant que possible, pour tous les envois de fonds, le compte chèque postal : Mme LECOIN (même adresse que ci-contre) n° 4.504-77 - Paris.

PRIX DE L'EXEMPLAIRE : **40 FRANCS**. POUR L'EXTERIEUR : **50 FRANCS**

Souscription pour les abonnements gratuits

Pensez, amis lecteurs, à verser à cette souscription — la seule ouverte dans nos colonnes — si vous désirez que les vieux camarades aux moyens limités, que les infirmes, les malades et les chômeurs continuent à recevoir leur revue. Nous ne l'avons, jusqu'ici, refusée à personne se trouvant dans l'une de ces conditions désavantageuses et ils sont près de deux cents auxquels nous faisons ainsi le service gratuit de « Défense de l'Homme » souvent depuis le premier numéro.

Nous avons reçu ce mois-ci :

***Gaston Rouxel*, 200 *fr.; E. Berthier*, 100; *Anne Boirard*, 100; *Louis Pascau*, 100; *Georges Colino*, 100; *Yves Cornardeau*, 100; *Marcel Renouvel*, 100; *Jeanne Laurent*, 100; *Mme Demartial*, 100; *Buatois*, 100; *Augustin Longas*, 200; *Paulette Bouyer*, 250; *Eugène Travaglio*, 1.224; *Kiouane*, 100; *Lobry*, 160; *Loiseau*, 100; *Rofo*, 100; *Armand B.*, 100; *Emile Roussel*, 1.000; *Heude*, 200; *Roland Lamétrie*, 105; *J. Mario*, 300; *Rosalie Miklichansky*, 100; *Charles Klein*, 50; *Georges Auzanneau*, 100; *A.-L. Rondot*, 250; *Marcel Auffredou*, 100.**

Ni pour, ni contre la bombe atomique au delà

NON, nous ne pouvons pas suivre la campagne bolcheviste pour l'interdiction de la bombe atomique.

1° Parce qu'une telle interdiction n'empêcherait pas la guerre d'éclater et que, la guerre étant déclarée, rien ne s'opposerait à ce que les Etats utilisent la bombe atomique ;

2° Parce qu'on ne peut interdire à la Science de progresser et de découvrir, pour le bien comme pour le mal, des instruments de plus en plus étonnants ;

3° Parce que les communistes staliniens sont (tout comme les capitalistes américains) une des forces de guerre en présence. Ils ne sont pas contre la violence et ils considèrent celle-ci comme un instrument de progrès et de transformation du monde, exactement de la même façon que les capitalistes considèrent la violence comme un instrument de maintien de leurs privilèges. Avec les uns comme avec les autres le résultat c'est toujours misère plus grande et écrasement plus total des hommes ;

4° Parce qu'une telle campagne, si elle réussissait, développerait encore davantage l'esprit d'acceptation de la guerre dans les masses : la guerre ne serait plus la catastrophe définitive qu'elle peut devenir à notre époque et contre laquelle tous, sans distinction, doivent se dresser. La guerre serait possible puisqu'elle laisserait des survivants et que chacun, selon son intérêt, pourrait se dire : « Allons, acceptons-la encore une fois, puisque la victoire nous apportera le triomphe de notre idéal (qu'il soit communiste, libéral, américain ou chinois !).

Mais tous les salauds, tous les criminels, en uniforme ou non, qui envisagent froidement la guerre, changeraient de ton s'ils étaient sûrs d'y laisser leur peau. Il ne faut pas qu'ils aient l'espoir d'une bonne guerre classique. Or, travailler à interdire la bombe atomique ce n'est pas travailler contre la guerre ; au contraire, c'est laisser aux militaires la chance de continuer tranquillement leur jeu d'échecs et de petits drapeaux... avec la peau des autres.

Il ne s'agit donc pas de lutter contre la bombe atomique plutôt que contre le couteau de cuisine. Ce serait non seulement une rigolade, un amuse-foule, mais aussi un danger.

Il n'y a qu'une seule solution pour que la diversité et les contradictions du monde se manifestent sans guerre, pour que la science donne toute sa mesure sans se retourner contre l'homme : citoyenneté mondiale !

Tout le reste est propagande partisane, fille de la guerre, mère de la guerre.

Depuis Hiroshima, que cela plaise ou non, nous sommes entrés dans une ère nouvelle. Nous ne retournerons pas en arrière et devant nous se dresse un dilemme sans fissure : la mort ou la vie, la paix universelle ou le néant. Il n'y a plus de milieu, plus d'échappatoire. Il s'agit de tout aimer ou de tout détruire. Et le choix dépend de nous.

Si vraiment les hommes, en ce dernier recours, sont incapables de dépasser leurs oppositions, de surmonter leurs différences pour vivre sans haine, eh bien ! qu'elle éclate donc la bombe atomique et que nous retournions tous au destin d'un nouveau soleil en activité. La Vie aura perdu sur la Terre, mais peut-être, sur une autre planète, aura-t-elle plus de chance ?

Pierre **BOUJUT.**

Rencontres avec Le Corbusier

L'HOMME est un animal social. Au même titre que l'abeille, la fourmi, le termite, il ne peut vivre que soutenu, épaulé par le groupe social dont il fait partie intégrante. Le mythe de Robinson est du même ordre que celui de Paphnuce le stylite (1), et aussi vain.

A la base de l'un et de l'autre, il y a le fait, qu'on *veut* oublier, de l'existence à la fois antérieure et simultanée, de l'espèce humaine et des créations humaines, des aspirations humaines et de tout ce qui fait de l'être humain un animal tout de même un peu différent des autres espèces animales.

Mais la société est souvent la marâtre de l'homme. Pour la survie du corps, elle sacrifie souvent la cellule, quand ce n'est pas l'organe tout entier. Or la cellule, c'est vous, c'est moi, c'est tout un chacun. Et nul ne se sent de propos délibéré mûr pour le sacrifice. Combien, en vérité, sont sacrifiés sans avoir jamais eu conscience de leur misérable sort ? L'un ou l'autre peut, consciemment, se résigner. Tel encore peut souhaiter son propre holocauste. Mais jusqu'à quel point ces derniers n'ont-ils pas subi, dans leur esprit et dans leur chair, la pression effroyable de la machine sociale ? Et bien souvent à leur corps défendant, à leur cerveau défendant, aussi bien chez celui qui accepte que chez celui qui s'exalte.

Cette antinomie fondamentale entre l'homme et la société, entre la contrainte sociale et l'indépendance individuelle, elle a été de toute éternité, pourrait-on dire, sentie par les hommes. Tous ne l'ont pas exprimée. L'immense majorité d'entre eux, au cours des âges, ne l'a perçue que d'une manière confuse. Mais tous, avec leurs ressources individuelles, avec les ressources résultant de leurs efforts communs, passés et présents, ont toujours essayé de la résoudre.

Mais il est des êtres humains privilégiés, qu'on le veuille ou non. Un concours de circonstances le plus souvent impossible à démêler, un ensemble de facteurs physiologiques, psychologiques et sociologiques presque toujours impossible à connaître d'une manière complète, les place à certains carrefours de l'histoire d'où on les voit dominer leur temps et leurs contemporains. On les voit indiquant à ceux-ci, avec la claire lumière de leur génie, les moyens que leur temps et souvent l'avenir leur offrent pour résoudre cette tragique antinomie.

Ils sont plus nombreux qu'on ne croit. Tous n'atteignent pas à une réputation universelle. Tous ne sont pas des spécialistes de la pensée pure, des philosophes de profession, quoique leur chef de file semble bien être ce Platon dont la *République* fait et fera toujours l'admiration de ceux qui la pénètrent. Tous ne sont pas des chefs religieux comme ce Jésus-Christ qui rendit à la vie humaine la moitié de l'humanité, en donnant aux esclaves la conscience d'être des hommes. Tous ne sont pas des rêveurs comme ce Thomas Morus dont l'*Utopie* n'a pas fini de nous étonner par ce qu'elle contient d'anticipations peu à peu passées dans la vie de tous les jours. Tous ne sont pas des théoriciens de l'économie, comme ce Saint Simon, dont la descendance spirituelle est si curieuse... Tous ne sont pas — encore moins ! — tout cela à la fois, comme l'extraordinaire Fourier, dont l'attachante figure n'a jamais été étudiée comme elle le mérite...

Non. Mais tous, dans le domaine qui leur est propre, de la pensée ou de l'action, ils ont une claire connaissance des maux dont souffrent les hommes de leur temps, des ressources dont disposent leurs contemporains et de celles dont disposeront leurs enfants. Ce sont les Descartes, les Luther, les Babœuf, les Proudhon, et, plus près de nous, plus proches aussi, les nombreux militants du mouve-

(1) *Thaïs :* Anatole FRANCE n'était pas dupe, lui, et l'ironie contenue de son style le montre assez.

ment social et d'émancipation humaine, « ceux d'hier », dont les noms finiront par disparaître, mais dont l'exemple et l'œuvre resteront toujours vivants.

⁂

Assurément, Le Corbusier sera parmi ces privilégiés, et sans doute parmi les plus grands (2). Son œuvre est à la mesure de ses intentions et de *son* temps, de *notre* temps et des « temps nouveaux ».

En 1937, un pavillon qui avait, de l'extérieur, quelque chose d'une tente de cirque, abritait, près de la Porte Maillot, l'exposition d'une équipe animée par Le Corbusier. Brutale initiation pour qui ne connaissait de ce dernier que le nom ! Il y avait là, telles des planches anatomiques, les images de l'habitat humain, sous toutes les latitudes et notamment dans notre belle France... Ces photos jetaient à la face l'horreur des villes, la laideur des rues, l'absurdité monstrueuse des maisons. Et, tout à côté, sans transition, l'avenir... L'éblouissement ! Le mot de Christophe Colomb plantant son œuf : « C'est bien simple. Il suffisait d'y penser ! » vous taraudant l'esprit... Cette idée qu'au moyen âge des cités industrielles allait succéder la fastueuse Renaissance des cités des hommes, s'imposant à vous avec la violence d'une tempête de joie ! Et cette Renaissance du XXe siècle allant aussi chercher son inspiration dans l'exemple antique, sous les cieux où s'était accompli « le miracle grec », mais renouvelant et enrichissant la Renaissance du XVIe...

Pour qui n'était pas « du bâtiment » (c'est bien le cas de le dire), ce « Pavillon des Temps nouveaux » avait la valeur d'une révélation, presque au sens mystique de ce terme.

Révélation de ce qu'on a subi et dont on a tant souffert souvent sans toujours pouvoir l'analyser, parce qu'on était prisonnier du passé; sans toujours deviner que la cause du mal était si proche. Révélation de ce que promet l'avenir — un avenir qu'on se prend à vouloir saisir aussitôt. Quelque chose de semblable, sans aucun doute, à ce qu'éprouvèrent les « gens d'armes », les chevaliers et les rois de France pénétrant avec leurs lourdes armures, les relents d'obscurité et de moisissure de leurs châteaux forts, en plein cœur de la Renaissance italienne.

Vers 1943, redécouverte de Le Corbusier. Cette fois, au plein cœur de la captivité — en des temps qui prêtaient peu à l'espoir ! — et à travers quelques-uns de ses livres. Nouvel éblouissement à l'exposé de la doctrine. Elle tient en si peu de mots ! *Plonger l'homme, à tous les instants de sa vie, dans un bain de verdure, d'air et de lumière.*

⁂

L'homme. Lequel ? Mais vous, moi, tout un chacun ! Pas seulement le milliardaire américain ou le potentat mécène (ceux-là trouveront toujours moyen de se faire bâtir des palais). Pas seulement le banquier ou l'industriel, l'homme d'affaires ou le grand avocat ! Non. Le commun des hommes. Le petit employé aussi bien que le manœuvre, l'ouvrier aussi bien que le paysan. Nul n'échappe à la nécessité du logis. Donc le logis doit répondre aux besoins communs des hommes, de tous les hommes. Pas de discrimination entre « riche » et « pauvre » en cette affaire. C'est la nature humaine qui commande, c'est pour qu'elle se développe harmonieusement et ne perde aucune occasion de s'enrichir qu'il faut satisfaire à ses besoins fondamentaux. Au même titre que le pain, au même titre que l'instruction, la verdure, l'air et la lumière sont aussi des besoins essentiels du peuple.

⁂

A tous les instants de sa vie ? Oui. Aux heures de loisir comme aux heures de labeur, et inversement.

« *Le premier siècle de l'ère machiniste fut homicide.*

» *Dès son lever, derrière son carreau étroit, d'où nulle poésie n'était saisissable; dans son travail et dans les heures fades de son transport à travers banlieues et villes; sous la lampe de son foyer mesquin, le soir; jamais l'homme ne trouvait l'occasion ni les conditions d'une détente nécessaire. Villes tentaculaires, rues sans joie.*

---

(2) Je demande au lecteur de ne pas tenir pour plate flagornerie cette simple *constatation de fait.* Je ne connais Le Corbusier que par son œuvre, comme on va le voir, et il m'a fallu l'occasion et l'envie d'écrire cet article pour connaître son portrait...

» *Une société bien organisée, disposant du prodigieux travail des machines et des ressources illimitées du calcul, peut assurer à ses membres la présence quotidienne, dans le logis, au travail et dans la ville, des JOIES ESSENTIELLES.* » (3)

***

La verdure ? Elle manque à l'homme des villes — c'est un fait — autant qu'à l'homme des champs — c'est un comble ! Il faut la restituer à l'un et à l'autre.

Du balcon de son cinquième étage, dans l'agglomération à haute densité humaine, ou du pas de la porte de son rez-de-chaussée dans les villes « plates », l'homme n'a pour horizon que le mur d'en face. Et quel mur, le plus souvent ! Qu'il les domine de haut ou qu'il les contemple mélancoliquement d'en bas, quand des arbres sont près de lui, il ne peut que les comparer à lui-même souffreteux, étiolés, étouffés par les hautes murailles ou assoiffés par le macadam.

Et l'homme des champs, rentrant des champs, s'enferme derrière des murs épais, à peine percés eux aussi d'un « carreau étroit ». Il ignore la majesté voisine des masses vertes qu'il n'a pas le temps de voir au cours de son labeur, et que son logis lui dérobe pendant ses loisirs.

A l'un comme à l'autre, Le Corbusier dédie la « ville verte ». Non la « cité-jardins » qui détruit la majeure partie des arbres pour loger l'essaim des pavillons et faire place aux rues et aux chemins, et qui a tôt fait de devenir la « banlieue » d'où toute verdure a disparu. Mais la ville qui respecte la nature, qui recrée au besoin les masses d'arbres, qui limite la surface bâtie au minimum, qui dégage les horizons et *les perspectives naturelles*, qui offre à chaque logis une « vue imprenable » et grandiose, et qui fait ainsi pénétrer le paysage tout entier et la verdure vivante dans la chambre.

« *En pleine cité d'affaires, là où ne peuvent s'élever des gratte-ciel, la ville pourtant reste verte, les arbres sont rois, les hommes, sous leur couvert, vivent sous l'égide de la proportion; le rapport* nature-homme *est rétabli.* » (4)

Et à la campagne, « les principes directeurs de la remise en ordre de la grande ville s'appliqueront valablement », en particulier « la séparation des deux fonctions de l'ancien mur (*porter* et *envelopper*) dont on se servira pour extirper la vieille ferme française de l'humidité et des pollutions dont elle est sertie » (5).

***

L'air ? L'homme de la campagne en est privé derrière ses murs épais et dans ses « lits clos », sous les rideaux épais tombant du ciel-de-lit, tous héritages du temps où, privé de chauffage, il se terrait pour conserver le plus possible de sa propre chaleur animale.

Mais que dire alors de l'homme des cités industrielles ! Il prend sa respiration aux heures de détente, dans le puits méphitique qui a sa base dans la cour de l'immeuble... Il circule dans la rue encombrée de véhicules qui empoisonnent l'atmosphère avec les résidus des carburants brûlés dans leurs moteurs. Il travaille dans un atelier-cellule de prison s'il est artisan, ou dans une usine empestée par les produits chimiques qu'elle prépare ou qu'elle utilise...

Depuis un certain temps, l'homme des villes fuit la ville toutes les fois qu'il le peut. A vélo, en tandem, en voiture; et il va, quand il est favorisé, respirer deux jours et deux nuits sur sept chaque semaine aussi loin qu'il le peut.

Or, les usines sont une nécessité de notre temps. Puisqu'on ne peut s'en passer, que du moins les habitations des hommes ne soient pas mêlées à elles ! Que les usines soient groupées et construites de telle sorte que le « pacte avec la nature » soit respecté; que certaines dispositions particulières, comme l'application de l' « air conditionné » par exemple, procurent à l'employé et à l'ouvrier des facilités de travail nouvelles, d'une part. Que, d'autre part, les immeubles d'habitation soient groupés aussi, mais nettement à l'écart : *groupés* harmonieusement, non empilés, tassés les uns sur les autres. Que l'air circule librement tout

---

(3) *La Maison des Hommes* (Plon, 1947. p. 51). Cet ouvrage, qui a pour auteurs François de PIERREFEU pour le texte et LE CORBUSIER pour les images, comporte de ce dernier, en guise de légende pour ses croquis, nombre de pages du type de celle-ci.

(4) LE CORBUSIER. — Ouvrage cité p. 93. Plus de dix croquis expressifs accompagnant des légendes du type de celle-ci illustrent la même idée.

(5) F. DE PIERREFEU. — *Id.*, p. 96.

autour de chaque « unité d'habitation », et même en-dessous, ou plutôt, que l'air ne soit en nul endroit emprisonné même dans des « rues-couloirs ». Et, pas davantage que l'air intérieur à chaque logis ne soit jamais immobile. Qu'il circule non moins librement : que toutes les pièces qui n'exigent pas une petite coquille comme la salle de bains soient largement ouvertes les unes sur les autres, dans le sens vertical et dans le sens horizontal, ou à la fois dans les deux sens.

En un mot, il faut « bâtir en l'air ». Il faut systématiquement faire croître l'habitation humaine au-dessus du sol, dans l'espace qui lui a été interdit jusque-là par l'insuffisance des techniques dans la plupart des pays du monde. Tout en se gardant du péché d'orgueil qui a donné naissance aux « gratte-ciels » américains, à ceux de New-York en particulier, « manifestation primaire d'un machinisme encore barbare et destiné à disparaître devant une réforme d'envergure » (6).

***

La lumière ? Nécessaire à l'homme autant que l'air et la verdure, elle lui manque encore tout autant. « Dans les cinquante années qui viennent », dit Le Corbusier (7), elle lui sera rendue en même temps. C'est beaucoup, et c'est peu. Acceptons-en l'augure.

Mais il ne s'agit pas ici de lumière artificielle. Tous les perfectionnements apportés à cette dernière ont leur valeur et recevront leur plein emploi. L'essentiel est la lumière solaire et le rythme qu'elle apporte à la vie humaine sous tous ses aspects. Chassé des villes, chassé des maisons, le *soleil* doit leur être restitué. Le rayonnement du jour, le respect du cycle des 24 heures sont la clef d'or de l'architecture nouvelle.

Les êtres humains, *comme tous les êtres vivants,* sont des postes récepteurs d'énergie solaire. Et cette énergie, ils l'assimilent, ils la transforment et la distribuent. Cette assimilation de l'énergie solaire est essentielle au fonctionnement normal et au développement harmonieux du corps et du cerveau humains. Un logis sans soleil est un logis malsain. Une ville dont l'atmosphère est envahie par les fumées et les poussières est une ville malsaine. L'organisation des cités linéaires industrielles étirées au milieu des verdures qui les séparent des habitations permettront aux résidences des hommes de recevoir à profusion les radiations du soleil. Mais le logis individuel ? Il n'y avait qu'un moyen de le faire bénéficier aussi largement que possible de l'ensoleillement : c'était de *supprimer les murs.* Solution hardie, rendue possible seulement depuis que la technique du bâtiment peut bénéficier de toutes les conquêtes de l'industrie dans la fabrication et la mise en œuvre des nouveaux matériaux. L'architecture nouvelle, la maison des hommes de demain tiennent à la découverte des immenses possibilités du béton, comme les hardies cathédrales du moyen âge tiennent à la découverte de la croisée d'ogives. Celle-ci a permis les rosaces et les vitraux. Celui-là permet *le logis sans fenêtres,* ouvert aux deux bouts vers l'est et vers l'ouest, par un immense pan de verre, grâce auquel le soleil d'hiver balaie complètement, de ses rayons presque horizontaux, la totalité de la surface habitée. Le soleil d'été, le soleil ardent des régions tropicales et même son reflet dans la mer ne sont plus justiciables de volets, de murs opaques et de patios profonds ; mais, au devant du pan de verre, d'une simple alvéole avancée qui supprime les rayons directs et ce qu'ils peuvent avoir de nocif, tout en conservant l'ensoleillement.

Prisonnier des rues en couloir et des murs percés de « carreaux étroits », l'homme d'aujourd'hui l'est aussi des wagons. L'allongement prodigieux des rues dans les « villes horizontales », l'éloignement et la disposition hétéroclite des banlieues l'obligent à passer un temps considérable dans les moyens de transport les plus divers, les plus inconfortables, malgré l'apparence luxueuse des banquettes. Bien favorisés sont les Parisiens qui ont seulement une heure de métro à faire sur les seize heures de la journée complète. Combien doivent pren-

---

(6) Le Corbusier. — Ouvrage cité p. 55.

(7) Ouvrage cité p. 48. *Cf.* de Pierrefeu (*id.*, p. 60) : « Tout le pays est à équiper en logis : cent années de retard à rattraper dans cette voie-là... Il y faudrait cent autres années pour un artisanat et une entreprise de bâtiment qui seraient livrés à eux-mêmes, et qui ne disposeraient pas de puissants renforts venus du dehors. Une fois armés et soutenus par la grande industrie, *moins de vingt ans leur suffiront...* »

dre trois et parfois quatre heures sur chaque journée rien que pour circuler ! « Temps presque entièrement soustrait aux rayons solaires... Décervelée comme on la voit aujourd'hui, et « désurbanisée », la cité débite à ses clients du kilomètre en place de rayons de soleil, des gaz carburés en place d'air respirable et, en place de silence, un tumulte meurtrier pour des nerfs qui ne possèdent pas, comme d'autres cellules du corps, le pouvoir de se refaire » (8).

Cette nécessité actuelle des « transports inutiles et déprimants » est cause d'un déséquilibre entre les trois temps de la vie humaine : travail, loisirs, repos, qui devraient se partager également les vingt-quatre heures du cycle solaire.

La machine, qui a fait à peu près gagner la bataille de la réduction de la journée de travail (et cette bataille a duré un siècle !) n'a pas encore fait gagner l'équilibre entre le repos et le loisir : l'un ou l'autre actuellement sont nécessairement sacrifiés et le seront tant que l'organisation urbaine n'aura pas introduit la santé et l'harmonie là où règne la prolifération cancéreuse et désordonnée des maisons et des venelles.

Là-dessus encore, la doctrine de Le Corbusier est ancienne et ferme : et les solutions qu'il a préconisées ne sont pas moins nettes et d'un exemple précieux pour ses disciples. Il est à présumer que ces derniers disposeront de moyens d'action que Le Corbusier lui-même ne saurait prévoir dès aujourd'hui. Mais il a montré la voie. Plus heureux que les « maîtres d'œuvre » des splendides cathédrales, dont le nom s'est perdu, lui, qui a construit, dans l'élan de sa foi en l'homme, les cathédrales du monde nouveau, ne sera pas oublié de la postérité ; et c'est bien en cela qu'il est de ces êtres privilégiés dont je parlais tout à l'heure...

⁂

Dernière rencontre. Elle se situe il y a quelques jours. Elle se nuance d'une certaine mélancolie. C'est, au cours de l'Exposition de l'Habitation, liée à celle des Arts ménagers (9), la visite du pavillon qui reproduit exactement un des appartements de la *Cité radieuse* de Marseille. Plus exactement, de la première *unité d'habitation* de la Cité radieuse.

A l'entrée et à la sortie de ce pavillon, des tableaux d'une parfaite intelligibilité exposent clairement la doctrine, les intentions des constructeurs, et les moyens mis en œuvre. Inutile de revenir sur les unes, de s'appesantir sur les autres. S'il était possible de les reproduire ici, ces schémas seraient plus éloquents que tout ce qui précède, à condition de les regarder avec des yeux neufs. La mélancolie vient des œillères, des écrans et des voiles qu'on discerne autour, devant et sur les yeux de tant de visiteurs. Il est permis d'être navré de voir le scepticisme, l'incompréhension, l'indifférence, chez l'immense majorité de ceux *pour qui*, en définitive, tout cela est fait. Quelle promesse plus belle, pourtant, que celle-là : la Cité radieuse.

Radieuse à tous les sens de ce mot. A cause des radiations du soleil qu'elle emmagasine et dont nul ne peut ne pas bénéficier.

A cause des joies essentielles qui pénètrent avec la verdure, l'air, la lumière, et qui rayonnent à leur tour sur le visage et dans le comportement des êtres humains.

A cause de cette conciliation enfin trouvée entre les aspirations individuelles au repos, à la culture, au bonheur, et les nécessités de la vie sociale... « Pour vivre, l'homme doit passer plus d'un quart de sa vie en collectivité. Le cadre matériel de son existence sociale peut déterminer son épanouissement ou sa dégradation », disait d'autre part, à cette même exposition, un vaste panneau qui illustrait ces deux possibilités de documents nombreux.

La Cité radieuse de Le Corbusier est, sans conteste possible, le cadre qui déterminera l'épanouissement de la vie de l'homme de demain.

LAUMIÈRE.

---

(8) F. DE PIERREFEU. — Ouvrage cité p. 26.
(9) Au Grand Palais : 23 février-19 mars 1950.

N'OUBLIEZ PAS DE NOUS ADRESSER UN TIMBRE POUR LA RÉPONSE

Vous l'oubliez presque toujours, camarades, et vous nous occasionnez une lourde charge, car notre correspondance est assez volumineuse. Pensez-y à l'avenir. Merci.

Væ Victis

« Malheur aux vaincus ! » Cette phrase sinistre, que le Gaulois Brennus fit retentir jadis aux oreilles des Romains vaincus, est devenue la loi du monde moderne.

Des sadiques de Buchenwald et autres lieux aux hystériques encocardés qui, en juin 1944, hurlaient : « A chacun son Boche ! », des charniers de Katyn aux massacres de Madagascar, partout, l'ancestrale férocité est remontée à fleur de peau humaine, la recouvrant comme d'une lèpre hideuse.

Les peuples, tour à tour troupeaux apeurés ou meutes hurlantes, ne sortant d'une servitude et d'un massacre que pour se muer en tyrans et en massacreurs, se sont rués dans un sabbat démentiel où sont en train de se liquéfier les derniers vestiges de la sensibilité humaine.

Bonté, générosité, pitié : ces mots ont disparu du vocabulaire et des cœurs. Mais reste-t-il encore un cœur aux bourreaux de Mathausen, aux aviateurs d'Hiroshima, aux conquérants de Berlin aux « pacificateurs » d'Indochine ? La haine, une haine immonde, jaillit, attisée par des nationalismes d'autant plus écœurants qu'ils sont exaltés au nom du socialisme. Rien ne demeure. Le décor, le fragile décor de la civilisation s'est effondré sous le souffle de la bestialité renaissante. Quarante siècles révolus remontant du fond de l'Eternité ont replacé l'être humain au niveau de sa barbarie primitive. A nouveau, surgissant de tous les bas fonds de l'Histoire, le crime, la violence et la cruauté se sont donné rendez-vous à tous les carrefours du monde.

Malheur aux vaincus !

Et les hordes, dont la victoire changeante couronne la ruée, piétinent les vainqueurs de la veille devenus les vaincus du jour.

Rien, ni personne ne trouve grâce. Et la simple vengeance, cette loi du talion des peuples primitifs, se dépasse dans l'ivresse sadique du soudard triomphant.

Tant que des généraux vaincus et criminels de guerre sont jugés et pendus par d'autres généraux, vainqueurs ceux-là et tout aussi criminels de guerre, on peut trouver plaisantes ces parodies de justice. Mais quand ces mêmes vainqueurs prétendent écraser sous leurs bottes des peuples entiers, on n'a plus le droit de se taire.

Et dans ce concert, la France, abrutie par les fanfares guerrières, grisée par son armée d'opérette et ses généraux à particules, grotesquement saoulée par sa victoire usurpée, qui s'est vengée de sa fuite éperdue de juin 1940 en installant ses naphtalinards galonnés dans un pays conquis par les autres, au milieu de ce délire patriotique qui réunit dans une commune haine du « Boche » la ridicule girafe du R.P.F. et le bedonnant nègre stalinien du P.C.F., nous élevons une voix discordante.

Nous nous refusons à hurler avec les loups !

Et au milieu de la meute aboyante des hyènes à la recherche d'un cadavre à déchiqueter, nous conserverons intacte notre sensibilité d'hommes, génératrice de notre révolte permanente contre la hideur des temps présents.

Non ! Pas plus que nous ne nous sommes fait les complices des tortionnaires nazis et de la soldatesque teutonne et nippone, se ruant, ivres d'orgueil et de sang sur l'Europe et l'Asie épouvantées, nous ne nous ferons les complices des

bourreaux de Berlin, de Vienne et de Tokio.

Leurs crimes ? C'étaient hier l'arrosage au phosphore des villes allemandes, la pulvérisation atomique des villes japonaises ; c'était l'enfant éventré par le gangster américain sorti des prisons pour être mué en « héros » ; la mère troussée et égorgée par le noir en qui remontait la haine séculaire du blanc ; la fille violée sur les routes de Silésie ou d'Autriche par le gigantesque Mongol arraché de son Asie natale pour venir civiliser les pays de Goethe et de Mozart.

Leurs crimes ? Ce sont aujourd'hui les vieillards et les enfants crevant de faim ; les hommes convertis en forçats plus ou moins libres ; les femmes et les filles garnissant de gré ou de force les lits des seigneurs occupants ; la petite japonaise vendue comme une bête sur le marché de la prostitution sous l'œil complaisant de l'empereur Mac Arthur.

Quel monde sortira-t-il de cet enfer qui voit l'esclavage renaître de ses cendres ?

Ah ! messieurs les vainqueurs, méfiez-vous des vents changeants de la victoire ! Prenez garde que la misère et l'humiliation, la colère et la haine que vous accumulez aujourd'hui chez ceux qui ne peuvent protester n'explosent un jour avec autant de violence qu'une bombe atomique !

Contre cet effroyable renouveau de la barbarie antique, contre cette éruption volcanique de la bestialité ancestrale, nous ne pouvons, hélas ! que nous désolidariser du crime.

Mais, dans cette nuit pasagère — car rien n'est éternel — dans cette époque que Vlaminck appelle justement : « Un moyen âge sans cathédrales », nous pouvons aussi et nous avons le devoir de proclamer notre révolte, de maintenir au-dessus de la mêlée le flambeau de notre idéal fraternel et humain afin qu'en des temps proches ou éloignés — qu'importe — sa flamme trouant la nuit et appelant l'aurore rallie autour d'elle ce qui restera d'une humanité décimée par le cataclysme.

Nous sommes peu nombreux à conserver une vision lucide et un cœur d'homme, c'est pourquoi nous devons serrer les rangs et nous unir plus fraternellement encore pour hâter l'heure de notre remontée vers la lumière du jour.

Car cette heure viendra !

FAYOLLE.

Léon Blum

Une intelligence extraordinaire, un cœur noble, aussi, si l'on en croit ses amis, qui a, en dépit de ces rares qualités, contribué plus que quiconque à défigurer le socialisme de ce pays en le ministérialisant ;

Un prophète souvent profondément lucide lorsque son parti se trouvait dans l'opposition ; homme à œillères la plupart du temps lorsque la S.F.I.O. rôdait dans les couloirs ministériels ou tenait les leviers de commande ;

Nous lui devons toutefois d'avoir empêché, à son retour d'Allemagne, la fusion du P. S. avec le P. C. qui eût fait de ce dernier un parti monolithique monstrueux, étouffant jusqu'à nos dernières espérances.

Y a-t-il là un crime ?

En ce cas nous le dénonçons.
Nous en demandons vite réparation.

ON connaît les faits : Plusieurs jeunes gens troublèrent un office religieux à Notre-Dame, s'emparant de la chaire d'où l'un d'eux, l'ex-dominicain Michel Mourre, prononça quelques paroles.

On peut louer ou blâmer le geste mais reconnaître unanimement aussi qu'il ne tirait pas à conséquence, et que les coups de hallebarde infligés aux protestataires par les très chrétiens bedeaux de cette cathédrale avaient amplement punis les trouble-fête.

Point. Car l'Eglise ne pardonne pas aisément les offenses et manque à sa mission à ce sujet comme pour bien d'autres.

D'abord, elle livra Mourre et ses camarades à la police, à la magistrature ensuite. Ça ne traîna pas ! On fait moins diligence en ce qui concerne les généraux prévaricateurs et leurs complices civils haut placés. Mais, enfin, rien trop à dire jusque là. C'était dans la norme et tout à fait digne des institutions qui guident présentement les hommes ou le gouvernement. Les temps d'inquisition brutale étant révolus, Mourre et ses amis écoperaient tout au plus quelques semaines de prison.

Hélas ! ce n'est pas ainsi que cet incident insignifiant prit fin.

Mourre est condamné pour toute la vie.

Ah ! l'Eglise est forte encore et puissante, même dans un Etat républicain et laïque. Mais sans doute vient-elle d'exagérer et ce défi inouï lancé à toutes les consciences libres sera relevé.

Nous fûmes trop souvent nous-mêmes traités de fous par ceux dont nous mettions en cause les intentions ou attaquions les privilèges pour nous incliner devant les appréciations, le jugement et la décision d'un juge d'instruction et d'un médecin légiste dont tout le monde sait qu'ils décident généralement en dehors de toute justice et de toutes règles médicales.

Et nous sommes certains que tous les libres penseurs, tous les laïcs, tous les hommes méritant ce nom, même les chrétiens probes, ne laisseront pas ainsi enterrer vivant un de leurs semblables.

Nous demandons tout de suite, avant que l'iniquité du procédé et la contagion aient entamé le moral de l'interné, la création d'un Comité Mourre qui se portera partie civile et exigera que des docteurs de son choix se rendent très vite auprès de la malheureuse victime.

Et si leur diagnostic confirme nos appréhensions et nous donne raison, nos exigences croîtront, messieurs les bourreaux !

DEFENSE DE L'HOMME.

L'enfer sexuel

CONNAISSEZ-VOUS beaucoup de gens autour de vous qui puissent parler du sexe, et supporter d'en entendre parler, sans affectation et avec naturel ? Pour ma part, je n'en connais guère, et tout au contraire, je connais une foule de gens chez qui un tel sujet suscite, ou ricanement pornographique, ou déplaisir scandalisé.

Notez que je ne prétends point qu'il faille être insensible au charme de la grivoiserie, non plus que la pousser jusqu'à des excès choquants; il existe une façon, et même un art, de parler des choses légères, une espèce d'humour licencieux qui a ses partisans et ses auteurs, et sa culture est une des formes de l'esprit humain, une source de chefs-d'œuvre, de beauté et de joie qu'il convient de ne point proscrire, où il est doux parfois de s'abreuver délicieusement.

Toutefois, limiter la sexualité à la gauloiserie rabelaisienne est aussi néfaste que d'en faire un tabou dont le nom, comme celui de certains dieux, ne doit pas être prononcé. Or, le préjugé judéo-chrétien est encore fortement ancré — bien qu'en décadence certaine — qui jette l'interdit sur le sexe, et au nom duquel le sexe signifie pour les uns le péché, pour les autres la bagatelle... Le péché chuchoté dans l'ombre du confessionnal, la bagatelle chuchotée dans un coin de café ou de salon.

C'est tout autrement que j'en voudrais parler ici, où nous parlons sérieusement de choses sérieuses. J'en voudrais parler en restant aussi éloigné de la pudibonderie honteuse que de la blague facile, sans risquer d'être accusé de flatter la concupiscence, et cependant sans dépoétiser l'amour dont il n'est possible de converser en termes justes que si l'on consent à évoquer les plaisirs et les tourments que les sens et la chair de l'être humain connaissent par lui tour à tour.

Le sexe est, pour la créature humaine, la source des joies les plus grandes et des souffrances les plus cruelles.

Point n'est besoin d'expliquer pourquoi, ni comment, il est à l'origine de grandes joies. Il est évident que l'homme normalement constitué puise dans les rapports sexuels un plaisir parfaitement sain, parfaitement licite et parfaitement naturel, et dont l'intensité est telle qu'aucun autre ne lui peut être comparé.

Il est le plaisir intégral et spontané par excellence; sa satisfaction ne nécessite pas, comme celle de la soif ou de la faim, ou comme celle des aspirations intellectuelles, quelqu'objet extérieur au corps; et rien n'en compromet, rien n'en atténue, rien n'en limite le ravissement.

Et pourtant, par une de ces dérisions qui nous rendent méditatifs sur notre misérable sort, le sexe, source des plus grandes joies humaines, est une telle source de tourment que l'homme en a peut-être souffert beaucoup plus qu'il n'en a joui.

D'où provient cette contradiction ? De la nature, parfois; de la société souvent. La société, qui corrige quelquefois la nature, l'a ici aggravée en ce qu'elle pouvait avoir de capricieux et de contrariant. Expliquons-nous.

Je ne vais point, comme Garo, faire le procès de la nature, soutenir qu'elle est mal faite en tout point, et que les citrouilles auraient dû croître sur les chênes, et la frêle tige des citrouilles porter des glands. Celle que je recevrais sur le nez serait la messagère d'un châtiment mérité. Mais je n'ai jamais juré non plus d'être le panégyriste aveugle de la nature; ceux qui clament que l'œuvre de Dieu est parfaite, comme est parfait son Créateur, et qui postulent qu'un esprit sans défaut n'a pu introduire d'imperfection dans son travail — encore qu'ils prétendent mépriser la poussière vile de ce

grand chantier matériel — ne sont d'ailleurs pas les derniers à se plaindre quand il fait trop froid ou trop chaud, ou quand un orteil leur fait mal.

Donc, s'il apparaît qu'une partie des souffrances dont pâtit l'homme a sa cause dans la nature, ainsi que cela est évident, qu'il s'agisse des souffrances sexuelles, pulmonaires ou épidermiques, je me réserve le droit, sinon de m'en plaindre, ce qui serait risible et superflu, du moins de le constater.

Les causes naturelles et les causes sociales se juxtaposent et s'enchevêtrent d'ailleurs de telle sorte qu'il n'est pas toujours aisé de les qualifier exactement. Au reste, l'homme fait partie de la nature; ses modes de société, ses lois, ses mœurs, ses préjugés, si variables qu'ils soient d'un peuple et d'un siècle à un autre peuple et à un autre siècle, appartiennent aussi à l'harmonie ou à l'incohérence universelles; si bien que les phénomènes sociaux ne constituent qu'une subdivision fragmentaire des phénomènes naturels, et que nous ne les classons à part que parce qu'ils intéressent spécialement la variété vivante dont nous sommes.

Le désir sexuel s'éveille chez l'homme à un âge où il lui est pratiquement impossible et interdit de le satisfaire. Ceci est pénible à dire, et il y a des choses dont je ne sais pas jusqu'où, juridiquement, il m'est permis de les exprimer. La pureté de mes intentions ne me sauverait point des poursuites pour outrages aux mœurs, si j'outrepassais les droits dont dispose un auteur dans l'exploration de ce domaine délicat.

Toujours est-il que je me souviens de mes années d'école et de collège; je me souviens de ce que nous nous montrions sous la table, mes camarades et moi, des poses équivoques où l'instituteur nous surprenait; je me souviens des mensurations obscènes, à l'aide d'un double-décimètre, et du concours secrètement ouvert dans toute la classe à qui produirait l'envergure la plus édifiante, le calibre le plus glorieux; je me souviens de l'élève puni pour un pupitre souillé, non pas d'encre, je le précise; eh ! oui, je me souviens, car j'ai un cerveau tout exprès pour me souvenir, de toutes ces choses passées, cachées, tues, ignorées, mais réelles, des dessins phalliques ou vulvaires confisqués chaque jour, des histoires sales, des mots grossiers, des surnoms orduriers, et, à l'étude du soir, pendant la dernière demi-heure, quand les devoirs étaient finis, de ce tremblement saccadé qui agitait la table du fond, la table recherchée entre toutes, la place enviée entre toutes les places, parce que le pion ne pouvait la surveiller aussi bien que les autres, lorsque, le « chef » ayant donné le signal de la cadence, commençait le stupre enfantin.

Ces gamins avaient treize ou quatorze ans. Les imbéciles seuls diront que c'étaient des pervers, des vicieux. Pas un qui ne soit aujourd'hui un homme normal, un père de famille, un modèle de vertu pour autant que cette qualification corresponde à une réalité au monde. Non, ces gamins n'étaient pas vicieux : *ils souffraient*. Ce n'est pas tout à fait la même chose; et ce qui me fait transcrire ici ce souvenir, qu'on croie bien que ce n'est pas non plus une disposition d'esprit vicieuse et perverse, mais l'immense pitié que m'inspire la souffrance sexuelle des adolescents.

Jamais le sexe n'est plus exigeant, plus impérieux, plus despotique, qu'à cet âge ingrat où il naît, qu'à cet âge où il n'apporte en naissant que des convoitises insatisfaites et de la souffrance inutile. C'est à cet âge où il est une force neuve, et d'une ardeur infatigable, qu'il commence à procurer à l'homme ses premières et ses plus grandes tortures. D'exutoire, point; d'assouvissement, jamais; d'espoir, aucun. L'adolescent sait, évidemment, qu'un jour viendra, sans doute, où ce que réclame son corps sera accessible et permis, par le hasard dans quelques années peut-être, par le mariage dans dix ans au moins. Mais en attendant... ?

Certes non, ces jeunes gens, ces enfants, n'étaient ni des vicieux, ni des pervers; et la preuve, c'est que, ne l'étant point, ils ne le sont même pas devenus. Mais je ne parle ici que de quelques-uns que j'ai connus, et j'en ai connu bien peu, au regard de tous ceux qui existent. Or, qui sait, qui peut savoir, à l'origine de combien de vices, de combien de perversités, peuvent être les chastetés prolongées, imposées par les mœurs à des virilités précoces ?

Qu'on en pense ce qu'on voudra, c'est

un malentendu tragique entre la nature et la société, que celui qui réside en ce tyrannique désir que la première fait s'éveiller dix ans avant que la seconde en autorise la pleine satisfaction. Comme en pareille matière, il ne saurait être question d'accuser la nature, c'est donc la société qu'il faut accuser; et si la société se défend contre ceux qui la critiquent, croit-on que la nature ne se venge point de ceux qui la contrarient ?

Aux Indes, où le tempérament indigène est plus ardent que celui des races acclimatées à l'Occident, on s'est prémuni contre le péril d'une chasteté intolérable, en mariant les enfants avant que l'éveil génital ait lieu. Rudyard Kipling n'a pas craint, dans un pays aussi rigoureusement traditionnaliste que l'Angleterre, de faire l'apologie des unions enfantines, qu'il considère comme la solution la plus appropriée et la seule sensée, à la fois, du problème sexuel et du problème sentimental.

Malgré l'autorité d'une référence aussi haute, nous ferons d'importantes réserves sur cette solution; car son application n'est souhaitable que si une éducation attentive prémunit le couple contre les risques d'une union précoce empirique et animale. La fécondité est, en effet, dangereuse, pour les générateurs aussi bien que pour leur descendance, au cours de la période qui sépare la puberté de la nubilité, deux termes souvent improprement confondus et qu'il convient de distinguer avec soin.

Il serait donc néfaste que l'homme et la femme procréent pendant cette période de transition; il est même admis qu'il faut éviter à tout prix qu'ils procréent; c'est là un de ces mauvais tours, un de ces pièges de la nature, qui offre des tentations auxquelles il serait imprudent de succomber; encore une fois, critiquer la nature ne servirait de rien, et c'est le rôle de l'intelligence dont l'homme est heureusement doué, de détecter ces pièges et ces tentations, et de l'en garder.

Est-ce à dire cependant qu'en cette période post-pubère et pré-nubile, où la fécondité est strictement indésirable, il n'y ait d'autre remède contre elle qu'une chasteté si douloureuse, littéralement insupportable à une grande partie de la jeunesse ? Nous sommes convaincus, au contraire, qu'il y en a d'autres, et que c'est une nécessité sociale que de les rechercher.

Toute privation crée une souffrance, et toute souffrance appelle un remède. L'hypocrisie qui, sous des masques de morale et de pudeur, refuse à la raison le droit de se pencher sur cette souffrance et sur cette privation; l'hypocrisie qui prétend interdire, au nom de la vertu, de l'innocence et de la pureté, que nous dénoncions la hantise sexuelle de l'adolescence, c'est elle la corruptrice, c'est elle la pourrisseuse, c'est elle la complice des souillures clandestines, des stupres solitaires et des délectations moroses. C'est elle qu'il faut combattre au nom de la vérité et de la lumière. C'est malgré elle, c'est contre elle, qu'il faut dire que de la chasteté résulte le refoulement, et du refoulement l'obsession.

Voilà donc évoquée une des grandes souffrances que l'homme connaît par le sexe. Vient ensuite l âge adulte, où il en connaît d'autres, tempérées cependant par la satisfaction, par les trêves et les apaisements que lui apporte le plaisir.

Les exigences du sexe satisfaites, l'homme apprend à discipliner ses sens et ses organes, car la nature, inexorable, confère à chaque rapprochement un potentiel fécondant redouté du copulateur; sans la surveillance qu'heureusement son discernement lui permet, le couple ne tarderait point à engendrer plus d'enfants que les conditions naturelles et les ressources sociales ne le mettent à même d'en nourrir. Le sens de la responsabilité conjugale obvie à cette éventualité.

Si ce discernement lui manque et que, par surcroît, il est pauvre, voilà le couple esclave des exagérations de son sexe; il n'échappe à cette sujétion, bien propre à le rendre misérable, qu'en exerçant un contrôle vigilant sur ses emportements passionnels; et si ce permanent souci, en les restrictions qu'il comporte et qu'il réclame, n'équivaut point à une souffrance, du moins entame-t-il, en quelque mesure, la plénitude de la satisfaction; à quoi personne ne peut rien, sinon le déplorer avec un peu de philosophie.

Ne nous y trompons point, cependant : les souffrances du sexe sont encore une préoccupation pour de nombreuses personnes à l'âge adulte. Je ne veux pas parler seulement de celles qui sont atteintes d'affections vénériennes, mais aussi des

chastes involontaires, des timides, des infirmes, des malades, de tous les êtres déshérités que fuit implacablement l'autre sexe, qui n'ont point de compagne ou de compagnon, parce qu'ils ont été frappés de quelque tare, de quelque hideur ou de quelque difformité.

Ils sont légion, ceux qu'une ablation, une atrophie, une disgrâce, soit accidentelles, sont congénitales, retranchent partiellement du circuit humain, et sur qui l'absence des joies de l'amour fait peser un peu plus encore une fatalité déjà bien lourde, accrue par la malédiction supplémentaire qui les prive de la caresse lumineuse et du baiser consolant.

Oui, ils sont légion, les laids, les gros, les traîne-la-patte, et les aveugles, et les paralysés, les bègues, les mal-foutus, ceux qui ont des dents de cheval ou la gueule de travers, qui ont cherché sans trouver, ceux qui n'ont pas cherché parce qu'ils n'osaient pas, dans la connaissance lucide de leur infériorité et dans la prévision des rebuffades certaines, toute la cour des miracles des Cyrano de Bergerac et des Quasimodo trop conscients de leurs nez longs et de leurs yeux bigles pour ébaucher un geste de conquête vers la splendeur effarouchée des Roxane et des Esmeralda.

Tous ne sont pas forcément des ratés, des honteux ou des atrabilaires; nombre d'entre eux se mêlent à nous, sablent le bon vin, rient aux fêtes. Moi, je vous dis qu'*ils souffrent*. Ils souffrent dans leur incurable célibat, parfois dans leur incurable virginité; et leur souffrance m'inspire une pitié qui lui est égale, et comme une sorte de révolte contre l'injustice et l'inutilité de cette misère.

Je ne puis m'empêcher de penser amèrement à ces infortunés qu'une heure de plaisir relèverait de la peine imméritée qu'ils subissent silencieusement, et à toutes les heures perdues pour la joie qui tissent leur malheureuse existence, tandis qu'ils travaillent sans postérité, vieillissent dans la solitude et dorment seuls dans leurs lits froids.

N'est-ce pas une autre cruauté de la nature, que celle qui désoriente et affole le sexe de certains êtres ? Dans la normale, le masculin cherche le féminin et vice-versa, aussi sûrement que l'aiguille de la boussole indique le Nord. L'exception nous montre pourtant des sexualités déboussolées, pour lesquelles l'attraction et l'affinité ne résident pas dans le contraire, mais dans l'identique.

Le sentiment général qui enveloppe ces cas douloureux est un sentiment de réprobation, de turpitude et de dégoût. Reste à savoir si l'esprit scientifique, qui étudie avec sang-froid les phénomènes les plus étranges, doit céder à cette opinion toute faite, s'il doit même s'en préoccuper pour fixer un diagnostic. A notre avis, il a mieux à faire. Quel travail utile, quelle œuvre secourable ferait donc l'homme de laboratoire, s'il examinait l'urine des diabétiques et les crachats des bacillaires avec la même répugnance que le commun des mortels ? Qu'il s'agisse ou non de cas morbides, l'homme qui observe et qui pense doit faire abstraction des jugements hâtifs de la masse, dominer tout écœurement et refouler toute nausée, lorsqu'il considère les cas de pédérastie, de masochisme et de bestialité, aussi complètement que lorsqu'il suit les évolutions du bacille de Koch dans un glaire, et s'il ne peut s'empêcher d'éprouver quelque sentiment, puisque c'est un homme après tout, le seul qui lui soit permis, c'est la pitié.

La nature a ses lois, dont j'ignore si elle les décrète ou si elle leur obéit, et elle a des exceptions à ses lois. L'homosexuel est l'expression vivante d'une de ces exceptions. Je suis persuadé que le plus grand nombre de ceux qui sont affligés de ce daltonisme du sexe, de cette inclination opposée à l'inclination générale, *en souffrent*, comme d'une plaie toujours saignante et qui ne saurait être montrée, comme d'un mal susceptible de presqu'aucun adoucissement. Le moindre essai de satisfaction les expose au ridicule, à la confusion, aux rigueurs des lois pénales gardiennes de la vertu publique.

Mais sortons des anomalies et des étrangetés pour rentrer dans le domaine sexuel ordinaire des plaisirs normaux et des souffrances communes. Nous avons évoqué le trouble amoureux du début de la vie; pouvons-nous ne pas évoquer celui de l'âge mûr et de la vieillesse ?

A l'aube de la vie, l'homme se trouve seul avec son sexe qui s'éveille impétueux et que rien ne vient apaiser. Quand les vertes et fortes années de son exis-

tence sont derrière lui, l'homme se retrouve seul avec son sexe dont nul ne se souciera jamais plus. J'entends bien que, très souvent, le sexe est mort avant l'homme; mais presque toujours, l'amour a disparu avant le sexe.

En effet, il n'y a pas concordance entre l'évolution masculine et l'évolution féminine, sous le rapport anatomique, corporel; il y a même contradiction : deux êtres, homme et femme, qui sont du même âge pendant vingt ans, cessent brusquement d'appartenir à la même génération; c'est le moment où la femme cesse de pouvoir être mère, tandis que l'homme demeure tel que l'adolescence l'a formé; la nature fait ainsi les choses, et ce n'est point pour en gémir stupidement que nous les constatons; mais peut-on faire autrement que les constater ?

La tendresse, l'amitié, l'amour sentimental continuent cependant d'unir le couple après la ménopause; la vie sexuelle n'en est pas obligatoirement déréglée. Il suffit de savoir qu'elle l'est parfois pour qu'on ait le droit de citer, parmi les drames et les malaises du sexe, cette révolution organique qui intervient dans l'harmonie des époux ou des amants.

Nous savons bien qu'il n'est pas nécessaire que la femme puisse enfanter, ou qu'elle le puisse encore, pour plaire, pour séduire, pour satisfaire son compagnon; il est indéniable pourtant que c'est à l'âge où elle est fécondable que la femme est le plus désirée; et nous ne faisons qu'énoncer là une évidence que nous confirment chaque jour des attestations renouvelées. L'expérience quotidienne nous apporte la preuve que l'homme en pleine vigueur sexuelle, fût-il sexagénaire ou plus, préfère une partenaire fécondable, même s'il s'ingénie à lui éviter la maternité.

La possession d'une femme en pleine fécondité par un homme parvenu à l'âge où les femmes sont infécondes est le stimulant brutal que recherchent les virilités attardées. Certes, nous ne parlons point ici, et n'avons aucunement l'intention d'en parler, des accidents sadiques, des inclinations criminelles, des trousseurs d'écolières et des pères indignes; nous ne faisons pas une dissertation équivoque pour voyeurs ou pour vieillards lubriques; nous essayons d'étudier quelques-uns des phénomènes sexuels, quelques-uns des aspects de la tyrannie du sexe tout au long de la vie de l'homme, au travers de ses tendances les plus claires, en réservant pour plus averti que nous, pour les sexologues et pour les savants, les cas rares et monstrueux.

Que l'homme, parvenu à la vieillesse, mais non flétri par la caducité, recherche des partenaires non stériles, et que cela procède d'une inclination de nature, qui n'est ni risible, ni condamnable, est attesté par des témoignages aussi innombrables que convaincants. Ces témoignages sont renforcés par l'exemple des mariages ou des remariages tardifs dans lesquels l'homme s'assure une vie sexuelle active jusqu'à un âge avancé par le choix d'une conjointe sensiblement plus jeune que lui. La nature même commande et provoque un tel choix. Quand Rubens, à cinquante-trois ans, épouse Hélène Fourment qui en a seize, il espère déjà avec joie les quatre enfants qu'elle lui donnera, et que ne lui eût point donnés une compagne de son âge.

Soit que l'homme âgé, non atteint par la décrépitude, recherche une compagne plus jeune, ainsi que la nature l'y incline; soit qu'il s'unisse, avant que les ans l'aient outragé, à une partenaire qu'ils n'ont point respectée, dans les deux cas l'assortiment sexuel du couple est imparfait et discutable, et il n'est point de couple tel qu'il n'ait peu ou prou souffert du décalage des âges, aussi bien quand les âges sont en rapport que lorsqu'ils sont en disproportion.

Cette inclination évidente et naturelle de l'homme âgé, mais point sénile, est contrariée par la nature elle-même, qui en est pourtant responsable; car la majorité des jeunes femmes, fort loin d'y souscrire, y répugnent; et cette répugnance aussi, quoiqu'elle ne soit pas unanime, est naturelle. Il n'y a pas grand' chose à y faire : c'est ainsi, parce que c'est ainsi. Et tout cela ajoute aux grands tourments désordonnés du sexe, de ce sexe que veut ignorer à tout prix l'hypocrisie humaine, aveugle à ses joies, insensible à ses extases et sourde à ses lamentations.

Pour l'hypocrisie, il est scandaleux d'avouer ces choses, qui éclatent cependant à l'esprit dans toute leur évidence. Vous ferez scandale en déclarant que

l'homme fidèle ne l'est point par nature, mais qu'il l'est au contraire, soit par timidité, soit par éducation, soit par scrupule de faire souffrir ; et pourtant, vous direz là la vérité toute simple. L'homme, sexuellement parlant, n'est point fidèle par goût, ni par vertu innée; il l'est (quand d'aventure il l'est) par l'effet d'une quotidienne résistance à ses tentations pluralistes et aux instincts polygames que la nature a mis en lui. Qu'il se domine ou qu'il succombe, il n'évite presque jamais quelque souffrance, quelque renoncement, quelque amoindrissement, soit en lui, soit pour d'autres.

On n'admet généralement pas que tout cela soit dit; une convention tacite et universelle prescrit le silence sur ces aveux, le secret sur ces confessions. Il n'est pas reçu comme un sentiment naturel d'éprouver de la pitié pour les souffrances du sexe, pour ceux dont la femme est débile, pour celle dont le compagnon est malingre, pour les amants mal assortis dont l'ardeur, si elle est vive, jeûne douloureusement.

Il y a, à Chantilly, une maison pour enfants sexuellement pervers, parmi lesquels figure le neveu d'un défunt archevêque de Paris; et cette maison n'est pas la seule en son genre; ces gosses ont ceci de particulièrement attristant de réunir, à l'âge où l'on s'obstine à situer la candeur la plus immaculée, les stigmates de toutes les abjections et de tous les vices. Ils sont précocement pédérastes, clystéromanes, masturbateurs. On guérit trente pour cent d'entre eux, prétend-on. Les autres...

A un âge plus avancé, il y a les démoniaques, les possédés, affligés de sexualités excessives, de priapismes rugissants. Leur cas s'aggrave dans la contrainte d'une chasteté perpétuelle, d'une diète sexuelle absolue. Ici, nous sommes sortis de l'humanité normale pour jeter un coup d'œil à travers les barreaux de la cage aux monstres. Quel remède pour ceux-ci ? Il n'est pas aisé de répondre; du moins l'hypocrisie qui interdit de poser la question n'est-elle pas de nature à nous y aider. Il semble, en tout cas, que pour beaucoup de ces dégénérés, l'exercice sexuel assorti prudemment de stérilisation aurait un effet curatif plus apaisant que la continence rigoureusement surveillée qui jugule leur rut extravagant.

Nous ne reprochons pas à notre monde, à notre siècle, de n'avoir point résolu les problèmes du sexe et de l'amour. Nous leur reprochons seulement, et avec vigueur, de les entourer d'un mystère si brumeux et si impénétrable que les esprits perspicaces renoncent à les aborder.

Animée de sévérité pour la sexualité des jeunes, grosse de dédain et de raillerie à l'égard de celle des vieux, pas toujours compréhensive à l'égard de celle des adultes, la société renchérit sur les âpretés de la nature au lieu de chercher à les adoucir; et pour clore le tour d'horizon, voici les prisons, les bagnes, les pénitenciers de toute sorte, les « concentrationnaires », les relégués, les reclus, ceux qui souffrent un châtiment, parfois mérité peut-être, auquel se vient ajouter la sentence implicite qui les retranche du monde érotique, et fait d'eux les damnés de l'enfer sexuel.

L'enfer sexuel pavé des bonnes intentions dont excipent les moralisateurs, les puritains et les gens de bien; l'enfer sexuel où la chair des hommes et des femmes est brûlée à petit feu sous les ardents tisons d'Eros; l'enfer sexuel dont Tartuffe est le pourvoyeur, et si profondément enfoui dans le troisième dessous de l'épouvante universelle que Dante lui-même, le spéléologue de la géhenne, n'en a jamais approché, ni les bourreaux, ni les proscrits.

⁂

A l'inévitable débat entre le pudique et l'obscène, viennent s'en ajouter une foule d'autres qui restent du domaine sexuel, c'est-à-dire d'un domaine presque défendu, et dont l'exploration publique s'est heurtée à tous les obstacles du « verboten » légal et du préjugé populaire.

Débats sur l'eugénisme, sur la maternité consciente, sur la stérilisation, sur l'avortement; débats pour l'exposé desquels un groupe d'hommes lutte isolément, avec toutes les précautions qu'il convient d'observer quand on tient, comme c'est légitime, à éviter l'infraction, et quand on a contre soi, à la fois l'appareil des lois répressives que le pouvoir a su forger à son usage, et l'opposition naïve et tenace d'un peuple qui serait sans excuse, s'il n'avait en fait

celle-ci, qui est suffisante, d'être ignorant et inéduqué.

Si nous nous bornons, pour aujourd'hui, à seulement aborder, en une simple incursion, ce sujet dangereux, c'est qu'il est impossible d'entrer dans le vif du débat sans en connaître et sans en avoir admis les préliminaires; et que quiconque les connaît et les admet peut déjà, de lui-même, et d'un esprit sain et ouvert, en poursuivre et en compléter la controverse, avec pour interlocuteurs son cœur et sa conscience.

Pierre-Valentin BERTHIER.

RENAN ET NOTRE TEMPS

IDEALISTE, sceptique et dilettante, Renan a été tout cela à la fois, et il ne l'a pas moins été que France, le vieil écrivain libertaire dont, à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de sa mort, les sectateurs de Staline tentèrent en vain d'accaparer la mémoire.

Prophète ou à tout le moins précurseur, tel nous apparaît également l'auteur de l'« Avenir de la Science ». Mais c'est encore dans ses « Drames philosophiques » qu'on découvre les plus curieuses et les plus troublantes anticipations de cet étrange visionnaire chez qui l'utopie était sans doute la forme la plus réaliste de la foi.

On ne connaît jamais complètement une œuvre et l'homme qui l'a conçue, qu'en confrontant périodiquement sa pensée, immuablement fixée pour la postérité, avec les événements fugitifs dont la succession semble avoir été prévue, avec une rare lucidité, par les extraordinaires « voyants » du siècle dernier.

Dans « Caliban » (1878), *c'est la voix des mortels qui exprime le vieux rêve de l'humanité déchirée : « Nous pensions que la science était la paix et que, le jour où le ciel n'aurait plus de dieux, ni la terre de rois, on ne se battrait plus... »*

Mais la paix a toujours eu une ennemie redoutable, la politique.

Et d'abord, diviser pour régner. « L'art politique, écrit Renan, consiste à couper le peuple en deux et à dompter une des moitiés avec l'autre. Pour cela, il faut abrutir l'une des moitiés... Si le peuple armé et le peuple non armé s'entendaient, la cause serait perdue. »

Les dieux de l'avenir, Renan les dépeint comme « des géants d'acier poli » portant sur eux « un tube incandescent qui est leur âme ». Le monde « plein d'un affreux cliquetis de métal » périra-t-il ou, au contraire, sera-t-il sauvé par le pouvoir que l'homme aura acquis « sur les forces atomiques de la nature ? »

C'est la question que se pose, dans « L'Eau de Jouvence » (suite de « Caliban », 1880), *l'ancien séminariste d'Issy. C'est elle qui, en* 1950, *inspire l'appel angoissé d'Einstein.*

Car l'inquiétude du philosophe qui se demande « ce que fera jaillir ce coup de sonde donné dans l'inconnu », loin d'être dissipée, ne fait que grandir chaque jour. Encore, si le peuple connaissait sa force et savait s'en servir. Mais, comme le déclare un condamné de la Terreur, dans « L'Abbesse de Jouarre » (1886), *« le peuple tue ceux qu'il aime... ». « Et dire, ajoute un compagnon de cellule, qu'on ne se découragera pas néanmoins de se sacrifier pour lui ! »*

*Cette conclusion est tout à l'honneur du penseur monarchiste. N'est-il pas de notre temps, du reste, celui qui, voilà près de trois-quarts de siècle, cherchait déjà la formule de « l'élixir de longue vie » et faisait dire à Prospero, le prince-magicien de Caliban, personnage emprunté, comme lui, à Shakespeare : « Les recherches que j'ai commencées sur une science qui s'appellera l'*euthanasie, *mettront l'homme au-dessus de la plus triste servitude, la servitude de la mort. »*

Eugène MERSER.

SAINT-EXUPÉRY
ET LA
DÉFENSE DE L'HOMME

L'HUMANISME de Saint-Exupéry, comme celui de Romain Rolland, se marque d'abord au souci d'insister sur la grandeur de l'homme plutôt que sur ses faiblesses. André Gide le remarque, dans la préface qu'il écrivit pour *Vol de nuit :* « Je crois que ce qui me plaît surtout dans ce récit frémissant, c'est sa noblesse. Les faiblesses, les abandons, les déchéances de l'homme, nous les connaissons de reste et la littérature de nos jours n'est que trop habile à les dénoncer; mais ce surpassement de soi, qu'obtient la volonté tendue, c'est là ce que nous avons surtout besoin qu'on nous montre. » Cette noblesse de l'homme est aussi le thème de *Terre des hommes* et de *Pilote de guerre.* Il s'agit toujours, pour Saint-Exupéry, de décrire et d'analyser ce que Spinoza appelait la vertu ou puissance de l'homme, et il faut entendre par là ce que l'homme est en puissance, virtuellement, ce qu'il peut être, ce qu'il doit devenir. Etre un homme, pour Saint-Exupéry comme pour Romain Rolland, c'est un idéal. Jean-Christophe disait : « Souffre. Meurs. Mais sois ce que tu dois être : un Homme. » De même pour Rivière, le chef de *Vol de nuit,* « l'homme était une cire vierge qu'il fallait pétrir ».

Bien des hommes restent au-dessous de la condition humaine, la plupart victimes d'une civilisation absurde et d'une société injuste, mais certains aussi victimes de leur propre paresse. On dirait que ceux-là s'efforcent de ne pas prendre conscience de leur humanité, qu'ils redoutent d'avoir à mener une vie vraiment humaine; ils se contentent d'une existence médiocre, d'une sorte de demi-sommeil qui, au fond, n'est pas très différent de la mort. Tel est le cas de ce vieux bureaucrate auquel s'adresse Saint-Exupéry : « Tu ne veux point t'inquiéter des grands problèmes, tu as eu assez de mal à oublier ta condition d'homme. Tu n'es point l'habitant d'une planète errante, tu ne te poses point de questions sans réponses : tu es un petit bourgeois de Toulouse. Nul ne t'a saisi par les épaules quand il en était temps encore. Maintenant, la glaise dont tu es formé a séché et s'est durcie, et nul en toi ne saurait désormais réveiller le musicien endormi, ou le poète, ou l'astronome qui, peut-être, t'habitaient d'abord. »

On s'étonnera peut-être de ce reproche : tu ne te poses point de questions sans réponses — mais la condition de l'homme est précisément de poser de telles questions. Ne pas se contenter de ce qui est donné, cela définit assez bien l'homme. Ce qui est donné n'est jamais bon. Il n'y a de bon que ce que l'homme crée, et l'homme lui-même n'a de valeur qu'autant qu'il se crée. Accepter les événements ou s'accepter soi-même, c'est renoncer à être un homme. D'ailleurs, dès qu'il les accepte, les événements écrasent l'homme : « Si je me laisse aller, pense Rivière, si je laisse les événements bien réglés suivre leur cours, alors, mystérieux, naissent les incidents. Comme si ma volonté seule empêchait l'avion de se rompre en vol ou la tempête de retarder le courrier en marche. » Et Rivière constate que les conquêtes de l'homme doivent toujours être soutenues par la volonté, que la moindre défaillance entraîne un malheur. Roblet a été toute sa vie un bon ouvrier, mais il a commis une faute professionnelle, il doit être puni; Rivière hésite à le renvoyer lorsqu'il apprend qu'à bord d'un avion un circuit électrique a été mal monté et il pense : « Si l'on n'arrache pas le mal quand on le rencontre, où qu'il soit, il y a des pannes de lumière : c'est un crime de le manquer

quand par hasard il découvre ses instruments : Roblet partira. » Comme le dit André Gide, « sa sévérité peut, au premier abord, paraître inhumaine, excessive. Mais c'est aux imperfections qu'elle s'applique, non point à l'homme même, que Rivière prétend forger ». C'est dans sa perfection, en effet, qu'il faut chercher la vérité de l'homme. Aussi Rivière exige-t-il beaucoup de ses hommes; c'est qu'il ne les méprise pas, mais au contraire se fait une haute idée de leur puissance, de ce qu'ils peuvent et doivent être. L'homme n'a que faire de l'indulgence de ses semblables; dans toute indulgence, il entre quelque mépris, car on juge nécessairement inférieur celui à qui on témoigne de l'indulgence. En étant sévère, au contraire, en poussant même la sévérité jusqu'à l'injustice, comme lorsqu'il renvoie Roblet ou lorsqu'il punit des pilotes pour des retards dont ils ne sont pas responsables, Rivière honore l'homme et reconnaît son égal en chacun de ses employés. En imposant à ses hommes une discipline stricte, il crée leur volonté, il rend presque impossibles ces défaillances qui font l'humiliation de l'homme. Et par là il fait le bonheur de ceux qu'il commande : « Rivière disait parfois : « Ces hommes-là sont heureux » parce qu'ils aiment ce qu'ils font, et ils » l'aiment parce que je suis dur. » Il faisait peut-être souffrir, mais procurait aux hommes de fortes joies. « Il faut les pousser, pensait-il, vers une vie forte, qui entraîne des souffrances et des joies, mais qui seule compte. »

Cependant, Rivière est un chef et par fonction inhumain; on peut douter qu'il soit pour Saint-Exupéry un modèle, un idéal. Il y a de l'ambiguïté dans *Vol de nuit*, et l'on risquerait de se méprendre sur l'humanisme de Saint-Exupéry si l'on ne considérait aussi et surtout *Terre des hommes*, son chef-d'œuvre. On y voit, en effet, que lorsque Saint-Exupéry parle de « vie forte » et d'homme à « façonner » ou à « pétrir », ce n'est nullement au sens de Nietzsche qu'il l'entend : « Il ne s'agit pas de vivre dangereusement, écrit-il. Cette formule est prétentieuse. Les toréadors ne me plaisent guère. Ce n'est pas le danger que j'aime. Je sais ce que j'aime. C'est la vie. » Mais pour lui, vivre ne consiste pas seulement à exister provisoirement et mollement. Une vie d'homme, c'est une vie qui permet à l'homme de s'affirmer, de réaliser les possibilités qui sont en lui. Perdu dans le désert, Saint-Exupéry ne regrette rien, si ce n'est la souffrance de ceux qu'il laisse. « Tout compte fait, j'ai eu la meilleure part. Si je rentrais, je recommencerais. J'ai besoin de vivre. Dans les villes, il n'y a plus de vie humaine. [...] Depuis trois jours, j'ai marché, j'ai eu soif, j'ai suivi des pistes dans le sable, j'ai fait de la rosée mon espérance. J'ai cherché à joindre mon espèce, dont j'avais oublié où elle logeait sur la terre. Et ce sont là des soucis de vivant. Je ne puis pas ne pas les juger plus importants que le choix, le soir, d'un music-hall. » Au fond, l'homme ne vit que dans la mesure où il agit, et agir consiste d'abord à se conduire au lieu de s'abandonner. « Ceux qui vivent, ce sont ceux qui luttent », disait Hugo, et c'est contre soi d'abord qu'il faut lutter, contre cette paresse naturelle qui nous porte à tout accepter passivement et à nous résigner à tout. « L'homme se découvre, dit Saint-Exupéry, quand il se mesure avec l'obstacle. » Et c'est pour cela que l'avion lui paraît un instrument propre à délivrer l'homme, à le faire être. Mais tous les métiers peuvent conduire les hommes à prendre conscience de ce qu'ils sont, de ce qu'ils doivent être. Dans toute action véritable, c'est-à-dire dans toute action libre, l'homme peut éprouver sa puissance. L'essentiel est de ne pas s'abandonner à la facilité, de ne pas se satisfaire aisément. Il faut que l'homme soit difficile pour lui-même, exigeant, qu'il sache qu'être un homme est un devoir et non un fait. En d'autres termes, il faut que l'homme se sente responsable.

« Etre homme, c'est précisément être responsable. C'est connaître la honte en face d'une misère qui ne semblait pas dépendre de soi. C'est être fier d'une victoire que les camarades ont remportée. C'est sentir, en posant sa pierre, que l'on contribue à bâtir le monde. » En effet, c'est en prenant conscience de sa responsabilité, de son devoir, que l'individu prend conscience d'appartenir à la communauté humaine. Comme le montrent les belles analyses de *Pilote de guerre*, cette communauté est tout idéale. Il ne suffit pas d'avoir la station verticale et le pouce opposé aux autres doigts pour être un homme. « Une cathédrale, dit Saint-Exupéry, est bien autre chose

qu'une somme de pierres. » Entendons par là que la communauté humaine n'est pas une somme d'individus, mais plutôt une somme d'aspirations vers quelque chose qui dépasse les individus et qui est l'Homme. L'humanisme, tel que le conçoit Saint-Exupéry, c'est le culte de l'Homme au travers des individus. Dans une civilisation qui n'a plus Dieu pour principe, seul ce culte de l'Homme peut donner un sens à la vie et un sens à la mort. Fondées sur lui, les vertus traditionnelles reprennent toute leur signification. L'égalité exprime, non plus l'identité des individus, mais leur participation à une même essence, à un même idéal; la fraternité n'est plus l'amour abstrait d'autrui, mais le sentiment profond d'une communauté des hommes; de même la liberté est autre chose que la permission donnée à l'individu de faire ce que bon lui semble : c'est la possibilité accordée à tout homme d'être pleinement un Homme. Tout le mal, sur cette terre des hommes, est qu'il existe des hommes assoupis, qui n'ont pas conscience de leur humanité, et surtout des hommes qui veillent à ce qu'ils ne prennent pas conscience. C'est contre ceux-là qu'il faut lutter, contre ceux qu'Alain appelle les Marchands de sommeil. « Je n'aime pas, dit Saint-Exupéry, qu'on abîme les hommes. » Et abîmer les hommes, c'est précisément les empêcher de s'éveiller, comme ces expulsés que Saint-Exupéry nous montre à la fin de *Terre des hommes,* entassés dans le wagon qui les emmène loin du pays où ils avaient choisi de travailler et de vivre :

« Je me disais : ces gens ne souffrent guère de leur sort. Et ce n'est point la charité ici qui me tourmente. Il ne s'agit point de s'attendrir sur une plaie éternellement rouverte. Ceux qui la portent ne la sentent pas. C'est quelque chose comme l'espèce humaine, et non l'individu, qui est blessé ici, qui est lésé. Je ne crois guère à la pitié. Ce qui me tourmente, c'est le point de vue du jardinier. Ce qui me tourmente, ce n'est point cette misère, dans laquelle, après tout, on s'installe aussi bien que dans la paresse. Des générations d'Orientaux vivent dans la crasse et s'y plaisent. Ce qui me tourmente, les soupes populaires ne le guérissent point. Ce qui me tourmente, ce ne sont ni ces creux, ni ces bosses, ni cette laideur. C'est un peu, dans chacun de ces hommes, Mozart assassiné.

» Seul l'Esprit, s'il souffle sur la glaise, peut créer l'Homme. »

Georges PASCAL.

Quelques explications, une fois de plus

Des camarades persistant à nous adresser en vue de leur insertion des communiqués, des manifestes ou des demandes d'ouverture de souscriptions, et certains insistant pour que nous fassions une exception à une règle que nous avons annoncée dès nos premiers numéros, nous déclarons que cela nous est impossible si nous voulons conserver à la revue son caractère actuel. Et nous le voulons.

Si jamais nous entrions dans cette voie, « Défense de l'Homme » serait envahie d'appels de toutes sortes, dont certains n'auraient pas la valeur que leurs auteurs leur accordent, et nous devrions chaque mois consacrer bien des pages pour satisfaire tout le monde.

Encore une fois, ce n'est pas possible. On voudra bien le comprendre et nous en excuser.

En écoutant Weygand

Le général Weygand fut, aux temps glorieux de la première guerre du droit, élevé sur le pavois à grand renfort d'une publicité qui avait fait ses preuves dans le lancement des meilleures marques de nouilles, de moutarde ou de cirage.

Mais le printemps de 1940 fut peu propice aux pétulances des vieilles gloires et l'infortuné général s'effondra piteusement parmi les idoles déboulonnées.

Il était à penser qu'après cette pharamineuse dégringolade, l'ex-grand sérasquier se serait réfugié dans une quiète indifférence d'autant plus attendue qu'il semblait proche de cette molle décrépitude qui n'épargne point la vieillesse des plus fermes génies militaires.

Mais le ramollissement sénile n'arrive pas même à faire garder le tacet à ces incorrigibles farceurs qui, en paix comme en guerre, se croient particulièrement obligés « d'embrenner » le monde. C'est ce que nous démontre le général Weygand qui vient de nous livrer de sa bonne plume de Tolède une œuvre propre à le situer encore comme le plus juvénile des vénérables personnages qui s'évertuent à branler du chef sur les avatars de la grammaire dans le temple désuet de notre verte académie.

Le général Weygand a cru devoir administrer à ses contemporains qui ne s'en porteront pas plus mal, et à l'histoire qui n'en sera guère plus embrouillée, une dose massive de ces vérités urgentes qu'un solide volume de 600 pages contient difficilement.

Il s'agit, bien entendu, du dernier conflit, des tragiques malentendus qu'il provoqua parmi les gens de métier comme parmi les amateurs, et des patriotiques enseignements qu'une bonne casuistique doit extirper de ce pénible fatras... pour faire mieux la prochaine fois. Car les braves militaires ont ceci d'admirable qu'ils ne se résignent pas facilement à l'inaction. Ils aiment, selon l'admirable formule de l'élégant boulevardier Maurice de Waleffe, « entendre claquer les godillots ferrés sur les routes de la victoire ».

Tout au long de ses mémoires, Weygand s'emploie avec une évidente application au rafistolage des gloires détritiques de la « grande muette ». Il s'y emploie avec une passion qui atteint jusqu'à l'art. En le lisant, je ne pouvais m'empêcher de songer à tel sculpteur de mes amis cherchant à me convaincre de l'inexprimable beauté d'une « pièce » que je trouvais stupidement baroque et disgracieuse. Quelle éloquence dépensait l'artiste pour mettre en relief telle ligne, telle courbe auxquelles il attribuait les plus éblouissantes conjonctions avec de providentielles luminosités ! Il voyait, disait-il, avec les « yeux de l'âme ». Le profane que j'étais ne pouvait pénétrer en ce monde enchanté où la beauté est œuvre de passion pure.

De même Weygand voit l'armée, cette « grande famille », avec les yeux de l'âme. Sa parénétique passionnée accorde les dons de la plus haute moralité à cette institution qui a surtout travaillé à la propagation de la vérole et à la construction d'une terminologie qui emprunte sa forte saveur à l'odeur de la cavalerie. Avec quel soin procède-t-il au retapage des valeurs déchues. Il a vraiment des trouvailles pour arriver à recoller quelque vernis sur la basane défraîchie de quelques vieilles culottes de peau qui furent fâcheusement éraflées dans les performances de la dernière panique.

Weygand ne découvre que des aigles parmi les chefs de cette admirable armée de 1940. Qu'il s'agisse de collaborateurs, de résistants ou de ces étranges « bifidés » qui procédèrent, *pro tempore*, de l'une ou de l'autre obédience, il n'aperçoit que des génies, des hautes consciences et des intelligences aiguës. C'est à se demander si nous n'avons pas rêvé les cocasseries de la « drôle de guerre » ? Tel général employant ses ressources de technicien dans l'élaboration de panneaux destinés à interdire le ramassage

des escargots, tel autre faisant construire des chevaux de frise de dix kilos pour rompre l'élan des chars lourds hitlériens ! Et la ruée générale des étoilés, des galonnés, des brisqués sur ces routes du Sud qui voyaient les paraplégiques se découvrir soudain de miraculeuses qualités de coureurs de fond.

⁂

Il ne manquera pas de gens pour découvrir la plus sereine philosophie dans les conclusions de ce Mémorial qui s'inspire plus particulièrement de « l'amour du métier » que certains écrits de généraux qui n'ont pu résister au désir de promener leurs rancœurs jusque dans les sentines de la presse à scandale qui a tiré grand profit de cet épandage de gadoues.

Quant à nous, nous avons trouvé, une fois de plus, dans cet ouvrage, sorti d'une cervelle militaire, la preuve indiscutable que « l'homme des casernes » est doué d'une psychologie spéciale qui le place bien définitivement hors l'humain. Il peut allier le grotesque au tragique, mais il est entré corps et âme dans la peau d'un personnage immuable, inutile et dangereux qui considère la vie des autres comme une matière à triturer pour faire de l'histoire, « sa sale histoire ».

Car le militaire professionnel aime son métier dans ses plus répugnantes servitudes. Son étrange morale du devoir lui fait accomplir en toute tranquillité les actes les plus atroces, approuver avec une stupéfiante candeur les déchaînements sanglants qui refoulent l'homme dans la bestialité du tigre. Je suis soldat, dit-il; c'est la guerre ! Voici comment il justifie le crime, la violence, le pillage et toutes les séquelles d'infamie qui s'accrochent au manteau du soudard !

C'est ce singulier critère que nous observions dernièrement dans « the other side of the hill » du général britannique Liddel Hart, lequel faisait parler les généraux allemands en leur prêtant une âme généreuse de paladins.

Nous sommes « de vieux soldats », disaient fièrement ces « héros » qui semblaient faire abstraction totale des sanglants résultats de leur intéressante stratégie.

« Je suis soldat dans les moëlles », dit de même Weygand dans ces Mémoires (page 277) qui situent la guerre comme un jeu passionnant qui subit inévitablement des échecs autant que des réussites. C'est tout juste s'il ne s'écrie : que de belles choses ne ferait-on pas sans ces cochons de civils qui préfèrent qu'on leur « fiche la paix ! »

Cette psychologie trace les limites d'un « monde » qui entend poursuivre sa ruineuse protection sur la totalité du globe « jusqu'à la consommation des siècles ».

Hitler répétait, après tous les grands destructeurs qui saccagèrent avant lui les richesses des nations : « L'homme le plus utile à son pays est le soldat. » C'est ce que disent encore aujourd'hui toutes les ganaches à passementeries qu'appuient les bonnes âmes qui font patriotiquement leur quadrille sur les obituaires nationaux.

Entre ce monde et nous, il n'existe pas de commune mesure. Que l'on taille une liquette au « vieux militaire » dans le drapeau de l'Union Jack ou qu'on l'affuble d'un caleçon aux couleurs des Républiques Soviétiques ou bantoues, nous reconnaissons en lui le même serviteur de la guerre que nous abominons, l'obstiné artisan d'une farce tragique qui menace de tourner encore à la catastrophe, l'éducateur insensé qui pousse les jeunes générations sur les chemins maudits...

Nous voudrions voir les « écoles de guerre » disparaître et faire place aux seules écoles de paix. Quant aux « vieux militaires », nous aimerions volontiers que les derniers de la race s'éteignent tranquillement dans leur lit.

S. VERGINE.

Nous perdons l'un de nos meilleurs collaborateurs : l'ami Doutreau qui vient de s'expatrier et qui est allé installer ses pénates très loin d'ici, à des milliers de kilomètres. Si, en cette affaire, nous ne pensions qu'à la revue nous souhaiterions que Doutreau échoue dans sa tentative et nous revienne vite ; mais nous l'aimons bien et ne pouvons nous empêcher d'espérer avec lui qu'il trouvera là-bas, dans les Antilles, tout le bonheur qu'il y va chercher.

LES FILMS

... de France et d'Italie

Le mois précédent avait été marqué par une absence inquiétante du cinéma français sur les écrans parisiens. Par contre il nous fallait reconnaître que nous étaient parvenus d'outre-Atlantique et d'outre-Manche quelques films d'un intérêt certain. C'est donc avec un double plaisir que, depuis le début du mois, nous avons pu voir le dernier film de René Clair, la rentrée attendue de Marcel Carné, et un film inspiré par « Les Enfants terribles » de Cocteau. Mais ce n'est pas tout, puisque nous verrons bientôt « Miquette et sa mère » de Clouzot et peut-être l' « Orphée » de Jean Cocteau. Voilà qui prouve amplement que le cinéma français est largement capable de concurrencer en qualité les meilleurs fims étrangers et démontre aux fabricants de navets que le cinéma de valeur est aussi rentable que leur permanente exploitation de la mâchoire de Fernandel et du sourire béat de Bourvil.

⁂

Je me souviens d'un certain voyage nocturne en plein hiver où j'avais comme compagnon un petit livre, « Les Enfants terribles ». De l'impression singulière que j'avais ressentie en pénétrant dans ce domaine fabuleux de l'enfance et du rêve, un indiscutable charme opérait, me rappelant sans cesse la randonnée du Grand Meaulnes. C'est donc avec un peu d'appréhension que je me suis rendu à la salle qui donnait l'adaptation cinématographique du roman.

Jean-Pierre Melville, réalisateur du « Silence de la mer », avait été choisi par Jean Cocteau pour porter à l'écran l'étrange univers d'Elizabeth et de Paul. Il fallait beaucoup de sensibilité et d'intuition au metteur en scène pour faire ressentir matériellement l'atmosphère particulière du roman.

Cette fameuse chambre, lieu crucial où se noue et se dénoue le destin de la sœur et du frère, demandait à retrouver tous ses attributs qui en faisaient un espace magique où le rêve se tenait en permanance. Le « tiroir au trésor », « le jeu », autant de mots très simples à qui l'imagination des enfants conférait un pouvoir sacré. Cette chambre équivoque, trouble, retrouvant grâce à la jeunesse et à la sincérité de ses habitants la pureté et la fraîcheur, privilèges de l'enfance.

Si Jean-Pierre Melville ne nous envoûte jamais, il a réussi néanmoins à maintenir le spectateur dans une atmosphère inhabituelle, tendue, où se retrouve sans cesse la poésie de Cocteau. Il s'est montré scrupuleusement fidèle à l'esprit du roman, reconstituant avec soin la chambre et allant jusqu'à tourner à l'endroit même où se déroule cette extraordinaire bataille de boules de neige par où s'ouvre le récit.

Sa caméra attentive a su trouver les angles où se découvre le mieux le sortilège qui émane des Enfants terribles. Intelligemment indiscrète, elle n'a pas craint de regarder par les serrures, de pénétrer par effraction pour surprendre, de s'éloigner vers les hauteurs pour nous faire mieux découvrir le charme étrange que dégage la chambre. Quand le drame se précise, se précipite, elle ne quitte plus l'ombre d'Elizabeth dont les pas résonnent dans la grande maison silencieuse. Mais c'est la voix de Jean Cocteau venant relever l'effort du cinéaste en lisant certains passages de son livre qui contribue peut-être le plus à la réussite, autant que ce Concerto de Bach, aux quatre pianos, revenant sans cesse comme un tragique leitmotiv.

Paul-R. Dermithe, s'il a le physique qui convient au rôle, joue « le jeu » un peu maladroitement, tandis qu'Elizabeth-Nicole Stéphane, racée, intelligente, est une héroïne passionnée.

Il était fatal que cette tâche difficile ne soit pas couronnée d'une totale réussite. Mais il faut féliciter Jean-Pierre Melville d'avoir eu le courage de se risquer dans une pareille aventure et de n'avoir pas échoué.

⁂

C'est exactement le contraire que les producteurs ont demandé à Marcel Carné. L'injuste renommée qui faisait de lui un des réalisateurs les plus chers du cinéma français l'avait éloigné des studios. Rentrant par la petite porte, il lui a fallu s'astreindre, pour reprendre sa place, à faire un film dit commercial. Disons tout de suite que le réalisateur de « Quai des Brumes » a dû donner entièrement satisfaction à son producteur. Quant à ses fidèles, je ne pense pas que sa nouvelle manière les satisfera complètement, et nous espérons que, ce tribut payé, il pourra tourner le scénario qui lui plaira.

« La Marie du Port », d'après un roman de Simenon, dialoguée par Ribemont-Dessaignes, se situe dans un petit port normand. L'histoire, assez conventionnelle, d'un homme mûr, Jean Gabin, dont une jeune personne utilisera, à des fins pratiques, les ardeurs du démon de midi. Je ne crois pas que ce sujet convienne au tempérament de Marcel Carné.

Si nous y trouvons le réalisme habituel à ses films, nous n'y trouvons que cela. Et Carné n'utilise le réalisme que comme point de départ pour sa fameuse atmosphère. De plus, l'excellent dialogue de Ribemont-Dessaignes ne lui permet pas un seul instant de s'échapper de cette triste banalité. Carné a besoin de la poésie de Prévert pour «meubler» le rythme toujours lent de ses films. Au contraire, Ribemont-Dessaignes, en épousant si complètement le sujet, fait que les moments de silence ressemblent singulièrement à des trous.

Carné a tenté de suppléer à l'absence d'un sujet qui ne le tentait guère en soignant le décor dans lequel il se déroule. Il nous donne d'agréables petits tableaux de ce petit port normand.

Il est difficile de se défaire d'un style qui fait si totalement corps avec soi. « La Marie du port » prouve amplement qu'on ne brûle pas si facilement ce que l'on a adoré.

Jean Gabin essaye vainement de donner une apparence de caractère à un personnage qui n'en possède aucun. Blanchette Brunoy est une maîtresse désabusée et qui en a pris son parti. Nicole Courcel se révèle bien supérieure à ce qu'elle est dans « Rendez-vous de Juillet ». Têtue et sournoise, elle montre qu'en face de toutes ces marionnettes, elle seule sait très bien où elle veut en venir.

Pour terminer, soulignons la discrète musique de Kosma qui donne aux personnages la mélancolique poésie qu'ils n'ont pas, ainsi que la très belle photo d'Alekan qui nous fait découvrir d'admirables paysages de Normandie.

⁂

La légende de Faust avait de quoi séduire un cinéaste aussi averti que René Clair. Nous nous attendions à trouver une œuvre fine et légère où l'intelligence et l'esprit du réalisateur du « Million » et de « A nous la liberté » feraient merveille. Il nous faut reconnaître que, malgré ses incontestables mérites, « La beauté du diable » n'est pas à la hauteur de la réputation de Gœthe et de René Clair lui-même.

Tout d'abord, le metteur en scène et Armand Salacrou, qui a contribué à l'élaboration du scénario et des dialogues, n'ont pas su choisir. Nous passons des éprouvettes et des cornues du laboratoire style opéra de Gounod à l'allusion directe aux méfaits de la bombe atomique. Nous allons sans cesse sans lien apparent de la légende du XIXᵉ siècle avec son attirail romantique, à la prophétie du monde moderne, façon Einstein.

Certes, le sujet de déroule durant le siècle précédent, en plein romantisme, mais Gérard Philippe et Michel Simon ont beau avoir le charme des dessins de Dévéria et de Gustave Doré, ils raisonnent comme des gens qui auraient lu Bernanos, Camus et les éditoriaux de « Combat ».

Le figuratif surtout, comme c'est le cas dans « La beauté du diable », nuit bien souvent à l'efficacité de ce qu'on veut suggérer. Fabriquer de l'or est un beau symbole, mais la puissance, la corruption, ont aujourd'hui des visages moins poétiques. Il est surprenant que l'homme qui a réalisé « A nous la liberté », cette

souriante mais sévère critique du machinisme, soit allé s'encombrer et s'alourdir avec de pareils éléments, relevant davantage de l'opéra que de l'art cinématographique.

Mais, et cela est encore plus étonnant, qu'un esprit aussi net, presque géométrique, qui construisait ses films comme des ballets où chaque pas, chaque déplacement, chaque parole avaient leur place assignée, ait pu nous livrer une œuvre où la succession des scènes soit aussi arbitraire, est inconcevable. René Clair nous a habitué à des films qui étaient de véritables épures, et il est normal que ce qui, chez un autre réalisateur, passerait pour honnête, nous semble, venant de sa part, consternant.

Le film oscille sans cesse entre le ton sérieux et l'image caricaturale. On passe de la gravité du message aux amusantes pitreries de Méphistophélès. Par instant nous retrouvons la légèreté et la grâce du poète de « Sous les toits de Paris », mais la minute suivante, il nous faut subir le pathos le plus indigeste.

Si tout cela se voit sans ennui, cela tient surtout au métier consommé de René Clair qui, même en se trompant, continue à nous intéresser, au décor fastueux dans lequel se déroule le film, à ses trop rares « morceaux » que l'on pourrait détacher comme des pièces d'anthologie, où tout est parfait et admirable, peut-être aussi un peu à la campagne romaine que l'on retrouve de temps à autre, mais certainement à Gérard Philippe et Michel Simon, qui composent un Faust et un Méphistophélès remarquables.

La jeunesse, la fraîcheur et le romantisme de Gérard Philippe font merveille. Son visage exprime avec une émouvante sincérité sa joie de vivre, de retrouver la jeunesse, sa douleur et son désespoir de sentir son destin lié à celui du diable. Il a les attitudes maladroites du vieillard redevenu jeune et qui ne peut croire que ce miracle soit arrivé. Michel Simon campe un Méphistophélès extraordinaire. Alliant la truculence la plus énorme à l'intelligence la plus aiguë, il joue de tout : regard, démarche et jusqu'aux multiples intonations de sa voix.

Mais René Clair nous doit autre chose que ce riche (en costumes et en décors) récital de deux grands comédiens. Qu'il redevienne le maître de ballet du « Million » et du « Silence est d'or », mais qu'il ne se laisse plus séduire par la beauté du diable !

⁂

Pour retrouver la jeunesse et la beauté Faust et René Clair n'ont pas hésité à pactiser avec le diable. Le cinéma italien n'a pas besoin d'un tel personnage pour trouver le secret d'une chose aussi simple. Il lui suffit de poser un regard neuf sur son admirable pays et sur ses habitants.

Cette fameuse école italienne qui continue à étonner le monde par sa vitalité, n'a pas hésité à sortir dans la rue pour retrouver, grâce aux visages qu'il rencontrait, le sens de la vie. Observation tour à tour tragique ou comique, il dresse un vaste et riche tableau des drames, des misères, mais aussi des sourires du monde d'aujourd'hui.

Le cinéma italien a rencontré un heureux équilibre grâce aux tempéraments variés de ses réalisateurs. Ainsi « Sciuscia », film sombre sur l'enfance, trouve une opposition ensoleillée avec « Sous le soleil de Rome » de Castellani.

C'est un nouveau film de ce metteur en scène qui nous est présenté actuellement : « Primavera », qui nous rappelle bien souvent ce chef-d'œuvre de discrète mélancolie qu'est le « Quatre pas dans les nuages » de Blasetti.

Pourtant cette plaisante intrigue se prêtait davantage à un classique vaudeville ou à une comédie boulevardière. Pour arriver à maintenir une telle justesse de ton, en évitant aussi naturellement les nombreux écueils qui auraient fait la joie des amateurs de calembours et de gauloiseries, il faut que Castellani soit un observateur bien perspicace et un individu profondément humain. Nous ne sommes pas près d'oublier cette allègre promenade de la Sicile à l'Italie du Nord en compagnie d'un aussi sympathique compagnon.

Un jeune ouvrier boulanger, travaillant à Milan, est appelé à faire son service militaire à Catane. Il tombe amoureux d'une bonne Sicilienne et l'épouse. De retour à Milan il se laisse entraîner dans une seconde aventure qui se termine par un second mariage. On découvre rapide-

ment sa bigamie et on le traîne devant les tribunaux. Après quelques incidents tragi-comiques, tout rentre dans l'ordre, et il retourne à sa première épouse.

Inutile de vous dire que cette histoire légère ne veut absolument rien dire, tant que vous n'aurez pas vu le film de Castellani. La mentalité de ce garçon sympathique et séduisant mais faible devant la gent féminine, est rendue avec une étonnante justesse, où le reproche se teinte de sympathique bonhomie. Par exemple : son « dépaysement » quand il se trouve en Sicile, éloigné de son ambiance familière ; son entêtement pour gagner cette brune et sombre Sicilienne imprégnée des bizarres superstitions de sa campagne ; cette nuit de Noël où, errant solitaire et malheureux le long des rues de Milan, il retrouve la chaleur, la tendresse, derrière le rideau de fer d'une petite épicerie.

Mais ce sont tous les détails, riches, émouvants, saugrenus, toujours significatifs, qui donnent à ce garçon cette humanité souriante, qui le rend si sympathique. Son regard ironique et malin se gausse des règlements militaires et autres. Il se joue de l'austérité et de la gravité de l'appareil judiciaire.

Partout éclate la présence de l'homme faisant craquer les limites mesquines que la société lui assigne. Ses besoins, ses aspirations, en permanente contradiction avec cet univers dont toute poésie est bannie. Alors, ne pouvant changer le cours des choses, il prend le parti de s'en moquer, de profiter de la première occasion pour pouvoir s'échapper et aimer en toute liberté.

Ces Latins exubérants et rapidement emphatiques ont trouvé les premiers la modestie, la discrétion, pour nous parler de nous-mêmes. Ils ont réussi à faire surgir le côté souriant de notre existence. En face des pontifes ils ne se sont jamais pris au sérieux. Ils redonnent à l'homme la saine vision de ses moyens et de ses limites. Ils le remettent en communion avec les seules choses qui importent : ses semblables et le paysage dans lequel il se trouve. Ils lui font pressentir que cette véritable liberté n'est en définitive qu'un perpétuel retour aux sources. Ils rendent ridicules, par un simple sourire ironique, tous ces grands mots derrière lesquels s'abritent la stupidité et l'ambition humaines.

Castellani nous restitue l'Italie avec ses habitants si différents. Le Sud mystique et indolent s'opposant à la rudesse fraternelle des travailleurs de Lombardie. Tout vit intensément : l'avocat de Catane courant, gesticulant, levant les bras au ciel. Le mitron milanais dévalant à toute vitesse, la chanson aux lèvres, sur sa bicyclette, les rues tortueuses de la ville. On ne s'entend plus dans la salle du tribunal où le président essaye en vain de faire taire accusé, avocat, témoins, le public parlant en même temps.

Faust retrouve enfin la roulotte des bohémiens et Marguerite. Mais quel voyage fastidieux et inutile pour en arriver là ! Le héros de « Primavera » n'a nul besoin de faire de l'or pour être heureux. Il se promène d'un bout à l'autre de l'Italie, passant de la chambre ensoleillée de Catane à la paille des cachots et au box de l'accusé. Pourtant il sait, depuis le premier jour, où se trouve ce fameux bonheur, et jamais il n'a cessé de sourire.

Gaston MÉRIGNEUX.

PROPOSITION A UNE CONVENTION DE LA PAIX

En attendant que la guerre soit à jamais bannie des rapports entre les hommes.

ARTICLE UNIQUE. — Tout individu ayant, du fait de sa position sociale, une influence sur le peuple, et qui aura en temps de paix incité à la guerre ou laissé croire que seule celle-ci pouvait régler un quelconque conflit, sera d'office versé, en temps de guerre, dans les troupes de choc quels que soient son rang, son âge et ses aptitudes physiques.

Les frères ennemis où la laïcité dépassée

Récemment, un grand prédicateur développait le thème des rapports de la religion catholique et du communisme. Par ailleurs, le problème de la laïcité est repris, semble-t-il, sous des formes nouvelles.

Il y a quelques mois, Mgr Théas, évêque de Tarbes et de Lourdes, abordait, succinctement certes, mais avec vigueur, ces différentes questions. Ce prélat s'élevait contre les propos qu'un professeur de philosophie, connu pour ses opinions communistes, aurait tenus devant ses élèves, dans un établissement laïque du chef-lieu des Hautes-Pyrénées. Dans sa conclusion, Mgr Théas déclarait : « L'Etat offre de beaux traitements aux maîtres qui, en propageant le communisme, se font des destructeurs de la France. Il n'a pas un centime pour les maîtres de l'enseignement libre qui font aimer Dieu et la Patrie. » Cette prise de position, portée à la connaissance du public, sous la forme d'un fait-divers, par un grand journal quotidien de Paris, rend compte d'une des préoccupations sociales les plus remarquables de notre époque.

Elle met en relief le phénomène communiste d'une part, l'opposition « boutiquière » du communisme et du cléricalisme d'autre part. Enfin elle oblige, d'une manière apparemment fortuite, à fixer l'attention des hommes qui pensent sur le problème de la laïcité et de l'Etat laïque.

Elle met en relief le phénomène communiste. Non pas qu'il s'agisse d'une découverte, car le fait communiste existe depuis quelque trente-trois ans. Mais il ne fut en aucun moment d'un aussi grand poids que depuis la fin de la deuxième guerre mondiale et, particulièrement, depuis l'année 1949. Le fait communiste, ou plus exactement stalinien, ce qui est tout différent, domine le monde social avec le fait yankee. Mais son empire est le plus important par l'audience qu'il possède dans l'internationale prolétarienne, entendons ainsi le prolétariat international, non nécessairement organisé dans les partis communistes nationaux. Je viens d'écrire que le fait communiste avait une audience internationale. Elle est le résultat d'une propagande fanatique conduite par des troupes de choc, dans la plus pure tradition œcuménique de l'Eglise.

Certes, on s'étonne que le raz-de-marée stalinien déferle précisément en nos temps. Avant la guerre, on l'endiguait sans trop de peine, ou du moins on se l'imaginait. On n'avait pas pris garde que la tactique moscoutaire de l'infiltration et de l'insinuation, appliquée aux alentours de 1934-35, notamment sous la forme de « la main tendue » aux chrétiens, sous celle, également, plus insidieuse d'un certain pragmatisme politique illustré par les « Fronts populaires », avait eu son prolongement, au cours de la deuxième guerre mondiale, dans les différents sites de la Résistance, sous le couvert de positions patriotiques. Cette tactique de l'infiltration et de l'insinuation est aussi, ce me semble, dans la plus pure tradition ecclésiastique, tant et si bien qu'Eglise et Stalinisme, se regardant dans le même miroir, en tirent mutuellement jalousie à force de se ressembler.

Cette querelle, implicitement rappelée par Mgr Théas, le maréchal Montgomery lui donnait un accent dangereux, le 30 novembre 1949, au terme du dîner annuel de l'Union des peuples de langue anglaise, à New-York. Il a dit notamment : « Le communisme est une religion, et il est antichrétien, rétrograde et immoral. En tant que soldat chrétien, je me considère comme un ennemi du communisme et de tout ce qu'il représente; tant que ce danger ne sera pas freiné, de grandes difficultés nous attendent. »

⁂

Ce n'est pas pour dénoncer une fois de plus la rencontre du sabre et du goupil-

lon que j'ai rapproché ces déclarations d'un prélat et d'un haut militaire. Mais, au passage, il n'est pas mauvais, je crois, de souligner que l'Eglise trouvera son bras séculier, qu'elle l'ait sollicité ou non, dans l'armée représentative de la « civilisation » rationaliste anglo-saxonne. L'Eglise n'en est pas à une contradiction près et, en cela, elle montre un autre signe de sa ressemblance avec le communisme stalinien.

Ce n'est pas par hasard qu'Eglise et stalinisme usent d'une même tactique, car l'une et l'autre sont des religions de même style.

En effet, elles sont fondées sur une autorité stricte, armée de textes, de Pères et d'exégètes éminents.

Elles sont armées de textes : d'un côté les Saintes Ecritures et les encycliques; de l'autre le *Manifeste communiste* et le *Capital*.

Elles se prévalent de guides surhumains : d'un côté les Pères de l'Eglise; de l'autre Karl Marx, Engels, Lénine.

Elles invoquent des exégètes éminents : d'un côté le pape et les conciles, de l'autre Staline et les instances supérieures du Parti.

Elles ont aussi en commun les prétentions à l'universalisme. C'est pour l'Eglise son œcuménisme et pour le communisme stalinien l'internationalisme prolétarien.

Quant à faire fond sur l'universalisme de l'une et l'autre disciplines, on voudra bien me permettre de ne pas insister. Il est simplement apparent ou affirmé.

En outre, Eglise et Stalinisme éprouvent le même besoin de rites à grand renfort d'apparat. C'est la célébration de la messe et des fêtes liturgiques pour l'une ; ce sont les séances du parti et du gouvernement et la commémoration anniversaire de manifestations fastes pour l'autre.

Enfin, couronnant le tout, Eglise et Stalinisme ont un support policier. Sans doute, ne peut-on dire que la Cité du Vatican possède son N.K.V.D. Elle n'en a certes pas les moyens, aujourd'hui. Sa puissance temporelle de caractère étatique est négligeable. Et surtout, la séparation de l'Eglise d'avec les Etats qui comptent a enlevé aux ecclésiastiques toute prise coercitive sur le comportement des individus. Mais les intentions demeurent. Elles suffisent, me semble-t-il, à percer à jour les démonstrations patelines de l'Eglise. Si l'on en doutait, il suffirait de poser un regard attentif sur l'Espagne franquiste, où l'on arrête, proscrit et tue au nom d'un ordre fondé sur Dieu et où prêtres et prélats, sans avoir toujours un aspect dur et ascétique, sont demeurés les émules des inquisiteurs. Ce qui se passe au Portugal et en République Argentine n'est pas moins édifiant. La méthode inquisitoriale qui sévissait en Europe au moyen âge et sous l'ancien régime, couve toujours dans les yeux de certains membres du clergé, et si l'excommunication n'a plus les conséquences qu'elle avait autrefois, elle n'en demeure pas moins significative. Qu'on en juge en lisant le texte du Saint Office, fulminé contre le communisme le 14 juillet dernier.

Il fallait rappeler ces choses au moment où se répandent un peu partout les sermons humanitaires de l'Eglise que l'on voudrait voir se mêler aux protestations des humanistes militants et laïcs.

Je crois en avoir assez dit pour affirmer qu'Eglise et stalinisme sont aux prises dans une « querelle de boutique ». Si les cléricaux comptent se mettre hors de portée de toute comparaison avec les hommes de Moscou, je préciserai que la spiritualité qu'ils invoquent, pour se placer eux-mêmes sur un empyrée inviolable, trouve son homologue dans cette métaphysique stalinienne qui, elle, se réfugie derrière les murs solides du Kremlin.

Qu'il s'agisse de *Dieu* pour les chrétiens (et plus particulièrement pour les catholiques) ou de la *raison d'Etat* pour les moscoutaires (ils voudraient l'identifier à la Société ou à la Collectivité, qui sont des notions concrètes), ce sont là des *idées sentimentales* qui paralysent l'homme et l'empêchent de se réaliser en accomplissant son destin clairvoyant. Non pas que je désire voir ces entités disparaître du cercle des aspirations humaines, dans la mesure où elles peuvent être un réconfort, mais je souhaiterais qu'elles demeurassent un fait individuel, affectif. Je m'insurge lorsqu'on les impose sous la forme d'une convergence mentale de caractère disciplinaire. Pour tâcher d'y parvenir, cléricaux et staliniens excitent chez les fidèles cette faculté des représentations puériles que je dénommerai : l'imagination de clinquant. Ils complètent leur action par le fouet de la Peur.

Ils sont encore semblables dans leurs reniements. Le dieu de bonté, le dieu magnanime préside aux hécatombes guerrières dans les *Te Deum* des cathédrales. Le dieu d'amour, de fraternité et d'égalité (tous les hommes sont frères et égaux devant Dieu) s'incline devant le fait des sociétés iniques. Le dieu, tout esprit, s'accommode fort bien du capitalisme hédonistique. Le dieu universel bénit les frontières et exalte l'idée haineuse, l'idée meurtrière de patrie. Dieu ! Ou plutôt cette fabrication des messies, du Christ et des prêtres, se renie par les œuvres de ses créateurs et thuriféraires.

Et chez les staliniens se disant communistes ! La raison d'Etat transforme la société russe en un vaste camp de concentration. La liberté, l'égalité et la fraternité sont niées dans l'homme au nom d'une collectivité métaphysique. L'internationalisme prolétarien est devenu un nationalisme panrusse, aggravé par des accès de patriotisme locaux qui sont autant de signes avant-coureurs des démocraties populaires stalinisées.

Il semblait cependant qu'un *modus vivendi* se fût établi entre les frères ennemis. Les fidèles de Staline avaient tendu la main aux catholiques. Le clergé orthodoxe paraissait être rentré en grâce auprès des autorités soviétiques. De par le monde, les chrétiens adhéraient aux partis communistes nationaux sans qu'il y fût fait une opposition apparente par leurs guides spirituels.

Mais, depuis quelque temps, l'U.R.S.S., parée de son prestige guerrier, de ses conquêtes territoriales et idéologiques, voulut pousser ses avantages à l'influence, consolider les positions acquises par la réduction de toute opposition. Elle rencontra naturellement l'Eglise apostolique et romaine sur son chemin; et l'on sait ce qu'il advint du cardinal primat de Hongrie, Mindszenty. Les hostilités étaient ouvertes. L'Eglise catholique ripostait par le décret du Saint Office qui est aussi sectaire qu'un « ukase » stalinien.

Querelle de boutique, oui vraiment ! Querelles de boutiquiers qui se regardent d'un mauvais œil et en viennent aux mains parce qu'ils se disputent le chaland !

Renvoyons donc dos à dos nos frères ennemis et disons à Mgr Théas que sa protestation est sans objet. Mais elle ne l'est pas pour les non fanatiques, car avec le fait stalinien, c'est tout le problème de la *disponibilité des esprits et des consciences* qui est remis en cause. La notion de laïcité est dépassée. Du moins elle l'est dans son acception originelle, qui exprime la *neutralité de l'esprit et de la société à l'égard des choses religieuses*. Autrement dit, la laïcité est le refus par l'esprit et par la société de reconnaître à une quelconque religion un *caractère objectif*. Celle-ci ne peut s'imposer légalement ou par tout autre moyen dans le style de vie des individus ni dans un régime politique.

En conséquence, l'enseignement, base de la formation civique et individuelle des futurs citoyens, doit être laïque, c'est-à-dire indifférent en matière religieuse. Voilà pourquoi l'Etat (1) « n'a pas un centime pour les maîtres de l'enseignement libre qui font aimer Dieu et la Patrie ». Mais une définition de la laïcité ne rend pas compte de sa nature intrinsèque. L'attitude d'indifférence à l'égard des choses religieuses ne se conçoit qu'au travers du critère de la certitude ou mieux de la vraisemblance, l'une et l'autre étant frappées au coin de l'universalisme. Les choses religieuses ne sont pas certaines ou vraisemblables, car elles ne sont pas tangibles. On ne peut ni les démontrer par la raison ni les mesurer. Elles sont affaire de foi, c'est-àdire d'enthousiasme et de passion. La laïcité est froide. Elle est en quelque sorte scientifique.

La question se pose dès lors de savoir si la laïcité doit s'étendre à ce secteur de la connaissance où règne l'interprétation. Ici, la philosophie, la métaphysique et les doctrines sociales sont en cause. Si la laïcité est une attitude logique de l'esprit, on devrait pouvoir répondre par l'affirmative et la tirer du cercle étroit dans lequel elle a été confinée.

Pour en revenir à l'un des termes de discussion du présent débat, doit-on opposer la laïcité au communisme ? En ce qui me concerne, je le crois. Entendons-nous bien. Je veux dire que, dans une société moderne qui n'est pas communiste, celle-ci ne peut pas par son expres-

(1) Dans la mesure où l'Etat s'identifie à une société particulière.

sion officielle (l'Etat) avaliser les manifestations et un enseignement communistes.

Ainsi, nous en arrivons au problème de l'Etat laïc. La position d'un tel Etat, vis-à-vis des églises ou confessions, est trop connue pour insister. Mais si nous admettons la laïcité, *largo sensu*, elle devrait se produire immanquablement dans le domaine de la politique et dans l'éducation des futurs citoyens.

Prenons le cas d'un régime parlementaire, qui coïncide généralement avec l'Etat laïc ; si la laïcité joue dans le cadre étendu que j'ai indiqué, l'Etat ne peut logiquement donner sa préférence à l'une quelconque des idéologies politico-sociales en présence et, partant, il ne saurait en avaliser les manifestations. Ces idéologies s'affrontent dans l'arène politique, essaient de se réaliser dans le pouvoir. L'Etat, avec son appareil administratif, devrait simplement enregistrer la compétition et ses effets.

Dans le cas limite où une idéologie, par sa force de persuasion, la seule qui nous intéresse ici, parviendrait à s'identifier complètement à l'Etat, ses tenants, s'ils sont laïcs jusqu'au bout, ne pourraient exercer de *convergence mentale disciplinaire* sur les gouvernés, notamment par l'enseignement.

Mais, on s'en doute, tout ceci reste théorique. Le considérer autrement serait méconnaître gravement la nature et le rôle véritables de l'Etat. Le soi-disant Etat prolétarien soviétique est à cet égard d'un exemple significatif.

Que peut-on espérer, en définitive ? Que l'enseignement des futurs hommes soit traité objectivement, c'est-à-dire qu'il soit laïc, *largo sensu*, objectif vis-à-vis des confessions comme des connaissances à caractère interprétatif. C'est donc le double problème des programmes d'enseignement et des maîtres qui doit être évoqué maintenant.

Pour ce qui est des programmes, je les verrais établis selon deux préoccupations caractéristiques :

1° L'une qui aurait le souci de la certitude ou de la vraisemblance;

2° L'autre qui aurait celui de l'information à titre indicatif.

Comme précaution préalable, on prendrait bien soin de distinguer, dans l'esprit des élèves, les deux secteurs d'enseignement ainsi créés.

Secteur de la certitude ou de la vraisemblance ! Pourquoi ce voisinage de deux termes familiers ? C'est que, si nous avons assez peu de certitudes, par contre les vraisemblances foisonnent dans le monde de nos connaissances. Certitudes, le « je sais que j'existe », le « je sais que je mourrai », le cartésien « je pense, donc je suis », etc. Vraisemblances, l'ensemble de nos connaissances scientifiques, lesquelles reposent sur des postulats ou de grandes hypothèses. C'est donc dans un cadre plutôt artificiel que sont établis lois expérimentales et raisonnements mathématiques. Si, par exemple, en matière de géométrie, un élève est nécessairement enfermé dans la chaîne des démonstrations, il peut fort bien ne pas admettre le postulat d'Euclide qui est fondamental et se moquer dès lors de son professeur. En physique, n'hésite-t-on pas encore entre la théorie de la propagation corpusculaire de la lumière et celle de la propagation oudulatoire ? Les théories relativistes d'Einstein n'ont-elles pas apporté un trouble profond dans ce que l'on pourrait appeler la science classique ! N'insistons pas. Cependant, chacun de nous fait beaucoup de cas de ces vraisemblances, car on peut penser avec les pragmatistes William James, John Dewey, Pierce, etc., que le succès de leurs applications dans la vie de tous les jours est un critère de vérité. Elles doivent, sans contestation possible, être considérées, avec les certitudes, comme le symbole de l'objectivité dans l'enseignement.

Il y a peu de choses à expliciter en ce qui concerne le secteur de l'information à titre indicatif : y figurent nécessairement les systèmes philosophiques et métaphysiques, les doctrines politiques, sociales et confessionnelles. Il est caractérisé soit :

1° par l'absence totale de support expérimental;

2° par une extrapolation de faits invoqués fragmentairement, lesquels ne possèdent pas eux-mêmes une valeur dirimante.

Dans le premier cas, la raison et l'observation expérimentale sont écartées *a priori* pour ne laisser la place qu'à la seule foi.

Dans le deuxième, on assiste à une manifestation de pseudo-science.

Doit-on pour autant soustraire ces « disciplines » à la curiosité des élèves ?

Je ne le pense pas si l'on prend cette précaution préalable dont j'ai parlé il y a un instant. Il faut enseigner en effet que l'homme, inquiet des choses de l'univers et de soi-même, recherche un confort moral dans certaines voies. Il faut enseigner que religion et philosophie longtemps mêlées ont été les embryons de la science; que celle-ci n'a pu aborder encore avec fruit les problèmes les plus lancinants de la curiosité humaine; qu'ils demeureront peut-être à jamais hors de notre portée.

Nous admettons postulats et grandes hypothèses parce qu'ils « collent » à nos sens ou à ces prolongements de nos sens que sont les instruments scientifiques. Dans le domaine de la métaphysique ou des utopies, nous cherchons précisément à créer ce contact. Les différents moyens dont nous usons pour y parvenir sont des *interprétations*. Ce qu'il faut placer au niveau de la curiosité des élèves, ce sont ces efforts qui rendent compte du génie actif de l'homme; mais il convient de le faire d'une manière dépouillée, comme s'il s'agissait d'un inventaire.

Je concéderai volontiers qu'il n'est pas aussi simple de classer nos connaissances dans un « double secteur ». Il existe des « disciplines » où le certain et le vraisemblable voisinent avec l'irrationnel et l'interprétatif. Je songe alors à l'histoire, à la psychologie, à la morale, au droit. Mais déjà on assiste à une discrimination en leur sein, de sous-disciplines, lesquelles de plus en plus atteignent au niveau scientifique. N'est-ce pas le cas par exemple de l'histoire économique, de l'histoire sociale, de la sociologie, de la psychologie expérimentale ? Il importera en fin de compte de les situer dans une zone transitoire.

Aussi bien ce problème de décantation est-il surtout valable pour l'enseignement secondaire, où l'on fait déjà appel aux facultés d'analyse et de critique des élèves. L'enseignement primaire devrait avoir un caractère objectivement descriptif (on y tend, je crois, de plus en plus) et pour cette raison il y aurait lieu de lui enlever ces éléments passionnels qui déterminent malheureusement trop souvent les futurs hommes. Il faudrait en finir avec l'Histoire aux couleurs vives, avec cette Histoire historisante, en finir aussi avec l'instruction civique.

La question des maîtres est généralement mieux connue. Aussi ne m'y attarderai-je pas. Il est dommage que les enseignants n'aient qu'une part très modeste dans l'orientation et la nature des programmes. Mais si l'enseignement possède une réelle qualité, c'est aux maîtres, en définitive, qu'il revient de l'exprimer. Il n'entre pas dans mes intentions de traiter ici de pédagogie. Je n'ai pas de titre pour m'y risquer. Ce qui m'intéresse, c'est la vocation des maîtres pour la laïcité *largo sensu*.

La tradition de laïcité *stricto sensu* est suivie scrupuleusement par les instituteurs. Elle est respectée aussi dans l'enseignement secondaire, mais avec plus de détachement. Je m'interroge lorsqu'il s'agit de la laïcité *largo sensu*. Les occasions sont vraiment belles pour un enseignant de donner le coup de pouce, à l'école, au lycée, en ce qui concerne ses idées politiques et sociales. Elles sont belles dans le cadre des programmes. On dira qu'il est impossible dans la société moderne que les maîtres échappent à un engagement de tous les instants sous une idéologie de leur choix. Dès lors, ils seraient plus ou moins soumis au *phénomène de stimulation* précisément dans l'exercice de leurs fonctions. Stimulation : un mot; stimulation : une association d'idées; stimulation encore : une circonstance que le maître a apportée avec lui dans la salle de classe. Stimulation, mais aussi la *surenchère*, dans le monde agité, passionné où nous vivons.

Demander aux maîtres de garder leur sang-froid, d'alerter constamment leur conscience, devant la personnalité naissante d'un enfant ou d'un adolescent, voilà sans doute une solution inattendue à ce problème de la laïcité *largo sensu*. Je m'y tiens cependant, car ce serait faire injure aux enseignants que de ne lui pas attacher un grand crédit.

***

Quand Mgr Théas dit que l'Etat « n'a pas un centime pour les maîtres de l'enseignement libre qui font aimer Dieu et la Patrie », il essaie de placer la religion catholique dans le concert des doctrines sociales. Manœuvre habile, en vérité, car les tenants de l'Etat sont très sensibles à l'idée de patrie. *Dieu*, également, devient cette finalité de caractère social qui éclate dans les doctrines politiques. Mais si j'ai cerné la difficulté, pour les enseignants,

de laisser en dehors de l'école leurs préoccupations culturelles intimes (marquer à ce propos que les croyants en une religion comme les partisans d'une doctrine sociale tiennent des postes dans l'enseignement laïque), il ne peut y avoir de question lorsqu'il s'agit de vouloir officiellement introduire, *en corps constitué*, dans la société, un enseignement à caractère interprétatif. La fin de non recevoir, dans le cas qui nous occupe, en France, vaut aussi bien pour l'enseignement confessionnel que pour un enseignement communiste.

Gaston LACARCE.

REVUE DES LIVRES par Serge

Henri BOUCHET : *Introduction à la philosophie de l'individu* (Flammarion, 380 fr.).

L'auteur reproche aux philosophes d'ignorer la science ou d'en admettre certaines données sous l'aspect déformant des interprétations tendancieuses d'un idéalisme obstiné. Il prétend que les dernières découvertes scientifiques, en ce qui concerne la « vie atomique » principalement, doivent bouleverser toutes les philosophies et pousser à la première place la science de l'individuel.

Henri Bouchet remue des idées qui sont de valeur et son argumentation ne manque pas de poids; nous pensons toutefois qu'aucun apport scientifique ne vient, jusqu'à présent, justifier un système absolu comme le « libre arbitre » dont il n'est pas difficile de montrer les limites. Malgré l'éloquence de cette « introduction » qui fera certainement du bruit, nous persistons à croire que l'explication relativiste offre, dans sa cohérence, des perspectives autrement vastes d'une véritable science de l'individu.

IXIGREC : *L'avenir est-il prévisible ?*

Ixigrec traite avec concision, d'une question qui a sa place dans l'inquiétude humaine. Après une critique pertinente du libre arbitre et du déterminisme ainsi que des affirmations qui en découlent, il nous offre cette conclusion lapidaire : Non, l'avenir n'est pas déterminé d'avance de toute éternité par les forces aveugles d'un destin inexorable. Il n'y a pas d'avenir écrit : il n'y a que du présent, dans lequel nous luttons pour nous adapter, pour vivre et pour durer.

Et ne cherchons pas d'excuses extérieures à nos erreurs, ajoute Ixigrec, profitons de l'expérience acquise et, en vivant, fabriquons l'avenir.

Félicien CHALLAYE : *Georges Demartial : sa vie, son œuvre* (Ed. Lahure, 9, rue de Fleurus, Paris).

Une forte brochure qui nous donne un inoubliable portrait de cette forte personnalité qui consacra une partie de son existence à la lutte contre le mensonge. P. Berland, qui fut un grand ami du disparu, ajoute aux pages émouvantes de F. Challaye, une partie bibliographique qui représente une belle somme de travail et de consciencieuses recherches.

L.-Ch. ROYER : *La folie érotique de Maître Cahon* (Ed. de Paris, 300 fr.).

Un recueil de nouvelles qui vont du plaisant au tragique et qui nous révèlent encore quelques-unes de ces curieuses humanités que le cosmopolite L.-Ch. Royer excelle à décrire.

Docteur Ch. FOUQUÉ : *L'éducation sexuelle dans la famille et à l'école* (Ed. des Deux Sabots).

Une intéressante plaquette de vulgarisation qui ne pourra guère heurter que ces éternels tartufes qui cachent leurs saligauderies sous le rigide manteau du rigorisme et de la morale.

André et Dori PRUDHOMMEAUX : *Spartacus et la commune de Berlin* (150 fr. c/o Lefeuvre, 15, rue de la Huchette, Paris).

Une étude assez complète des événements de 1918-19, très intéressante, mais dont certaines conclusions nous paraissent plutôt discutables.

Le Crapouillot : Dictionnaire des Contemporains (300 fr., 3, place de la Sorbonne, Paris).

Ce malicieux dictionnaire provoquera bien des grincements de dents. Il fera bien rire aussi tous ceux qui savent encore goûter ce sens profond de l'humour qui est inséparable des productions de Galtier-Boissière et de son équipe.

CE QUE NOUS APPREND
l'évolution de l'homme originel



L'HOMME porte en ses gênes les lois de son destin et, par conséquent, les sources de son éthique. C'est à celles-ci que toujours on revient puiser, mais on les a tant troublées au cours des âges qu'il n'est pas inutile de mener les recherches en eau profonde. Toute étude d'une morale naturelle appelle ainsi en prolégomènes au moins un schème de l'évolution des anthropiens à l'homme.

Le dryopithèque qui errait sur les terrains du miocène, aux environs de ce qui devait être la petite ville de Saint-Gaudens quelques millions d'années plus tard; le paléopithèque et le sivapithèque qu'ont livrés les couches pliocènes des collines de Sivalik, au nord de l'Inde, pouvaient bien évoluer normalement vers l'anthropoïde du quaternaire. Mais pourquoi l'un de leurs congénères, aux caractères chimpanzoïdes, au lieu de devenir chimpanzé, bifurqua-t-il tout à coup pour commencer la série conduisant à l'homme ? Jusqu'à présent, l'anthropologie n'a donné que des réponses en partie hypothétiques : l'apparition des anthropiens, c'est-à-dire d'êtres qui ne sont plus tout à fait des singes et ne sont pas encore des hommes, correspond au début du quaternaire, dans le temps de la première période glaciaire. Les choses paraissent s'être passées comme si un groupe de chimpanzoïdes supérieurs, surpris par des conditions climatiques nouvelles, avait manifesté des facultés d'adaptation qui eussent eu pour conséquence, avec la sélection des plus aptes, un développement des facultés cérébrales contraintes à un exercice inaccoutumé. C'est ce qu'énonce un aphorisme de l'anthropologie : « Sans période glaciaire, pas d'homme. »

En vérité, il est douteux que les choses se soient passées tout à fait ainsi. La biologie moderne nous enseigne que l'influence du milieu peut agir par la sélection mais non transformer la nature des individus. Les caractères acquis ne s'inscrivant pas dans les gênes reproducteurs ne sont pas transmissibles et, bien qu'il n'y ait entre l'intelligence d'un anthropoïde et celle d'un anthropien qu'une différence de degré, il est fort improbable que les bouleversements climatiques aient été à l'origine de cette différence. La sélection naturelle a certainement joué aux périodes glaciaires. Il semble correct d'admettre qu'en furent affectés et favorisés des individus en cours de mutation et comme préadaptés par cette mutation au changement de climat (1).

En s'en tenant aux repères marquants de l'évolution humaine, la série hominienne se révèle aux regards du paléontologiste, sinon complète, du moins selon un enchaînement progressif. A partir du haut tertiaire, nous rencontrons au miocène les anthropomorphes ; au pliocène, le dryopithèque chimpanzoïde a déjà peut-être évolué en deux ou plusieurs va-

---

(1) L'origine des hominidés, selon une hypothèse récente, serait peut-être due non à une mutation mais à un accident génésique portant sur un fœtus d'anthropoïde. Cette origine fœtale s'expliquerait par une sorte d'avortement ou de naissance prématurée d'un être cependant viable mais physiquement abâtardi (affaiblissement de l'ossature, de la musculature, régression du système pileux) alors que le cerveau, selon le processus de la formation fœtale, se serait trouvé hypertrophié. Cette hypothèse séduisante a le tort d'être si particulière qu'elle ne saurait rendre compte ni des transformations antérieures, ni des transformations subséquentes. Il est donc sage de s'en tenir aux probabilités mutationnistes quant aux causes et, quant aux effets, à la succession progressive des types qui ne fait plus question.

Cette origine « néoténique » de l'homme, qui a son analogue chez certains batraciens, a été envisagée entre autres par le professeur Cuénot.

riétés d'anthropoïdes dont l'un deviendra homme et les autres demeureront singes. Au début du quaternaire apparaît le pithécanthrope de Java (au pléistocène moyen, deuxième glaciation de Mindel, selon les uns, plus probablement, selon d'autres, au pléistocène inférieur, première glaciation de Gunz). Weinert, dans son étude systématique de raciologie humaine : « L'homme préhistorique », considère que la variété de dryopithèque dont a dû procéder le pithécanthrope se trouvait en Europe, les variétés asiatiques ayant évolué vers l'orang-outang tandis que celles d'Eurafrique conduisaient aux gorilles et aux chimpanzés en même temps qu'aux anthropiens dont le pithécanthrope ouvre la série. Cette vue indiquerait une expansion du type qui, de l'Europe à l'Indonésie, alors rattachée au continent, aurait laissé à son évolution une marge de temps extrêmement large. Les crânes des deux pithécanthropes découverts ont une capacité de 850 à 900 cm^3. Si l'on considère que la capacité crânienne d'un anthropoïde est de 600 cm^3 et celle d'un homme de 1.400 cm^3, le passage est net et se continue par les crânes des sinanthropes de Pékin (915 à 1.200 cm^3) dont les caractères sont, pour Marcelin Boule, intermédiaires entre ceux de l'anthropoïde et de l'homme. Weinart, distinguant deux variétés parmi ces fossiles, voit dans les uns l'aboutissement extrême du caractère simien et, dans les autres, une indication marquée de prénéanderthalien.

Nous sommes à ce moment à quelques centaines de milliers d'années de nos jours. Cette évolution développée au cours d'un million d'années, tout au long du pléistocène et davantage si l'on recule l'origine des anthropiens, comme le fait, par exemple, le docteur Osborn, du Museum américain des sciences naturelles, jusque dans le pliocène.

On s'en tenait naguère à cinq cent mille ans, mais les époques géologiques se sont allongées depuis qu'on en calcule la durée par le temps nécessaire à la transmutation naturelle des corps radioactifs. A l'échelle des ères qui se sont succédé depuis les deux ou trois milliards d'années où naquit notre planète, l'hominien, avec son million d'années, n'occupe qu'une place modeste.

C'est vers le milieu de cette période qu'avec la mâchoire de Mauer, de l'homme d'Heidelberg, la classification hésite entre l'anthropien et l'hominien proprement dit. Le passage est franchi avec le crâne de femme de Steinheim et avec l'homme de Broken-Hill en Rhodésie. Désormais, l'hominien laissera, à défaut d'ossements, le témoignage innombrable de sa qualité d'*homo faber :* c'est tout l'outillage du paléolithique inférieur (chelléen et acheuléen) qui nous conduira à quelque cinquante mille ans de nous, à l'outillage moustérien de l'homme vrai. celui de la race Néanderthal dont les squelettes abondent aujourd'hui, en France particulièrement, en Allemagne, en Belgique, en Espagne, en Croatie, en Galilée et jusqu'à Java.

Un dernier pas et, à quelque trente mille ans de nous, on trouve enfin les trois rameaux de l'*homo sapiens* qui sont à l'origine de nos trois grandes races : le négroïde de Grimaldi, l'esquimien de Chancelade et l'europoïde de Cro-Magnon et de Combe-Capelle, tous les trois dolicocéphales, les brachicéphales n'apparaissant, on ne sait comment sinon qu'ils vinrent d'Est en Ouest, beaucoup plus tard, au mésolithique azilien.

De l'homo faber à l'homo sapiens

A quoi nous a conduits ce schéma ? D'abord à éliminer maints problèmes particuliers qui divisent encore les savants et qui prêteraient sans doute à cette gradation un caractère de généralisation trop affirmée, encore qu'il ne puisse plus être contredit au fait des modifications successives de la morphologie humaine. Par exemple, d'aucuns contestent que l'*homo sapiens* découle de l'homme de Néanderthal. Mais comme il devient aussitôt difficile d'expliquer son apparition parmi les Néanderthaliens, d'autres pensent, avec quelques raisons congruentes, que les deux types peuvent fort bien dériver l'un de l'autre tout en ayant coexisté un temps. En effet, les antécédents du Néanderthalien sont connus, le sinanthrope présente certains de ses caractères. En outre, l'homme de Néanderthal a laissé des fossiles sur toutes les contrées de l'hémisphère Nord, de l'Ouest européen à Java. Il faut donc que l'*homo sapiens,* de milliers d'années plus récent,

mais durant un temps le contemporain des derniers Néanderthaliens, soit apparu parmi eux et, plus précisément, parmi ceux qui occupaient les régions européennes. L'*homo sapiens* dans ces conditoins ne s'explique pas sans un rapport de filiation avec l'homme de Néanderthal. D'où viendrait-il ? Au contraire, en envisageant par hypothèse un accident de mutation, on rend compte d'un processus valable de son apparition. Il n'est pas exclu qu'à une époque inconnue un groupe de Néanderthaliens d'Europe ait vu l'un d'eux bénéficier d'une mutation favorable qui eût conduit, au cours d'une évolution de plusieurs millénaires, à un type supérieur, souche d'une race nouvelle développée par croisements et sélections naturelles. Dès lors, on s'explique que ce groupe coexiste un temps avec l'ancienne race, puis s'en écarte et bientôt la pourchasse, que celle-ci disparaisse enfin, évincée progressivement par l'homme supérieur.

On objectera que nous n'avons aucune preuve d'une telle mutation qui, bien que nécessairement brusque à son origine, aurait dû par la suite laisser les traces d'un développement évolutif où l'on pourrait sans conteste l'appréhender. Cette objection est sans valeur si l'on considère le nombre restreint de squelettes laissés par l'homme du paléolithique supérieur. Dans le stock beaucoup plus nombreux du mésolithique, on constate l'apparition de crânes brachycéphales mêlés aux crânes dolicocéphales. Or il n'est pas de brachycéphales dans tout le paléolithique. Incontestablement, dolicocéphales et brachycéphales ont donc une souche commune, que ces derniers résultent d'une mutation particulière d'un Néanderthalien d'Asie (d'où l'on pense qu'ils sont venus) ou plus probablement d'une matution intervenue parmi des dolicocéphales asiatiques. Constatons encore qu'à ce stade il subsistait des hommes ayant conservé un type nettement cromagnien. Ces remarques inclinent à admettre la filiation d'un type à un autre type coexistant.

Bien mieux, l'existence concomitante, au palélolithique supérieur, d'au moins trois races distinctes conduit à considérer soit trois mutations relativement consécutives de Néanderthaliens, soit une succession de mutations. En effet, les caractères somatiques de l'homme du paléolithique supérieur ne laissent aucun doute quant à la différenciation de trois types, de quatre peut-être : d'abord le négroïde aurignacien de Grimaldi — entouré de ses statuettes mamelues et stéatopyges — que rappelle le Boschiman actuel en voie de disparition; ensuite le Magdalénien de Chancelade (qui pourrait être un Solutréen attardé) dont les caractères esquimiens indiquent une probable évolution mongoloïde subséquente; enfin l'homme de Cro-Magnon qui s'est répandu par toute l'Europe et a persisté au mésolithique et au néolithique, voire jusqu'à nos jours. Est-il de même origine que son proche parent, l'homme de Combe-Capelle, ou celui-ci constitue-t-il une quatrième race ? En tout cas, l'homme de Cro-Magnon annonce l'homme blanc du Nord, cependant que l'homme de Combe-Capelle, avec ses caractères de Cromagnien affiné, au type berbéro-éthiopien si net qu'on a vu chez les Guanches sa survivance directe, l'homme de Combe-Capelle préfigure la grande race méditerranéenne d'où sortiront les Hamites, les Crétois, les Ibères, les Pélasges.

C'est parmi ces deux variétés de la race blanche primitive que sont apparus, à la fin du mésolithique, dans le Nord de l'Asie puis de l'Europe, les mésocéphales, et au centre, également d'Asie en Europe, les brachycéphales alpins qui avanceront une pointe jusqu'à l'Atlantique. Deux races nouvelles (ou bien deux et même plusieurs variétés d'une nouvelle race) sont donc apparues à une époque relativement proche de nous, puisque les métissages qui ont pu se produire — et ont eu lieu effectivement — à des époques antérieures, se sont accomplies exclusivement entre dolicocéphales.

La distinction congénitale de l'homme

Sous la réserve des nombreuses particularités évolutives que comporte la préhistoire et qui ne sauraient trouver place en cette approximation, il est permis d'aller de ces données à une conclusion pragmatique propre à éclairer la condition de l'humanité.

L'évolution de l'homme, à partir du primate chimpanzoïde qu'on s'accorde à

lui assigner pour lointain ancêtre, jusqu'à l'homme de Cro-Magnon et de Combe-Capelle dont notre race est issue, nous apprend une chose aujourd'hui irréfragable : l'homme, parti de l'animal, s'est évadé de la série des anthropoïdes pour constituer la série des hominidés par suite de mutations qui causèrent un développement inouï de ses facultés cérébrales. Nous apprenons encore qu'il a jalonné sa route du témoignage de ses inventions dues exclusivement à son intelligence, servie il est vrai par ses mains préhensiles et, beaucoup plus tard, par son langage articulé. Truismes sans doute, mais qu'il n'est pas inutile de rappeler en précisant l'origine et la nature de cette intelligence.

Le rôle de la main dans l'évolution des primitifs mérite une particulière attention. L'importance civilisatrice et culturelle du langage par gestes aux origines a été mise en évidence par les études de Cushing chez les Zuñis, où ce langage a subsisté, ainsi d'ailleurs que chez de nombreuses peuplades primitives. Il semble que l'homme se soit exprimé par gestes significatifs prenant peu à peu le caractère d'un véritable langage, avant peut-être qu'intervînt la modulation des cris et, certainement, avant l'invention des expressions phonétiques. Les anthropiens ne parlaient pas. Les tout premiers hominiens ne doivent pas avoir dépassé le stade de la modulation des cris. Ce n'est pas sans raison profonde que Lévy-Bruhl écrivait, en son étude des *Fonctions mentales :* « Le progrès de la civilisation s'est produit par une action réciproque de la main sur l'esprit et de l'esprit sur la main. » Mais encore fallait-il que l'esprit fût apte à utiliser en ce domaine les possibilités de la main qui n'est qu'un instrument. Le singe, avec ses quatre mains, est demeuré un singe.

La leçon des origines

L'homme des origines nous apprend donc, en définitive, qu'il s'est distingué de l'animal par une hypertrophie de l'intelligence. Il n'a pas tout-à-fait échappé aux lois de l'instinct et pas du tout aux lois physiologiques de la plus humble nature. C'est par l'intelligence, par la pensée qu'elle crée, qu'il est un être singulier. Tout le reste : développement de la sensibilité et du sentiment, volonté de puissance, curiosité inventive, fièvre de la connaissance et tourment de son destin, tout en découlera. C'est en nous référant aux témoignages peints et gravés que nous ont laissés les plus anciens des êtres pensants, les artistes religieux de l'Aurignacien et du Magdalénien, que nous commençons à comprendre l'homme, saisi en ses manifestations primordiales.

Charles-Auguste BONTEMPS.

Vive la Peur!

Dans mon enfance, un des plus nobles titres dont un homme pouvait s'enorgueillir, c'était celui du chevalier Bayard : « Sans peur et sans reproche. »

Et chacun de nous retenait surtout la qualification « sans peur ». Car nous avions sucé le lait de nos classiques, celui de l'Iliade, de « l'Odyssée », de la Chanson de Roland et de la Jérusalem délivrée.

Imbus de cette tradition, les Saint-Cyriens de 1914 « chargèrent », dès la première bataille, en gants blancs et panachés de leurs « casoars ». Ils avaient été conseillés et dressés par les grands chefs d'Etat-Major qui conservaient le culte du pantalon rouge et tenaient pour honteuse la dissimulation des soldats dans les tranchées.

C'était très « coq gaulois ».

On sait ce qu'il en résulta.

Le réalisme des Allemands eut raison de ce lyrisme et, malgré la victoire de la Marne, et malgré Sainte-Geneviève, une dizaine de départements furent occupés.

Une fois de plus, le Gaulois se retrouvait le go-gaulois.

***

Le culte du courage connut de ce fait une légère inflation. Des « poilus » revin-

rent du front et affirmèrent, croix de guerre en main, qu'ils avaient parfois connu la peur. Et devant les civils qui les écoutaient bouche-bée, des soldats n'hésitaient pas à conter leur désarroi devant des bombardements dont ils n'avaient point pressenti l'intensité.

Puis vint la paix... c'est-à-dire la trêve. La terreur s'oublia. Les mots abnégation, mépris du danger, etc., s'inscrivirent de nouveau dans les catalogues des vertus primaires. Et puis, ce fut 1939. Cette fois, le coefficient « courage » disparut devant la fuite en masse des populations, des armées en débandade, des civils éparpillés hors des cités en ruine et avides, avant tout, de trouver une « planque » quelque part en France... et plus loin encore.

L'homme était redevenu l'homme : un animal qui fout le camp quand il a peur.

Le lion ne fait pas moins. (Voir « Gérard le Tueur de lions », éditions Bergère, 1878.)

⁂

Les jeunes hommes d'aujourd'hui considèrent la guerre de 1914 comme nous considérions celle de 1870. Et les enfants de ces jeunes hommes considèrent la guerre de 1939 comme un épisode à côté de celle qui leur est promise.

Ils ont bien raison. Ils sont en cela d'accord avec les « grandes personnes ». Tout le monde, de bas en haut de l'échelle, redoute la nouvelle guerre. Tout le monde sait que cette guerre ne laissera à aucun le choix d'y aller ou de n'y point aller, car la guerre fondra sur chacun, à domicile.

Tout le monde sait maintenant que si la maison du voisin s'effondre, la sienne s'effondrera aussi.

Tout le monde sait qu'un débarquement libérateur ou autre de X. ou de Y. sèmera la dévastation sur tout le continent où il aura lieu.

Et tout en se disant qu'il écrasera son voisin pour fuir plus vite, tout le monde est solidaire devant la peur. Elle impose sa dictature. Elle se substitue peu à peu à la raison, à un ordre social pacifique, que les hommes semblent incapables de composer.

Mais c'est alors que se pose la question suivante : si tout le monde a peur de la guerre, qui donc la déclenchera ?

Peut-être quelques fous, répondrai-je. Car seule la démence pourrait expliquer la provocation du cataclysme.

En effet, dans leurs pronostics effroyablement précis de la guerre à venir, aucun savant n'a pu nous dire les moyens d'autoprotection qui seraient employés par ceux qui auraient déchaîné l'extermination générale. On a bien parlé d'abris « sub-souterrains », mais après ? Quand ILS en sortiront — s'ils en sortent — que feront-ils sur la planète atomisée ? Quelle existence peuvent-ils y imaginer ? Pourront-ils seulement subsister quelques jours après l'éclatement final ?

C'est cette question (jusqu'ici sans réponse) qui peut encore nous rassurer. Car elle fait appel à l'instinct de conservation. C'est sur lui seul que je compte encore pour la sauvegarde du genre humain qui titube dans son inconscience. Il lui reste encore cette vertu biologique qui appartient à toutes les espèces, même les plus inférieures.

⁂

En bonne logique, si donc l'instinct de conservation peut être réveillé par la peur (et par elle seule, à défaut d'autre chose) je n'hésite pas à crier : vive la peur !

Qu'elle pénètre plus profondément encore non seulement dans les masses, mais surtout chez tous les promoteurs de la guerre. Qu'elle se mêle à leurs plaisirs et qu'elle s'immobilise à leurs chevets comme un fantôme avec ses arguments muets. Que par le cinéma, la radio, le journal et le livre, elle soit partout et surtout là où se trame la guerre, dans l'intimité secrète des prochains assassins du monde. Et qu'elle les fasse trembler devant leurs projets en leur suggérant que leur crime sera leur suicide.

Aurèle PATORNI.

Les hommes de lumière

Notre chant sera sans limite
et franchira tous les espaces
qui nous séparent encore d'un monde
où la justice est quotidienne
où l'amitié est l'homme même
et où l'amour offre l'amour
de la main à la main
et du cœur à la vie.

P. B.

L'esprit de système dans les faits concrets

DANS un article de *Défense de l'Homme,* Edouard Eliet parlait incidemment des systèmes régénérateurs tels que naturisme, sexualité, etc., et déclarait que tous ces systèmes sont autant de fanatismes en puissance, quelque excellence qu'ils puissent posséder.

Or j'ai pu faire moi-même toute une série d'expériences qui corroborent entièrement l'opinion d'Eliet. Ces expériences m'ont démontré qu'il n'est pas de système, même « libérateur », qui ne puisse fournir les bases d'une religion intolérante lorsqu'il se concrétise dans le définitif et dans l'absolu.

J'ai connu un certain nombre de ces vulgarisateurs qui, attachés à une seule donnée du problème social, oubliaient que la vie est multiple, prenaient la partie pour le tout et finissaient par s'imaginer que tout ce qui ne se rapportait pas à leur conception, devenue une marotte, était faux ou absolument dénué d'importance.

D'aucuns affirment que la question sociale n'est qu'une question de nutrition bien réglée et que la régénération de l'homme ne saurait être attendue que de l'avènement du végétal. D'autres assurent que cette question se réduit à une simple affaire de sobriété sexuelle et qu'il suffirait d'éviter les semailles trop généreuses pour supprimer la misère physiologique et les « sarclages » périodiques qui viennent éclaircir les rangs des trop nombreuses pousses humaines...

Il est évident que ces vulgarisateurs fondent leur propagande sur des faits contrôlables dont on ne saurait, sans mauvaise foi, nier l'importance.

Le naturisme peut assurément constituer une réaction des plus nécessaires contre le mode de vie dangereusement artificiel de ces cités où l'humain domestiqué s'entasse et se nourrit au mépris de l'hygiène la plus élémentaire. L'eugénisme pourrait d'autre part apporter un indispensable élément de modération à l'envahissement de territoires déjà surpeuplés et voués tôt ou tard aux « grandes ruées motorisées ». Mais, pour évidentes qu'elles soient, ce ne sont là que des réalités fragmentaires, bien insuffisantes à elles seules pour recréer un équilibre et transformer un monde qui vit sous le coup de périls immédiats dont les causes sont diverses et parfois très difficiles à déterminer.

Il faut admettre aussi, que certains aspects d'un problème peuvent se trouver modifiés par des circonstances de temps ou de lieu et par conséquent doivent être appréciés d'une manière toute relative. C'est ce que se refusent à considérer la plupart des propagateurs de « vérités », qui, convaincus d'avoir découvert la mystérieuse panacée, tant cherchée, des rêveurs et des philosophes, en arrivent à ne plus vouloir se séparer d'une miette de ces vérités qu'ils ont façonnées, polies, caressées comme une partie d'eux-mêmes. Même si on leur démontre sans contestation possible que leurs idées ont besoin d'une révision totale ou d'être tout au moins confrontées avec des éléments nouveaux, ils refusent de s'incliner et préfèrent poursuivre leur « tâche messianique » jusqu'aux limites de la saugrenuité.

C'est ainsi qu'à l'époque du « pain en carte » et de la ration congrue, j'entrai en relations avec un groupe de naturistes de l'espèce mystique qui déclaraient que le monde pouvait être sauvé de la famine grâce à la culture généralisée d'un blé miraculeux qui tenait ses qualités d'un mystérieux souffle magnétique reçu voici quelque cinq mille ans dans l'hypogée pharaonnique où se sont magistralement conservées ses facultés germinatives au mépris des lois biologiques connues...

J'ai moi-même étudié avec un grand intérêt le gigantisme chez les végétaux et tenté quelques acclimatations de plantes exotiques qui m'ont laissé autant de déceptions que de satisfaction. Sur les conseils du regretté R. de Noter, auquel nous devons tant d'apports féconds dans

le domaine de la vulgarisation agricole, j'ai tenté, voici plus de vingt ans, la culture de ce fameux blé miraculeux qui, dans l'esprit de certains néophytes à l'enthousiasme facile, devait détrôner toutes les espèces connues en Europe. Notre désillusion fut, je dois le dire, assez complète pour nous inciter à l'abandon de la prestigieuse graminée.

Ce fameux blé miracle avait déjà été introduit en France à différentes reprises toujours accompagné d'une légende qui en assurait le caractère ultra-merveilleux. Il fut introduit notamment par Denon, auteur du *Voyage dans la Haute Egypte*, en 1802, et, en 1849, par un ami de l'agriculteur Drouillard, qui en fit des essais à Kerlaudy près Saint-Pol-de-Léon, tandis que d'autres essais étaient faits par Benoist d'Azy dans la Nièvre. Les résultats furent si peu satisfaisants qu'ils furent bientôt suivis d'un abandon total.

Ce blé d'Egypte d'une qualité nutritive très inférieure, dont la paille est par surcroît inutilisable, ne produit en terre moyenne ou médiocre que des quantités qui le situent au-dessous des excellentes variétés que nous donne aujourd'hui la pratique de la sélection des semences telle qu'on l'applique maintenant dans la plupart des stations agronomiques.

Etonné de cette publicité sur les richesses alimentaires d'une céréale qui était loin d'avoir fait ses preuves et dont l'aspect ornemental seul pouvait justifier cet intérêt esthétique que suscitent certaines créations de la nature, je commençai une controverse avec les rédacteurs de la revue naturiste qui proposaient au monde cette merveille qui venait d'être, assuraient-ils, tout récemment découverte.

Pensant que ces vulgarisateurs zélés s'étaient lancés un peu trop hâtivement dans une voie que traçaient seulement des affirmations toutes théoriques, j'imaginai de les détromper et de les enrichir de mes modestes observations en y ajoutant des extraits d'études peu connues émanant de savants et de sélectionneurs étrangers comme Nilsson, Shireff, Rimpau et von Rümker qui ne s'étaient pas contentés de faire la « culture du blé en chambre », comme les naïfs admirateurs du blé miracle, mais avaient obtenus de magnifiques résultats, en terre moyenne, en partant de variétés comme le Victoria d'automne, le blanc de Flandre, la Richelle de Naples ou le blé d'automne rouge.

Pour finir je mettais en doute la pérennité de la mission qu'ils attribuaient à leur découverte, en avançant cet argument que la disette de blé était due simplement à une de ces désorganisations qui suivent habituellement les guerres et que le monde ne tarderait à reprendre son bel équilibre qui lui permettrait de dénaturer le blé, d'en chauffer les locomotives, d'en gaver les pourceaux, voire de le jeter à la mer si la fantaisie mercantile le jugeait utile !

Je disais aussi que la disette de blé pouvait parfois n'être qu'artificielle, le blé n'étant pas seulement un aliment mais une denrée de spéculation par exellence. Sans une transformation radicale de la société, tous les blés miracles du monde — à supposer qu'ils méritent leur nom — ne pourraient empêcher la famine de sortir de la plus grande abondance.

La controverse resta toute épistolaire et les rédacteurs de la revue naturiste, qui sollicitaient l'avis des lecteurs, jugèrent inutile de publier le mien. Ils avaient atteint ce stade religieux qui implique la dissimulation des hérésies qui pourraient entamer la foi des fidèles. Ayant décrété qu'un végétal seul devait sauver le monde, il ne fallait point que cet article de foi soit effleuré par l'ombre du moindre doute. Qu'en de singulières questions, et qui paraissent à première vue peu propres à engendrer l'intolérance sectaire, le fanatisme va-t-il se nicher !...

Mais le plus beau de l'histoire, et ceci démontre la force avec laquelle certaines lubies s'installent à demeure dans les cerveaux, c'est qu'aujourd'hui, en 1950, la même revue naturiste poursuit encore sa campagne proclamant que seul le blé miraculeux Osiris nous sauvera de la famine et de la guerre !

Cependant, comme je l'avais prévu, l'abondance est revenue. Le blé s'accumule en stocks qu'il faudra détruire, comme la plupart des produits agricoles qui subissent les rudes à-coups d'une économie mal réglée. Qu'importe ! des hommes apparemment intelligents, instruits, gaspillent leur temps à proclamer des « vé-

rités » anachroniques en fermant les yeux sur les réalités du présent. Rencontrant pareilles aberrations dans des milieux des plus évolués, comment s'étonner d'entendre encore de braves paysans affirmer que, qui n'a plus cours dans notre monde « monde » ne veut plus travailler et qu'il faudrait en revenir à la journée de 15 heures, comme au bon vieux temps. Eux aussi ferment les yeux sur les progrès du machinisme qui engendre le chômage et la misère. Une élémentaire logique, qui n'a plus cours dans notre monde compliqué, leur dit qu'il faut produire abondamment pour consommer beaucoup et qu'il suffirait de retrousser ses manches comme le disait, avec une incommensurable naïveté, ce ministre né prolétaire qui ne prévoyait pas la crise qui devait naître, quelques mois plus tard, de ce retroussis spectaculaire.

Nous retrouvons d'ailleurs cette magnifique incompréhension dans toute la politique agricole de nos gouvernants. Quand la récolte de l'année s'annonce comme mauvaise, ces derniers passent des marchés pour l'importation de produits pour l'année suivante, sans s'inquiéter si cette année-là il n'y aura pas pléthore de récolte. Administrateurs du chaos, conservateurs du désordre, ils sont convaincus que leur génie sauve le monde. A tous les échelons, l'esprit de système est roi.

Louis DORIVAL.

Le théâtre

... DE LA CRUAUTÉ

En montant *Sire Halewyn* de Ghelderode, André Reybaz et Catherine Toth nous montrent qu'ils ont de la suite dans les idées. Incité par le juste succès remporté par *Hop Signor !* et *Fastes d'Enfer,* le Myrmidon n'hésite pas à faire appel de nouveau au dramaturge flamand. D'ailleurs, il est symptomatique de noter que l'effort sympathique des jeunes comédiens pour faire connaître Ghelderode est sur le point d'aboutir. Après les mardis de *l'Œuvre* où se donnait *Barrabas,* J.-L. Barrault, revenant sur sa regrettable décision et devant la vogue croissante, prépare pour la rentrée la sortie d'une œuvre maîtresse du dramaturge.

Sire Halewyn est une œuvre mineure, décousue, et qui supporte difficilement l'expérience du plateau. Le manque de ressources matérielles, l'exiguïté de la scène ont rendu la tâche encore plus ingrate à la compagnie. Malgré tout, Catherine Toth a réussi, en accentuant le caractère hiératique des personnages, en immobilisant au maximum l'action, à créer un certain envoûtement, indispensable à Ghelderode.

Nous retrouvons dans *Sire Halewyn* ses thèmes habituels. Il tente à chacune de ses pièces de créer ce qu'Antonin Artaud appelait le « théâtre de la cruauté ». L'univers diabolique dans lequel évolue ses personnages possède un étonnant pouvoir de fascination. Sire Halewyn, jeune seigneur cynique et cruel, passe ses journées en compagnie d'affreux soudards à parcourir la forêt à la recherche de ses futures victimes. Il joue du charme de sa voix pour attirer les jeunes filles, les violer, puis les pendre à son arbre familier. La dernière en date se réveillant brusquement de l'envoûtement dans lequel elle était plongée le décapite

dans un sursaut d'orgueil. Elle ramène à son père, seigneur des environs, son sanglant trophée et tombe foudroyée à côté de cette tête, désirée et haïe.

Les autres personnages ne sont là que pour aider à mettre en évidence le comportement de deux protagonistes. Cette recherche d'une perfection dans le mal n'est pas nouvelle et bien avant Ghelderode, Sade, Baudelaire, Rimbaud, Lautréamont, pour ne citer que les plus prestigieux, s'étaient acharnés à renverser les tables de la Loi. Mais l'auteur de *Sire Halewyn* tente de concrétiser en des êtres de chair et de sang cette rupture absolue avec le système des valeurs établies. Il tâche de rendre possible par la « présence » ce qui ne pouvait passer que comme des vertiges du gouffre de l'imagination.

Il parvient très difficilement et à de rares instants à nous faire participer à la démence de ses héros. Pourtant, la brûlante sincérité de son inspiration n'est pas en cause et cette emphase que je lui reprochais me semble de plus en plus nécessaire. Il a besoin, pour exprimer cette folie visionnaire d'employer un vocabulaire sacré, incantatoire. Le délire verbal prend naissance au plus profond de ses personnages et les phrases dans leur orgueilleuse éloquence sont une tentative de justification grâce au pouvoir magique du mot. *Sire Halewyn* en inscrivant son nom par cette guirlande macabre est à la fois effrayant et émouvant, tant la nostalgie de l'impossible l'habite.

Nous regrettons seulement que le malaise souhaité par Ghelderode ne soit pas aussi constant, que le goût du gouffre qu'il essaie de réveiller ne soit pas aussi violent que nous le désirions. Il serait souhaitable de temps à autre de nous faire passer de « l'autre côté » des limites admises, de nous faire entrer dans le « souterrain », ne serait-ce que pour éclairer d'un jour nouveau les vertus que nous avons l'habitude de reconnaître. Mais Raskolnikov, avec un simple assassinat, a été beaucoup plus loin dans cette exploitation que Sire Halewyn avec son cortège de pendus.

⁂

En lever de rideau, une pièce d'Audiberti : *l'Ampelour*. Je ne connaissais pas l'auteur du *Mal court*, dont on avait fait grand cas. J'ai été surpris par un langage inattendu, « vertical ». Les phrases se suivent avec un lien très lâche, dressées chacune pour elle-même, création spontanée et complète d'une image. L'adaptation à ce style imprévu se fait assez rapidement et l'histoire de ces paysans du Languedoc, prenant chaque voyageur pour Napoléon revenant de Sainte-Hélène, est savoureuse.

Les phrases se croisent, mais ne se rencontrent jamais. L'invention se renouvelle sans cesse, mélange intime d'une langue puisée au terroir du Midi de la France et d'une poésie rurale, personnelle, fourmillante d'images surprenantes. Audiberti, comme Claudel, possède un authentique tempérament de créateur. La richesse et la singularité de son style bouillonnant, désordonné, entraîne irrésistiblement l'adhésion du spectateur. André Reybaz nous présente *l'Ampelour* dans une truculente mise en scène où chaque comédien déborde de naturel et d'intelligence.

⁂

Chéri continue sa brillante carrière. Il est vrai que les noms de Colette, de Jean Marais et de Valentine Tessier sont les gages certains d'un succès durable. Pourtant le monde, ou plutôt le demi-monde de *Chéri*, est singulièrement déplaisant. Ces femmes entretenues du début du siècle ne sont pas particulièrement sympathiques. Univers pourri par l'argent, faisandé par cette incessante prostitution des sentiments.

Colette a réussi, grâce à son immense talent, à rendre émouvants des personnages d'un milieu qu'elle dépeint impitoyablement. Car il y a deux choses bien distinctes dans *Chéri*. Tout d'abord, ce groupe de demi-mondaines sur le déclin, pleines de sollicitude pour Chéri, fils de l'une d'elles. Femmes irritantes, grotesques, pénibles, avec leurs soucis mesquins et leurs lamentables nostalgies.

Puis le drame se noue dans cette ambiance malsaine et, peu à peu, émerge dans leur émouvante nudité la toute-puissance de l'amour et de la souffrance. Colette a trouvé des mots d'une justesse déchirante. Ces répliques qui jaillissent du plus profond de l'être retrouvent l'ad-

mirable fraîcheur de la passion. Léa, au crépuscule de son existence, s'accroche désespérément à cet amour mi-maternel, mi-sensuel qui s'éloigne. Elle joue de son intelligence, de son intuition pour le retenir, tente de le reprendre, mais devra enfin s'incliner devant la jeunesse : elle n'est plus qu'une vieille femme.

Je crois n'avoir jamais autant réalisé la douloureuse beauté d'une passion sans espoir qu'en écoutant ces phrases dont la négligence, l'indifférence n'arrivent jamais à masquer l'angoisse. L'inconscience, l'égoïsme de Chéri déchirant avec son rire d'enfant le cœur et la chair de son amie. On oublie beaucoup de choses en écoutant *Chéri,* on en retrouve davantage. On ne s'interroge pas si Colette a voulu dire ceci ou cela. Oh ! il ne s'agit pas pour une fois d'apporter un message, de nous obliger à méditer sur un cas, mais de nous faire subir avec des petites phrases cruelles et anodines les pires souffrances que l'amour dispense en s'enfuyant.

Jean Marais, enfant gâté des femmes, est un « Chéri » plein de naturel et de tragique inconscience. Il se roule aux pieds de sa maîtresse pour lui faire, avec le plus tendre des sourires, un mal effroyable. Efféminé, il accentue le côté *Parents terribles* du rôle, manquant nettement d'autorité dans les scènes avec sa jeune épouse. C'est avec Léa qu'il se montre le plus à l'aise, débordant d'insouciance et de gaîté, sachant d'une caresse faire surgir la flamme poignante des regrets.

Mais c'est Valentine Tessier qui donne à Léa son visage bouleversant. Une femme à la voix métallique et au regard lucide. Elle sent poindre à travers les rires de Chéri la prochaine catastrophe. Elle lutte, mettant tout en œuvre : l'ironie, la violence, la douceur, pour le retenir. Elle ne s'effondrera qu'à la fin, devant la glace lui renvoyant son image. De cette femme élégante, spirituelle, moqueuse, au masque pathetique, qui se cache derrière ses mains, Valentine Tessier sort exténuée et victorieuse.

⁂

De cet entresol confortable de Passy où habite Léa, à la tristesse infinie des quartiers misérables où chante Edith Piaff, il y a, malgré cette fraternité de la souffrance, l'incroyable distance qui sépare des quartiers pourtant voisins. Dans l'immense vaisseau de Pleyel, cette petite femme, perdue au milieu de la scène, s'avance lentement sous des milliers de regards. Ses bras retombent le long du corps, car ses mains sont vides, n'ayant rien d'autre à offrir que sa voix rauque qui monte déchirante vers le ciel.

Edith Piaff chante une vingtaine de chansons. Presque toutes racontent la même histoire. Celle d'un amour sauvage et magnifique qui vient rapidement s'abîmer dans le déchirement du départ, dans l'accablement de la solitude. Ses gestes lents, ses bras qui se tendent désespérément, son visage ravagé par la souffrance donnent à son cri une gravité pathétique.

Elle arrive à exprimer, avec des mots quotidiens, vieux et usés comme le monde, la profondeur de la révolte de tous les malheureux sur qui s'acharnent la malchance et l'injustice. La fatalité reprend alors son masque impitoyable, la tragédie fait son entrée dans la rue, le chœur étant remplacé par les rythmes populaires d'un accordéon des faubourgs. Cela est aussi grandiose que la démarche incertaine de l'aveugle Œdipe sur les chemins d'Attique.

Mais l'appel qui grimpe le long des ruelles du malheur pour atteindre ce mince morceau de ciel bleu où respirent les étoiles reste sans réponse. Et la chanson retombe le long des façades, s'abîme dans le ruisseau qui s'en va dans la nuit. Si cette révolte emploie les mots de l'acceptation et de la peine, elle n'en exige pas moins de « Dieu », des hommes, de la société et de tout le reste un mot d'espoir.

Les nouvelles chansons d'Edith Piaff ressemblent aux précédentes. On oublie vite les paroles pour ne plus penser qu'à cette voix monotone, dont le rythme obsédant pénêtre au plus secret de votre être.

G. M.

Lectures d'actualité

LES DROITS DE L'HOMME

QUELQUES vieux camarades qui cultivent avec un soin touchant l'optimisme de l'autruche, et préfèrent les scrupulations de Romain Rolland aux vociférations des « prophètes de malheur », m'en voudront peut-être de me faire ici l'écho du glas sonné par le Roumain C. Virgil Gheorghiu en son livre *La Vingt-Cinquième Heure* (1).

« La vingt-cinquième heure, nous avertit cette voix venue de l'est, celle où toute tentative de sauvetage devient inutile... Ce n'est pas la dernière heure : c'est une heure après la dernière heure. Le temps précis de la société occidentale. C'est l'heure actuelle. L'heure exacte. »

L'optimiste foncier qui survit en chaque Occidental à la débâcle des illusions, et garde sous le refus d'être dupe encore l'invétérée confiance du sang, opine bien en sourdine que ce Gheorghiu va trop vite, que son horloge est en avance, qu'il faudrait d'ailleurs tenir compte des méridiens et que vingt-cinq heures à Bucarest ne font peut-être que vingt-trois heures ici, que tout n'est peut-être pas irrévocablement foutu, que l'humanité a encore le temps de se ressaisir.

L'importance, l'apocalypse même du mal n'abolit pas tout espoir : peut-être la civilisation, comme l'oiseau fabuleux, doit-elle parfois, pour mieux renaître, s'anéantir aux bûchers quelle allume ?

Hélas, le mal dont il s'agit, pour n'avoir acquis et révélé toute sa virulence qu'à la faveur des catastrophes, n'en possède pas moins une existence autonome, antérieure à ces catastrophes formelles, et nous pourrions resuivre à travers l'euphorie des décades pacifiques sa lente et sûre incubation. Nous pourrions suivre, à travers toute l'entre-deux-guerres et au delà, cette progressive « dénaturation » de la plante humaine sous la férule croissante des Etats. La tyrannie « démocratique » des mandarins (normaliens, polytechniciens, etc.), qui menaient la France du haut de leurs pyramides de bureaux ne le cède en rien, quant à l'œuvre de dénaturation et de déshumanisation accomplie au nom des sacrés principes, aux dictatures en chemises de Rome, de Berlin, de Moscou. La guerre, en remettant partout le sort de l'humanité au soin des machines et de ces géantes « machines de guerre » que sont devenus les Etats, n'a fait qu'accélérer le processus, paralysant les derniers moyens de défense de l'individu et livrant celui-ci corps et âme aux mouvements collectifs.

Aujourd'hui encore, le plus grand péril n'est pas dans cette nouvelle guerre dont on nous menace, n'est pas dans cet éclair « atomique » suspendu dans l'imagination affolée des foules, n'est pas dans ce « soleil de la mort » dont l'incendie en chaîne illuminerait un progressif désert. Les témoins lucides ont déjà compris que, sous la démagogie des rodomontades, la « guerre froide » irait en se glaçant : comment pourrait-il en aller autrement quand l'apparition d'une Chine « rouge » fait de la Russie prosélyte l'alliée obligée de l'Amérique marchande ? Du reste, les mois à venir dissiperont probablement, sur ce plan, nos angoisses... Non, le péril le plus effroyable n'est pas dans ces bombardements qui ruineraient de nouveau nos villes et nos vies, mais plutôt qu'à la faveur de cette menace, et des peurs hystériques qu'elle entretient, et des ultimes mobilisations qu'elle favorise, les hommes démissionnent toujours un peu plus de leur humanité pour s'abandonner définitivement aux grandes machineries que dirigent, de leurs « kremlins » et de leurs « bunkers », les nouvelles dynasties de technocrates-pharaons.

Le processus de désintégration parti voici cinquante-deux ans du cerveau du « grand-prêtre » Berthelot, autant que des cornues de Pierre et de Marie Curie,

---

(1) *Plon, collection « Feux-Croisés ».*

ne menace pas seulement la matière tangible de nos biens et de nos corps : il ronge depuis un demi-siècle l'impalpable matière de nos sentiments. Il assèche nos jardins secrets et nos jets intérieurs, et brûle en nos cœurs les dernières plates-bandes où verdissait l'amour.

⁂

Tel est le mal que met en relief l'histoire, qu'on nous affirme par ailleurs authentique, du paysan Iohann Moritz. Qu'un homme, simplement parce qu'un gendarme convoitant sa jeune femme a pour l'écarter quelques jours couché hypocritement son nom sur la liste des « juifs et individus suspects » du district, se voie « réquisitionné » et enfermé dans les camps de travail d'Antonesco, voilà qui n'étonnera aucun de ceux qui ont éprouvé, ici même, le pouvoir « à jamais » d'une étiquette. Je pense à ce camarade qui, communiste vers 1930, et précisément parce qu'il ne l'était plus, fut versé en 1942, avec cette épithète, sur une des listes d'otages que nos administrations résistantes livraient si généreusement aux représailles allemandes. Je pense à cet autre, communiste en sa jeunesse, mais séduit en 1940 par l'idée de collaboration, et condamné comme « collaborateur » à la Libération, qui vient de se voir refuser un visa pour l'Espagne franquiste, sur la foi d'un rapport parcheminé depuis quinze ans dans les archives de je ne sais quelle préfecture, et de déclencher du même coup les tracasseries policières contre ses parents et amis de Barcelone.

Mais revenons au paysan de *La Vingt-Cinquième Heure*, à ce Iohann Moritz. Livré désormais à l'engrenage des fatalités politiques, il erre de camp en camp et de pays en pays, muant avec son étiquette : juif pour les Roumains, puisque « c'est écrit », et condamné à travailler avec les autres Juifs aux fortifications ; espion roumain pour les Hongrois, qui le torturent comme tel, puis le livrent aux Allemands dans un de ces contingents de travailleurs qui sont l'impôt des nations subalternes aux nations puissantes; aryen pour les Allemands, après qu'un colonel de S.S. a reconnu en lui l'un des derniers survivants d'un des plus anciens groupes germaniques d'Europe, et transformé en soldat d'Hitler; Roumain pour les Américains, qui l'emprisonnent donc comme ressortissant d'une nation ennemie, etc.

Juif ou aryen, Iohann Moritz, l'errant, devient la figure symbolique de notre destin d'êtres étiquetés, traqués, parqués, ballotés comme des bestiaux, comme des objets, et voilà qui nous découvre l'aspect nouveau, moderne de la fatalité. Les bureaux, avec leurs couloirs à la Kafka, et leurs guichets, et leurs fonctionnaires à la Dubout, et leurs statistiques, composent une nouvelle mythologie du destin, qui remplace impitoyablement les antiques malédictions divines. Ulysse, errant d'île en île, Ahasvérus, errant parmi les peuples, s'appellent aujourd'hui Iohann Moritz. A cette différence, toutefois, qu'Uysse et Ahasvérus, dans le sort qui les malmenait, gardaient leurs intégrité d'homme, et leur espérance, et leur volonté, et rusaient avec les dieux, tandis que Iohann Moritz, réduit à cette part de lui-même dont la société dispose, devient peu à peu le *citoyen* à l'état pur, le robot interchangeable de la cité-machine.

⁂

Le progrès continu des techniques de transformation de la matière, en concentrant toujours davantage les moyens de travail et d'habitation, a remis en cause le statut, le « contrat social ». Les révolutions modernes ont donc mis l'accent sur les institutions, c'est-à-dire sur la vie publique, négligeant la part la plus essentielle de notre existence. Négligeant cette vie intérieure qui n'attend des lois et des régimes que les conditions de son bonheur, non son bonheur même. L'homme de la cité, le citoyen a peu à peu étouffé l'homme intime, l'homme privé.

L'écrivain Traian Koruga, qui suit au long du roman un sort parallèle à celui du paysan Iohann Moritz, dénonce pour le compte de l'auteur cet étouffement progressif de l'homme dans la société technique : « L'homme a été réduit à une seule de ses dimensions, la dimension sociale. Il a été transformé en citoyen... »

Cette transformation est plus ou moins rapide, plus ou moins avancée selon les sujets. Si Iohann Moritz, empêtré dans l'individualisme séculaire de sa tradition paysanne, n'évolue que lentement et péniblement vers la passivité active du robot, « une nouvelle espèce d'animal est

déjà apparue sur la surface du globe... Ils ne vivent ni dans les bois, ni dans la jungle, mais dans les bureaux... Ils sont nés du croisement de l'homme avec les machines... Leur visage ressemble à celui des autres hommes, et souvent on risque même de les confondre avec eux. Mais sitôt après, on se rend compte qu'ils ne se comportent pas comme des hommes, mais comme des machines. Au lieu de cœurs, ils ont des chronomètres. Leur cerveau est une espèce de machine. Ce ne sont ni des machines, ni des hommes... Etrange croisement. Ils ont envahi toute la terre. »

Ces citoyens parfaits, définitivement débarrassés des complexes humains, participent, à la fois comme partie et comme acteurs, au plus grand trafic d'esclaves que l'histoire ait connu. La situation de travailleurs déplaçables et corvéables à merci où les Allemands nous tinrent pendant quatre ans n'est qu'un aspect de cette gigantesque « traite des blancs ». Les Etats, renonçant à leur rôle de services publics, ont acquis, à la faveur des mobilisations successives, des pouvoirs discrétionnaires qui laisseraient rêveurs les pharaons constructeurs de pyramides et les maîtres d'esclaves grecs. L'obligation d'apposer son empreinte, dans ce qu'elle a de plus unique, sur une carte, celle de déballer toute sa vie privée sur une fiche d'hôtel avant de pouvoir caresser la fille qu'on désire ou simplement dormir, constituent les signes honteux et permanents de cette tyrannie croissante. « Les Grecs et les Egyptiens, note Gheorghiu, n'auraient jamais enchaîné leurs esclaves s'ils avaient possédé les moyens de contrôle de notre société moderne. »

Mais les esclaves, de nos jours, n'ont pas besoin de chaînes : trahi par cette part superficielle, citoyenne, qui devait revendiquer, sur le forum, pour sa liberté et sa plénitude, l'homme moderne, frustré de ses droits essentiels, anémié dans sa vie profonde, désintégré, vidé de son contenu, réduit à sa fonction, entre sans broncher dans la termitière collectiviste. Et l'on songe, devant cette désintégration morale qui livre aux technocraties une humanité de robots, on la compare à cette désintégration physique, à cette étrange maladie nouvelle, à ce cancer du sang, à cette « leucémie » qui retourne contre les globules rouges qu'ils avaient mission de protéger les globules blancs affamés.

⁂

Gheorghiu, rescapé des camps allemands mais aussi américains, lance son cri, qui se voudrait un glas et qui n'est peut-être qu'un appel. Ces camps, quelle que soit la couleur de leur drapeau, dessinent la figure même de notre destin. Sa chronique, si elle n'est pas d'un grand romancier, n'en contient pas moins l'un des messages les plus importants de cette après-guerre.

Il a donné l'alarme, d'autres nous diront les remèdes, s'il en est encore. Mais n'oublions pas de nous méfier même des remèdes, surtout des remèdes. Nous en avons trop connu qui aggravaient le mal, au lieu de le guérir. Nous en connaissons trop, parmi ceux qu'on nous propose, qui, sous prétexte de plus de justice, réduiraient encore notre domaine privé, et nous n'avons que faire de cette justice sous la toise. Quand le mal est collectif, le remède est peut-être en chacun, dans la capacité de *résistance* de chacun. Le salut, au seuil de la termitière, est peut-être dans la volonté d'indiscipline des individus.

Jean VITA.

LES OBJECTEURS DE CONSCIENCE SONT TOUJOURS EN PRISON

La délégation désignée par le meeting de février pour aller demander au gouvernement l'élargissement des objecteurs emprisonnés attend encore une lettre d'audience.

Georges Altman aurait vu le Président du Conseil et se serait entretenu de la question avec lui. La délégation sera reçue, dit-on. Mais quand ? Et par qui ?

Comme quoi tout est permis aux gouvernants quand l'opinion publique s'endort.

Esquisse d'une politique monétaire de reconsidération

Tout le monde l'admet : le problème des salaires et des prix est un problème monétaire, et le problème monétaire lui-même est une question de production, de circulation et de répartition des richesses. C'est à partir des solutions que les avis divergent. Et, dans ce domaine, on ne peut plus remarquer autrement que sous la forme d'une sorte de poncif que, chaque fois qu'on s'est penché sur l'une quelconque des trois parties d'un même problème, on a oublié de le faire en fonction des deux autres. Il y a là, évidemment, une disposition d'esprit propre aux tenants du régime capitaliste et qui consiste, d'une part, à opérer par tâtonnements en l'absence de tout principe directeur, de l'autre à éviter systématiquement toute mesure qui serait de nature à ébranler le régime dans ses soubassements. Il y a aussi, à la fois une certaine ingénuité et une erreur d'optique de la part de ceux qu'on ne peut pas considérer comme étant des tenants du régime, mais qui, obéissant pour la plupart à des impératifs impondérables, s'en donnent consciemment ou inconsciemment les apparences. Pour les uns et pour les autres, en un moment où les principes fondamentaux d'action et de pensée sont perdus dans une confusion générale entretenue comme à plaisir dans tous les esprits, il est devenu indispensable de reconsidérer le problème économique dans son ensemble, de le situer dans le temps et de mettre en évidence certains de ses aspects actuels qu'on laisse volontairement ou involontairement dans l'ombre.

Une erreur d'optique.

Tous les historiens, tous les économistes, tous ceux dont le métier ou le penchant naturel est de comparer ce qui est avec ce qui fut, sont frappés par les progrès considérables qui ont été accomplis dans le domaine de la production des richesses, dans le temps relativement court — moins de deux mille ans ! — qu'on est convenu d'appeler la période historique de l'Humanité. Ils le sont davantage encore, si leur comparaison ne prend, comme terme de départ, que la découverte de l'Amérique ou, plus près de nous, la naissance du capitalisme industriel. Et, s'ils ne veulent tenir compte que de ce qui s'est passé en Amérique dans les cinquante dernières années, ils sont effarés.

Mais, dans les historiens et dans les économistes, il y a ceux qui sont accrédités et ceux qui ne le sont pas. Et, il va de soi que, dans l'évolution des sociétés, les premiers ont le plus de poids. Malheureusement, il se trouve qu'ils ont le moins de fonds : c'est la raison pour laquelle, dans un système de production quantitative et qualitative qui n'a cessé de s'améliorer selon une progression géométrique depuis deux mille ans, le réseau de circulation des richesses est resté rigoureusement le même dans ses principes, emprisonné qu'il est dans un système monétaire qui date de quelques siècles avant Jésus-Christ. Les économistes accrédités, plus particulièrement, n'ont pas encore réalisé qu'un système monétaire qui suffisait aux besoins des échanges du monde méditerranéen quand Athènes, Alexandrie ou Rome y exerçaient la prépondérance politique et économique, qui suffisait encore aux mêmes besoins, au temps de la Ligue Hanséatique et des marchands vénitiens ou génois, devait forcément tomber en désuétude à partir du jour où le centre du monde se déplaçait vers Madrid (avec la découverte de l'Amérique) vers Londres (avec la naissance du colonialisme) et à plus forte raison vers New-York (avec la naissance du capitalisme américain et de son extraordinaire esprit de moder-

nisme). Par voie de conséquence, les politiciens qui ont la charge des Etats leur ont d'autant plus facilement emboîté le pas qu'ils travaillaient pour leur compte et, suivant leurs indications en cela, prétendent toujours résoudre les difficultés des échanges avec les mêmes moyens et les mêmes méthodes qui avaient cours au temps où les Crétois échangeaient les bois du Liban contre l'étain des Cassitérides.

Quelques idées neuves.

En réalité, elles ne sont pas neuves. Si elles le paraissent, c'est parce qu'elles n'ont jamais été prises en considération. Mais elles datent du passage de l'esclavage au salariat et elles hypothèquent depuis cette date tous les faits sociaux et toutes les solutions qu'on leur apporte. Les uns sont d'ordre purement économique. Les autres ressortissent à l'interprétation qu'on donne aux faits sociaux eux-mêmes. On peut notamment avancer que :

1° Plus les salaires sont élevés, plus les prix sont bas ;

2° L'intervention de l'Etat en matière de prix et de salaires fausse leurs rapports, mais à sens unique ;

3° Plus les sociétés étatisées font d'économies, plus il faut payer d'impôts;

4° Plus le volume de la monnaie-papier est grand, plus les échanges sont normaux et plus est juste la répartition sociale des richesses.

J'arrête là cette énumération soucieux que je suis de la limiter à des détails qui s'agrègent harmonieusement dans un tout. Mais on peut l'étendre à l'infini, dans d'autres directions, à peu près à tous les soi-disant principes qui constituent les fondements de la politique du capitalisme, appliquée à l'économie.

A première vue, évidemment, on pourrait croire qu'il ne s'agit que d'un alignement de paradoxes dans le dessein de plaisanter.

Qu'on en juge.

Hauts salaires et bas prix.

Si je ne m'abuse, c'est Marx qui, le premier et à l'étonnement général, avança cette idée qu'il n'y avait de chances d'obtenir des prix bas, qu'à la condition de pratiquer une politique de hauts salaires. Je ne sais pas s'il l'avança sous cette forme et je ne sais plus où. Peu importe d'ailleurs.

Sur le plan de la spéculation intellectuelle, il n'est que de réfléchir un instant pour s'en convaincre. D'abord, l'ouvrier est comme la machine : de même que plus on met de charbon dans une locomotive ou d'essence dans un moteur, plus on augmente les possibilités de rendement de l'une et de l'autre, mieux on alimente l'ouvrier, plus on augmente ses capacités de production. Or, il n'est pas besoin de démontrer que, dans toute entreprise, le rendement est le facteur essentiel de la diminution ou de l'augmentation des prix de revient. Il n'est pas non plus besoin de démontrer que, dans un régime dont les échanges sont régis par les lois de la concurrence, plus la production, fonction du rendement, est grande, plus les détenteurs de richesses en concurrence les uns contre les autres, vivent dans une conjoncture d'obligation à l'écoulement, qui les force à la baisse au détriment du profit. Les hauts salaires facteurs de baisse, sont donc en même temps un double facteur de limitation du profit, à la production même et à la consommation. Il n'entre pas dans mon propos de démontrer que les classes dirigeantes n'ont jamais échappé aux effets bienheureux des hauts salaires que par la guerre, moyennant quoi, elles ont pu continuer à nous imposer les effets désastreux des prix très hauts.

Sur le plan expérimental, l'exemple des Etats-Unis est probant : voilà un capitalisme qui est devenu le plus puissant du monde — provisoirement ou non — en cinquante ans, par la politique des hauts salaires.

L'intervention de l'Etat.

Elle a pour conséquence la raréfaction des marchés, en période de pénurie comme en période d'abondance. En période de pénurie, on la justifie en prétextant que les marchandises étant rares, ceux qui les détiennent pratiquent des prix très hauts. Alors, on taxe et on réquisitionne. Mais, d'une part, il faut un appareil spécial (le contrôle économique), dont les frais de personnel et

autres se répercutent sur le prix des marchandises sous la forme de l'impôt. De l'autre, l'appareil économique de l'Etat étant plus fort et mieux organisé que son appareil politique, la taxe et la réquisition entraînent le marché noir vers lequel les marchandises, raréfiées par l'intervention de l'Etat, fuient à un cours très élevé. Il s'ensuit qu'à la taxe pratiquée à un prix honnête et en rapport avec les salaires, rien ou presque n'est à vendre et qu'au marché libre on trouve tout ce qu'on veut à des prix inabordables pour les salaires.

En période d'abondance, l'Etat est l'acheteur qui dispose du plus grand pouvoir d'achat. Il intervient au titre de demandeur et il fait monter les cours : on le voit pour l'alcool, pour la betterave et pour le vin. Mais, cette fois, c'est intentionnellement et dans l'intérêt des détenteurs de richesses consommables dont il est le mandataire.

Je passe sur les interventions de l'Etat qui visent à légiférer en matière de salaires. Pendant la période de pénurie, elles avaient pour résultat le blocage des salaires — dans le but disait-on de faire baisser les prix ce qui était un non-sens — sans toucher aux prix autrement que par des moyens dérisoires comme l'étiquetage. En période d'abondance, elles visent au même but, on vient de le voir dans la discussion des conventions collectives et dans les grèves.

Comment en serait-il autrement d'ailleurs, l'Etat reposant sur la division des sociétés en classes et n'étant jamais, en pratique et par définition, autre chose, entre les mains des classes dirigeantes que l'instrument d'asservissement des classes dirigées ?

Impôts et économies.

En France et dans le vieux monde capitaliste, les impôts indirects fournissent les quatre cinquièmes des recettes des Etats, le cinquième restant étant fourni par l'impôt direct. Dans le monde capitaliste nouveau, c'est-à-dire aux Etats-Unis, la proportion n'est pas tout à fait rigoureusement inverse, mais peu s'en faut. Je ne parle pas de ce qui se passe en Russie où les impôts, qu'ils soient directs ou indirects, sont le fait du Prince sous des formes variées dont la plus commune est l'emprunt forcé.

Savoir quelle est la forme d'impôts la plus juste, n'est pas l'affaire : il n'y a pas d'impôts justes en régime capitaliste, mais la forme la plus injuste, les socialistes de toutes les Ecoles en sont tombés d'accord, est celle qui frappe le consommateur, c'est-à-dire l'impôt indirect, à laquelle l'Etat tend à avoir de plus en plus recours (1).

Ce que je veux dire, c'est que, dans un régime où les recettes de l'Etat dépendent presque uniquement des impôts indirects, lesdites recettes sont fonction du nombre et du volume des transactions.

Par voie de conséquence, si l'Etat, quand il établit son budget est préoccupé d'économies, il limite le volume de la circulation monétaire en papier, c'est-à-dire le volume des transactions en nombre et en quantité. Par là-même, il diminue les rentrées d'impôts effectivement. Mais, ses dépenses étant incompressibles, il n'arrive jamais qu'à les limiter au stade de la prévision c'est-à-dire virtuellement. Pour s'en convaincre, il n'est que de comparer les budgets des dépenses de ces dernières années : elles ont sans cesse augmenté et cela se conçoit aisément. Si l'Etat peut facilement limiter ses dépenses d'investissement (grands travaux, entretien des voies de communications, écoles, hôpitaux, etc.), il est impuissant contre ses dépenses militaires et ses dépenses de personnel (police, administrations diverses, etc.), qui augmentent sans cesse, les premières parallèlement aux dangers de guerre, les secondes en raison du personnel nouveau qu'il faut engager jusques et y compris pour faire des économies.

Les frais de l'Etat restant les mêmes quoi qu'on fasse, ou augmentant chaque année par rapport à la précédente, il faut pour y faire face, la même masse globale ou une masse plus grande de recettes, ce qui veut dire que plus on fait d'économies globales, et plus on diminue le nombre des transactions, plus il faut imposer chaque transaction, c'est-à-dire augmenter individuellement les impôts.

---

(1) Il en sera de même aux Etats-Unis, en raison du Plan Marshall.

Et, comme ces impôts indirects sont, en définitive payés à l'achat au détail des marchandises consommables, c'est le consommateur qui en fait les frais sous la forme d'une augmentation du coût de la vie.

En faisant des économies, on fait donc d'une pierre deux coups : on augmente les impôts individuels et on fait monter les prix.

Mon raisonnement n'est peut-être que théorique à première vue : si on compare avec ce qui s'est passé dans la pratique, son bien fondé ne peut que sauter aux yeux des moins avertis. Et l'inconvénient qu'il souligne se double d'un autre, plus tragique encore : à mesure que la production a augmenté pour revenir à la normale, le volume des ventes a diminué chez tous les commerçants de gros ou de détail. Mais il y a une chose qui est allée sans cesse croissante : le poids des impôts.

Pouvoir d'achat et papier-monnaie.

La quantité d'or produite dans le monde étant insuffisante pour faire face aux besoins de tous les échanges individuels à l'intérieur des Etats, ou collectifs d'Etat à Etat, on a eu recours au papier-monnaie. L'émission du papier-monnaie est soumise à deux influences contraires : d'une part celle de l'Etat qui tend à la limiter en fonction de la production de l'or pour lui conserver un rapport de valeur, de l'autre celle des besoins des échanges qui tend à l'augmenter sans cesse dans les proportions de l'augmentation de la production. Naturellement l'influence de l'Etat est prépondérante. Mais celle des besoins grandit sans cesse à tel point qu'il n'est pas douteux qu'elle finira par triompher.

Le système d'émission des billets, pour la monnaie-papier, est tel que plus on émet de billets, plus on diminue la valeur, c'est-à-dire le pouvoir d'achat de chacun d'eux. J'ai dejà expliqué que c'était parce qu'on avait pris l'or comme étalon. Si on prenait une marchandise plus courante, le blé, par exemple, il en irait tout autrement, l'ingénieur Archer qu'on croit fou et qui l'est peut-être, en a triomphalement fait la preuve expérimentale avec son Europa. Si on prend l'ensemble de la production nationale comme le fit le D[r] Schacht en Allemagne, dans des conditions que j'ai déjà exposées, il devient possible d'émettre des billets en toujours plus grand nombre, sans diminuer le pouvoir d'achat de chacun d'eux sur le marché intérieur. Evidemment, il faut doubler cette monnaie intérieure d'une monnaie extérieure pour les échanges avec les autres Etats. Et, cette monnaie extérieure étant à son tour mise en circulation, il est nécessaire que chaque Etat n'importe pas plus qu'il ne peut exporter.

Dans l'état actuel des choses, avec une seule monnaie pour les deux marchés intérieur et extérieur, il y a une difficulté qui est insurmontable. Si on suivait le trajet effectué par un billet de banque à partir de la machine qui l'a tiré pour le compte de la banque, on s'apercevrait qu'au bout d'un certain temps, il y revient après un parcours plus ou moins long : la banque l'avance à l'Etat qui l'utilise pour financer ses dépenses de personnel ou d'investissement ; le fonctionnaire ou l'ouvrier qui le touche en salaire ou en traitement le porte chez le commerçant ou à la Caisse d'Epargne; le commerçant et la Caisse d'Epargne le retournent à la Banque de France et le circuit recommence. En dépit que cela ne tombe pas facilement sous les sens pour les non-initiés, il n'y a qu'une infime partie des billets émis qui ne soient pas soumis à la règle générale : ceux qui sont utilisés pour les achats à l'étranger et qui ne reviennent à la Banque de France que d'après d'autres règles, notamment après un plus long périple et à un autre cours que celui qui est marqué. Une simple comparaison convaincra ceux qui douteraient du phénomène : chaque année le nombre des billets en circulation augmente du déficit de la balance commerciale, à peu de chose près, parce qu'il y a encore des gens qui dissimulent leurs billets de banque sous les piles de draps au lieu de les porter à la Caisse d'Epargne ou à l'étranger.

CONCLUSION

Ces modestes considérations sur la politique monétaire n'ont aucun caractère constructif. Elles ne visent qu'à vulgariser quelques principes qui n'ont pas

encore cours dans les sphères officielles, et qui ont perdu beaucoup de crédit depuis les deux guerres, dans celles qui ne le sont pas. Mais il n'est pas interdit de penser que, par la force des choses, après des expériences diverses et plus ou moins tragiques, elles seront, pour demain, des vérités banales.

Telles qu'elles sont présentées, elles comportent, la dernière surtout, une leçon à l'échelle nationale.

Lors de la discussion de la loi des maxima au Parlement, tous les partis — sauf le parti communiste, mais pour des raisons qui n'ont rien à voir avec le sujet — sont tombés d'accord pour limiter les dépenses d'investissements dans de grands travaux et notamment dans la reconstruction, aux possibilités offertes par le système monétaire actuel, c'est-à-dire sans émission nouvelle de papier-monnaie.

D'abord, on n'a pas empêché la circulation monétaire d'augmenter dans des proportions notables, depuis. Ensuite on ne réalisera pas les économies prévues parce que c'est impossible. En troisième lieu, on mange l'impôt en herbe. En quatrième, si le déficit budgétaire n'apparaît pas encore dans toute sa magnificence c'est parce qu'on repousse indéfiniment la discussion de la loi des voies et moyens. Enfin, on a sacrifié la reconstruction du pays.

A l'actif de l'opération, on a sauvé le franc par rapport à l'or et aux devises étrangères, mais on peut tenir pour assuré que cette politique aura une échéance assez rapprochée et que le franc fera un saut remarquable en direction des valeurs infinitésimales les plus impensables.

Divers journaux parmi lesquels il faut citer *L'Aurore* qui est le plus catégorique, s'en sont aperçus au début de ce mois et ont prôné une politique d'investissements massifs.

C'est déjà ça.

Le reste finira bien par venir.

Paul RASSINIER.

LA VÉRITÉ PERDUE

A L'AMI LAURENT

Je me souviens de la « communale »
et des chapitres de morale
et du vieux maître tremblottant
que j'écoutais comme un oracle.
Il ne voyait, le pauvre cher homme,
du monde qu'un seul aspect
qui n'était guère que le reflet
de son droit regard cerclé d'or...
Il disait tout est facile,
Il possédait la vérité :
Le bien c'était travail, obéissance;
Le mal : paresse, indocilité.

On ne pouvait guère apprendre autre chose
à des petits d'hommes encore trop raison-
[nables.

Et j'écoutais les grandes personnes,
les grandes personnes et leur sagesse :
La vie droite comme un bâton de flic.
C'était tout simple, facile...
Honneur au travail, respect aux mains
calleuses ;
à ceux qui font vivre !
Quant aux autres, les vagabonds, les trimar-
[deurs,
Pour ceux qui foutent rien
Les crocs des chiens
Et la parole qui flagelle !

C'était tout simple, mais depuis,
j'ai réfléchi et je ne sais plus...
Ça ne vaut rien de trop réfléchir,
On imagine des tas de trucs qui vous font
[mal.
On vous dépiaute la société
qui devient laide et banale.
Honneur au travail... au travail bien fait
A celui qui fignole la bombe
et tout et tout ! Ah !
Je crois que j'ai perdu la vérité...

En notre siècle qui veut que l'usine
pétrisse les cœurs et les cerveaux ;
A l'heure où tout le monde turbine
pour la becquetance des corbeaux,
je pense parfois qu'il vaudrait mieux
fich' le camp sans plus de retard
et roupiller dans l'chemin creux,
tout comme les feignants du trimard.

Louis DORLET.

CEUX D'HIER

Charles BENOIT

Au moment où les honneurs nationaux sont rendus à la dépouille d'un des premiers leaders du parti socialiste français et où les foules s'inclinent devant le catafalque de Léon Blum, nous pouvons méditer avec mélancolie sur le récent départ d'un obscur militant qu'une trentaine d'amis accompagnèrent au Columbarium du Père-Lachaise, le 23 mars écoulé.

Charles Benoit et Léon Blum étaient à peu près du même âge. Mais, tandis que celui-ci, interprétant à sa manière la doctrine qui lui fut enseignée dès l'âge des premiers enthousiasmes et qui vise à substituer au gouvernement des hommes l'administration des choses, évoluait avec aisance dans les avenues qui mènent au pouvoir, celui-là, pétri de modestie, de candeur et de loyauté, se bornait à participer aux batailles ouvrières sans jamais convoiter les leviers de commande. Et cependant, que de facilités ne lui auraient-elles pas été offertes, s'il avait voulu, comme tant d'autres, monnayer le dévouement dont il fit preuve à l'égard du mouvement socialiste dès les premières années de sa vie ouvrière ?

Nous le trouvons en effet, en 1895, à l'âge de 17 ans, membre de la section rouennaise de l'Union communiste révolutionnaire, dont il assure bientôt le secrétariat. Il participe à toutes les actions revendicatives qui agitent à l'époque les centres industriels et particulièrement Rouen, où le textile s'est considérablement développé et où l'exploitation du prolétariat revêt un caractère insupportable.

En ce temps-là, la mère de Charles Benoit tenait un petit estaminet à proximité d'une caserne. Notre camarade n'entretenait bien entendu de relations qu'avec les hôtes de 2e classe de cette hospitalière institution. Ce qui le conduisit un jour (c'était en 1902) à leur adresser un discours dont le texte n'a pas été conservé, mais que nous pouvons supposer fortement antimilitariste. L'officier commandant ce groupe enjoignit immédiatement à « ses hommes », sous peine de sanctions, de cesser de fréquenter le comptoir de Mme Benoit. C'était la ruine pour cette modeste entreprise. Mme Benoit la mit en vente, et c'est de ce moment que date l'installation de Charles Benoit à Paris.

A l'orée du siècle, l'art de couper les cheveux en quatre avait déjà fait de sérieux ravages parmi les techniciens de la pensée révolutionnaire. Cependant, un révolutionnaire digne de ce nom pouvait se sentir tout à la fois socialiste, communiste et libertaire et se refuser à établir une discrimination valable entre les différents modes de lutte contre l'exploitation de l'homme par l'homme. Ainsi de Charles Benoit. Sa participation à l'action syndicale, sa curiosité active pour tout ce qui se rattachait à la défense et à la libération de l'homme le plaçaient inévitablement à l'avant-garde du combat social. Aussi le voyons-nous collaborant à l'administration des « Temps Nouveaux », avec Jean Grave, Kropotkine, Delesalle, Monatte etc., et à la diffusion de brochures d'études sociales dont la collection est aujourd'hui si précieuse pour la connaissance de l'histoire révolutionnaire des premières années du XXe siècle.

Mais la guerre est proche. La plus douloureuse confusion va s'installer dans les esprits. Charles Benoit, cependant, saura demeurer clairvoyant. Il se désolidarisera de Kropotkine et de Jean Grave et, au manifeste des seize, il répondra par un texte qui fit un certain bruit, où voisinaient les signatures de Mignon, Monatte, Delesalle, Signac, etc.

Durant la guerre, Charles Benoit parvint à se rendre utile sans abdiquer aucune de ses convictions. Il organisa un système d'entraide aux camarades mobilisés. Nous retrouvons avec sympathie dans un exemplaire d'une de ses petites brochures un relevé de dépenses qu'avec sa minutie de comptable professionnel il établissait régulièrement et qui se chiffrait à plusieurs billets de mille adressés, sous forme de mandats de 60 francs, aux camarades du front.

Lorsque, au Père-Lachaise, Bideberry, de la 6e section du parti socialiste à laquelle appartenait Charles Benoit depuis 1925, Goldschild, de la 6e section de la L.D.H. dont notre camarade fut de tous temps un adhérent fidèle, nous retraçaient la vie sans reproche de Charles Benoit, il nous était loisible de mesurer le chemin parcouru, depuis cinquante années, par les principes que nous nous acharnons à défendre : deux guerres, une décevante régression de la combativité ouvrière qui nous vaut, à travers le monde, cette lèpre totalitaire se parant, ici ou là, d'un pavillon prolétarien ou d'un masque démocratique. Et tant de cuisantes expériences pourraient nous induire à la désespérance si l'exemple d'un Charles Benoit, parmi quelques autres, ne nous conviait à garder intacte notre foi dans le destin de l'homme.

Robert PROIX.

Théodore JEAN

Le camarade Théodore Jean vient de mourir, il avait 86 ans.

Théodore Jean ! Il suffit de jeter ce nom sur le papier pour provoquer la curiosité des jeunes et éveiller le souvenir de ceux qui se souviennent d'un autrefois qui est seulement d'hier, vers ce passé riche de labeur et tout chargé d'exemples.

Théodore Jean, tout jeune, en 1888, collaborait déjà aux feuilles idéalistes. Par la suite, à travers les incidents et les vicissitudes d'une existence de militant d'avant-garde, il s'affirmait un vrai poète, qui s'appliqua sans relâche à servir son haut idéal au mépris de ses intérêts matériels.

Ses œuvres, comme sa vie, témoignent de l'ardente flamme de sa foi vivante et agissante et de frémissante révolte, aussi relit-on avec émotion les dernières productions de sa robuste vieillesse, qui sont comme autant de vibrants appels à la justice sociale — l'éternelle sacrifiée.

Courageux apôtre, il vivra dans l'esprit et le cœur reconnaissants de nombreux travailleurs, dont il a rêvé la noble élévation et préparé le définitif affranchissement.

Tandis qu'inspecteur de l'Assistance publique, le poète se penchait sur l'enfance malheureuse, il envisageait la vieillesse sous la seule forme le rapprochant de son idéal anarchiste : la vie pastorale, et bientôt s'installait « fermier » aux Pennes-Mirabeau, pittoresque village près de Marseille. Là, la nature lui apporta de quoi nourrir sa foi inébranlable qui ne devait rien aux fragiles concepts de ses contemporains, et c'est au peuplier qu'il demanda un dernier enseignement :

...tout droit, tel un glaive levé,
Enseignant la droiture à la pensée humaine.

Puis viennent les derniers jours de 1949. Ses forces se dérobent, le cœur flanche et, prenant la plume pour la dernière fois, il écrit pour son fils ce véritable testament d'homme :

Adieu, fils ! Adieu, tout ! Je ne vais plus rien voir.
Voici la fin de toute joie, de toute peine,
Voici les derniers feux d'une aurore lointaine
D'un jour qui fut brillant et qui s'éteint ce soir,
Mais dont la même flamme ardente, foi hautaine,
Emporte dans la nuit son intégral espoir.

Sois droit ! Je ne sais rien qui le plus nous délivre.

Sois toi ! Que le troupeau s'égare ou qu'il s'effare,
En toi s'ouvre le port et rayonne le phare.

Oui, tout est grand, tout est profond dans cette poésie qui fut pour notre vieux camarade un langage naturel.

Théodore Jean a vu le but, il l'a chanté; il est mort sans l'atteindre, mais en l'Idéal il a vécu ses joies les plus pures.

Alfred ROUSSEL.

LE SABRE ET L'ESPRIT

En apparence, le monde se trouve divisé en deux blocs à l'état de rivalité agressive : le capitalisme et le bolchevisme.

Pour qui va au fond des choses, il en est tout autrement. Le vrai combat, celui dont dépend le sort de l'humanité, c'est entre le sabre et l'esprit qu'il se livre aujourd'hui. Le piquant, c'est que les partisans du sabre se trouvent simultanément répartis dans les deux camps. Mais loin de voir dans leur passion commune sujet à réconciliation, ils ne cessent de se défier et de se terroriser mutuellement.

En face de ces forcenés, le nombre de ceux qui croient en la puissance de l'esprit pour écarter le péril guerrier et réconcilier les peuples apparaît dérisoire. A l'Ouest, on tourne généralement ces penseurs en ridicule : ce sont des utopistes ! dit-on; et d'en rire. A l'Est, on les abat.

Pourtant, si l'on ne met un frein aux provocations des militaires et de ceux qui les commandent, une guerre exterminatrice éclatera avant peu, capable, celle-là, d'anéantir l'humanité tout entière. Il est difficile de rien imaginer de plus tristement absurde.

Cet aspect terrifiant de la conjoncture n'échappe certainement pas aux chefs responsables. C'est pourquoi leur préoccupation première devrait être de chercher un compromis propre à conjurer un aussi affreux destin. Qu'est-ce donc qui les retient ? La peur, l'ambition et le manque de confiance réciproque.

Staline ne cache pas son ambition, qui est d'établir sur le monde la dictature du prolétariat, c'est-à-dire la sienne. De là cette volonté d'hégémonie et de puissance qui inquiète l'Occident et le porte à redoubler ses efforts d'armements. La peur y est si fort répandue que si, par impossible, Staline voulait aujourd'hui renverser la vapeur et engager des pourparlers conciliants, ses adversaires ne croiraient pas à sa sincérité et rejetteraient ses propositions.

De l'autre côté du rideau de fer, si on ne nourrit pas de visées d'expansion, on est fort aise d'utiliser les machines en surnombre pour la fabrication des armements afin d'éloigner les risques de faillite et de chômage.

Ainsi voit-on que, de part et d'autre, les champions de la force abusive se trouvent enchaînés au destin qu'ils se sont imprudemment forgé, et on n'aperçoit vraiment pas ce qui pourrait les en délivrer, sinon une guerre d'anéantissement qu'ils redoutent cependant à juste titre.

Comment s'évader du cercle infernal ?

C'est là, de toute évidence, affaire d'intelligence et d'imagination. Car on ne saurait s'attendre à ce que des solutions réconciliatrices sortent toutes formulées des canons et des mitrailleuses, pas plus que de l'éclatement de la bombe à hydrogène.

En réalité, c'est une prodigieuse bombe spirituelle que le monde attend aujourd'hui, et dont la lumière répandue révélerait comment il serait possible aux hommes de se réconcilier pour vivre paisiblement rassemblés dans des cités, ainsi qu'ils en montrent le goût, et heureux, suivant leur vocation majeure.

Pourquoi les hommes de science, qui se distinguent si brillamment dans le domaine de la dévastation, ne s'attèleraient-ils pas à ce problème pour chercher à découvrir, et ensuite présenter aux peuples en désarroi, une solution à la fois rationnelle et réconciliatrice ? Serait-il plus facile d'entretenir le malheur parmi les hommes que de les rendre heureux ? En fait, on n'a jamais essayé sincèrement, scientifiquement, de leur procurer ce bonheur auquel ils aspirent pourtant passionnément depuis le commencement des temps... mais évidemment sans le savoir.

Il est temps que les gens de cœur et de pensée — les champions de l'esprit — discernent que le moment approche où seules les idées seront aptes à gouverner, et non plus, comme il se voit, l'épouvante et la brutalité.

« Tu admires la force brutale, a dit Anatole France, parce que tu crois qu'elle est la force souveraine, et tu ne sais pas

qu'elle se dévore elle-même. Tu ne sais pas que toutes les ferrailles tombent devant une idée juste. »

Que tous travaillent donc à la découvrir, cette idée juste, tandis qu'il en est encore temps, et cela, aussi bien à l'Est qu'à l'Ouest, et si elle surgit, elle saura bien s'imposer. Car, en définitive, il y aurait plus de gloire pour un Truman ou un Staline à devenir le prestigieux artisan d'une paix heureuse et définitive, que le maître d'un monde aux continents dévastés.

Bernard MALAN.

SENTINELLE DE DEMAIN

Sentinelle au bord des étoiles,
Que guettes-tu dans la nuit ennemie ?
Ce cri d'oiseau perdu qui te presse de vivre ?
Les mille peurs de l'ombre accroupies dans ton dos ?
L'heure de la délivrance à l'aube qui pâlit ?
Sentinelle de demain
A la pointe des catastrophes
Tu n'as pas d'arme, ni de haine
Mais tu sauras bien mieux défendre
Tout ce qui bat près de ton cœur.

— Qui va là ? Qui est là
dans l'ombre de ma vie ?
Qui m'observe un instant
quand je tourne la tête ?
Je ne puis me répondre, mais je sens la pré-
[sence
obscure, déchirée, d'une grande misère.
J'entends sous le bonheur craquer les mots
[de guerre
le sang qui danse autour des croix
les cris qui tournent dans les gorges
les yeux brûlés par la vision.
N'est-il plus temps pour mon poème ?
N'avons-nous plus d'autre pouvoir
que de mourir avant notre heure
que de soustraire aux assassins
d'un geste libre et dérisoire
l'horrible joie de leur vengeance ?
Est-il venu pour le suicide
le temps des hommes sans courage
et dont l'amour n'a plus d'espoir ?
Est-il noyé sous la douleur
le saint message des révoltes ?
Sont-ils rouillés les mots de passe ?
Ne savons-nous plus dire NON
pour l'impuissance des tyrans ?
Nos gestes d'hommes sont-ils réglés
à tout jamais sur le cadran
du soleil noir et de la mort ?

Grilles de la prison n'êtes-vous pas déjà
[scellées ?
Armes, chars, balles, bombes
n'êtes-vous pas déjà forgés
n'êtes-vous pas déjà fondus ?
Docilité de la chair fraîche
vous est offerte par les maîtres.
Tendres bonheurs, maisons légères
frêles abris pour la vie claire
tout se prépare au sacrifice.
Dans la froideur de vos aciers
jouent les reflets des catastrophes.
Vous êtes là bien alignés
au jour maudit des inventaires.
Et les bourreaux en uniforme
les criminels dorés sur manche
confondent cœur avec moteur
culture humaine avec caserne.
Dans un mélange détonnant
toutes les joies deviennent proies
l'esprit s'éteint dans le mépris.
Belles machines pour la mort.
pensez-vous que la mort demande tant de
[soins ?
pensez-vous que la vie accepte vos calculs ?

Ne croyez pas que je m'incline
devant la force sans raison
devant la gloire sans amour.
Mes yeux ouverts ont vu le mal
je sais vos plans, vos cruautés
mais je connais d'autres saisons.
Rien n'est perdu quand l homme parle
et le néant de votre effort
ne pourra pas briser nos âmes.

Déchirez tout, brûlez le reste
c'est dans nos mains qu'est le secret
et le signe de nos vies
poids de l'amour et goût des autres
s'ouvre se ferme dans l'offrande.
Vos poings se tendent, nos rires éclatent
tout est écrit sur chaque flamme
et vous ne brûlez que la peau.

P. B.

◆ TETE A QUEUE ◆

La Terre est ronde, ô Galilée !
C'est toi qui l'avais pressenti,
Contre rois, papes et curés.
Elle est ronde, tu n'as pas menti.
Si ronde même, pauvres cerveaux
Qu'à force de tourner assez...
Holà !
On croit atteindre du nouveau...
Las !
C'est sur la queue qu'on met le nez.

(COMPLAINTE DU VOYAGEUR.)

La plupart de ceux qui sont partis vers ces pays chantés des poètes en mal de romantisme, ont compris qu'aucun poète n'eût soutenu son lyrisme s'il eût prolongé son séjour.

C'est qu'après avoir dépassé et maîtrisé les éléments nouveaux qui accaparent l'attention quelque temps, on se retrouve terriblement soi-même, au milieu d'un chantier où l'on s'aperçoit que les habitudes anciennes sont modifiées, bousculées et pas encore remplacées ou du moins mal compensées par d'autres. Cette prise de conscience apparaît tout d'abord comme un appauvrissement de la personnalité et détermine le fameux mal du pays que certains ne parviennent jamais à surmonter.

Cette confrontation avec soi-même est bien la plus redoutable expérience que le voyageur puisse faire. Croyant découvrir de l'inédit, il se redécouvre sans cesse; poursuivant des chimères, c'est lui qu'il atteint. Tragique tête à queue !

Notre vie n'est qu'une série d'habitudes, une accoutumance inconsciente à des conditions constantes, géographiques, nationales, familiales, professionnelles. Le patriotisme concrétise ces habitudes, à tel point que voyager en pays étranger peut charmer, mais lasse généralement très vite, par rupture d'équilibre, et fait souhaiter à la plupart un prompt retour au pays d'origine, ce qui témoigne en définitive d'une tendance au moindre effort.

Le voyageur ne peut séjourner avec profit en quelque endroit qu'il se rende, que par une adaptation aux pays. Je dis bien séjourner, car voyager sans s'arrêter équivaut à s'adapter aux voyages et non aux pays, ce qui est hors du sujet. Dans ces conditions, le non-acclimatement résulte d'une résistance des habitudes antérieures à leur coulée dans un moule nouveau. S'adapter n'est pas se contenter. Il faut exiger de la vie et des lieux où elle se déroule qu'ils procurent le maximum d'enrichissement. Sans doute, le « décivilisé », connu de tous les coloniaux, est-il parfaitement adapté, toutefois il s'est souvent dégradé par l'absence de réactions propices au maintien, non pas des formes superficielles de la civilisation, mais bien des forces vives et fécondes qu'il avait sans doute accumulées.

Certains cherchent à s'adapter par une polarisation avec le pays; cette opération est extrêmement délicate. Un pays est comme une femme. Il faut le comprendre, l'aimer et se conduire vis-à-vis de lui avec courtoisie, respect et tendresse; lui passer certains caprices tout en le maîtrisant. Or, cette polarisation se matérialise fréquemment par la femme. Aimer une Anglaise, une Hongroise, une Américaine dans son pays d'origine, c'est communier avec ce pays dans ce qu'il a de plus intime; c'est goûter au fruit de l'arbre de la connaissance, arbre dont on connaît les dangers...

Pourtant, n'exagérons rien. Il me souvient, étant très jeune, d'avoir formulé un vœu : celui de boire dans un port avec des matelots. Dix ans plus tard, ce

vœu se réalisa à Tamatave, avec les marins du « Jeanne d'Arc ». J'avais accompli une polarisation dépourvue de tout écueil, exactement dans le sens et les limites que je l'avais voulue. De même, la femme n'est un danger que dans la mesure où elle enchaîne, car le voyageur doit savoir créer et recréer des habitudes sans jamais s'engluer.

On voit quelle force de caractère est exigée pour éviter les embûches que rencontra Télémaque au cours de ses pérégrinations. L'essentiel revient à ceci : que les pays livrent leurs secrets et ceux-ci résident toujours dans les humains. On apprendra de la sorte que, sous des apparences diverses de peau ou de mœurs, tous les hommes sont essentiellement semblables.

Or, dès le moment que cette constatation est effectuée, le voyageur se rejoint et se retrouve égal à lui-même, fondamentalement et irrémédiablement inchangé. Ce choc marque sa destinée et éprouve sa force; il apprend qu'on ne se fuit pas, et que si la terre est ronde, il est à lui-même son propre univers, borné ou immense, riche ou déshérité.

On se demandera si des références fixes, absolues, comme la foi religieuse ou politique, permettent, par la projection de soi dans autrui, d'éviter cette rencontre introspective. L'enthousiasme peut, dans une certaine mesure, préserver le voyageur d'une crise de conscience. Cependant, si l'homme se questionne moins, il risque fort de douter des autres s'il ne les a pas compris pleinement, se voyant ainsi contraint, après coup, de prendre conscience de son isolement parmi un peuple étranger. Combien de missionnaires ont eu et ont encore — j'ai reçu des aveux ! — leurs heures de doute, en Afrique ou ailleurs, devant les obstacles mis par les populations, à l'acceptation d'un christianisme intégral.

Mais, de même que les grands hommes ont été de grands adaptateurs, les idéologues, hommes de foi ou porteurs de messages, savent composer avec le milieu et, s'adaptant indirectement eux-mêmes, ils adaptent leurs doctrines aux pays. Cette déviation de la ligne droite fait que vous entendrez des battements de tam-tam à certaines messes congolaises, alors que le christianisme lutte contre le tam-tam accompagné de danses. Cette plasticité de soi-même ou de ses croyances n'est possible qu'à l'homme qui, ayant douté d'abord, a fini par pressentir l'harmonie intime d'un pays, et cherche à atteindre l'âme de la terre au-delà des apparences matérielles.

Quelque sympathie que l'on éprouve pour un pays, quelque développé que soit l'amour universel que l'on porte en soi, il arrive que le pays tente de vous rejeter. Il le fait par la curiosité de ses habitants, curiosité particulièrement insistante et pas toujours cordiale, créant « l'altérité » et vous imposant l'épithète d'étranger. Or, un voyageur ne saurait être un étranger. Type du citoyen du monde, il doit se sentir à l'aise partout. S'il se heurte à l'hostilité de certains éléments d'une population quelconque, il lui faut revêtir la cape qui rend invisible, la cape des héros de la légende germanique. Autrement dit, son indifférence, son comportement ou sa force de volonté et sa parfaite maîtrise de lui-même viendront converger, lui permettront de franchir sans risque et sous les quolibets, les passes les plus difficiles, dans une dignité qui en imposera aux plus malveillants.

Ce n'est qu'après toutes ces épreuves qu'un voyageur est consacré comme tel. S'il ne les a pas surmontées victorieusement, mieux vaut qu'il réintègre son pays. Il fera peut-être un excellent reporter, n'ayant pas à vérifier dans sa chair ce qu'il peut connaître intellectuellement des régions qu'il traverse, mais il restera toujours un individu superficiel.

La terre est ronde, certes, et si l'on a vite fait de se retrouver soi-même, on parvient moins aisément à se supporter et encore moins à se dépasser, en supportant les autres.

Et pourtant, là est le but.

Edouard ELIET.

La forme extérieure de la Société doit changer en proportion de la pensée intérieure. C'est la sève qui fait l'arbre et qui lui donne ses feuilles et ses fleurs ; c'est le sang qui fait l'homme ; ce sont les idées qui font la Société. — Elisée RECLUS.

INDUSTRIE ET MÉDECINE

Lucien Duplessy, l'auteur de La Machine ou l'Homme, dont Alain Sergent entretenait nos lecteurs il n'y a pas très longtemps, nous adresse cette étude que nous publions avec plaisir, même si nous faisons quelques réserves concernant certains passages. Il est évident que la médecine est de plus en plus industrialisée, commercialisée, et les bons médecins — ceux qui défendent l'homme en même temps qu'ils traitent le patient — n'iront pas contre. Guérir c'est bien, et encore faut-il y parvenir, mais empêcher la maladie par une existence plus rationnelle, ce serait mille fois mieux. Ce pourquoi nous applaudissons à la saine conclusion de notre collaborateur. — LA RÉDACTION.

LES TENDANCES

TOUTE civilisation se centre autour d'une forme dominante qui en manifeste l'esprit d'une façon particulièrement affirmative. Cette forme favorite, confidente des conceptions secrètes d'un monde ou d'une époque, n'est pas toujours la même : ce peut être la religion comme au moyen âge, la structure sociale comme en Chine, la chose politique comme à Rome, la culture comme dans l'Italie renaissante. Quant à l'Occident moderne, son organe le plus despotiquement représentatif est sans conteste le système économique et technique.

Or, cette forme maîtresse qui saille dans toute civilisation régit et régente toutes les autres, lesquelles ne lui sont que des sœurs plus ou moins effacées. Il est fatal, par exemple, que la boursouflure industrialiste envahisse aujourd'hui jusqu'aux secteurs les plus éloignés et y répande ses mœurs. L'économie triomphante, et même déifiée par les marxistes, déborde sur le politique et sur le social, soit que l'argent conquière le pouvoir et commande l'étagement des classes, soit que l'Etat tende à ne plus être qu'une vaste entreprise de production et de distribution. L'administration, qui élimine chaque jour davantage l'action individuelle pour y substituer des engrenages de règlements, est passée du stade artisanal au stade machiniste. L'art militaire n'est plus qu'une annexe de l'industrie, qui a par ailleurs fait de la science son esclave. La ferme copie l'usine : mécanisation, production massive et spécialisée. L'architecture et les arts mineurs — les seuls qui pénètrent dans la vie du peuple — s'industrialisent. Comme par un aimant, les idées morales ont été déviées par le machinisme vers la volonté de puissance, la recherche du résultat tangible et le rejet de tout autre critère que le succès.

Même cette technique si particulière qu'est la médecine n'est pas exempte d'un tel mimétisme. Elle aussi se trouve marquée par l'esprit et les pratiques de l'industrie moderne, dans une mesure insoupçonnée que je me propose de mettre en lumière.

***

Mais il faut d'abord rappeler quelles sont les tendances qui meuvent l'économie et la technique contemporaines, et quels errements elles ont enfantés.

Si l'on reconnaît comme objectif à l'industrialisme l'accroissement des pouvoirs humains par la prise de possession de la nature, on trouve que cette possession, si elle veut être profonde et totale, est d'abord connaissance. Elle requiert donc, sur le plan intellectuel, l'esprit d'analyse,

qui permet de diviser l'univers pour le scruter mieux, l'attaquer en détail et, ainsi, en disposer plus facilement; d'où le goût de l'artificiel, le mépris de la nature et de la vie qui sont ou niées ou considérées seulement comme des instruments et des matériaux.

Sur le plan de l'activité, la puissance sur les choses, ne pouvant mieux se traduire qu'en argent dans les rapports humains, donne le mercantilisme, et la technologie, d'autant plus impatiente de résultats, d'autant plus éprise d'efficience qu'elle a moins de respect pour le milieu natif, inspire à ses servants un esprit de hâte violente et d'excès.

Comment ces tendances sont-elles mises en œuvre ? Par des méthodes et des procédés qui, à cette heure, se caractérisent ainsi : mécanisation de l'outillage pouvant aller jusqu'à l'automatisme, division du travail, concentration des moyens, fabrication massive et uniforme, travail à la chaîne, rapidité de l'évolution technique, scission de la production et des besoins, laquelle nécessite, pour ajuster ceux-ci à celle-là, une publicité forcenée.

⁂

Nous retrouvons tout cela dans la médecine contemporaine — je parle de la médecine courante, officielle, non pas de ces dissidentes telles que l'homéopathie, l'acupuncture, etc. La civilisation industrielle ne pouvait donner, en effet, qu'une médecine analytique, c'est-à-dire allopathique. De même qu'elle a morcelé l'univers en parcelles ou en lots de phénomènes qu'elle étudie séparément, elle isole le corps humain du macrocosme dont il reçoit cependant tant d'influences et avec lequel il a tant de correspondances; et, de plus, elle en fait un assemblage d'organes qu'elle a trop de penchant à regarder comme des éléments juxtaposés et distincts. Cette conception se trouve d'ailleurs renforcée par la hantise de l'image de la machine et de ses rouages; et bien que l'on parle parfois des *organes* d'un moteur, il n'est pas douteux que c'est la mécanique qui empreint la physiologie et non l'inverse. Sans doute certains théoriciens rappellent-ils les connexions intimes qui font que toutes ces provinces du corps humain ne peuvent fonctionner l'une sans l'autre. Mais c'est là une de ces vérités que l'on encadre pour les accrocher au mur et s'en affranchir dans la vie pratique. L'organisation du monde médical et les mœurs thérapeutiques nient plus ou moins intentionnellement cette profonde unité de la vie et du microcosme humain, qui n'a été ignorée d'aucune civilisation antérieure. Comme il apparaîtra mieux plus loin, on combat trop souvent les symptômes sans remonter à la cause du mal, on soigne tel viscère alors que sa déficience est celle de l'économie générale ou de telle glande éloignée.

Cette conception analytique est en même temps matérialiste. Certes, on est bien obligé d'admettre ce phénomène qui s'appelle la vie, mais comme il est inconnaissable et indisciplinable en soi, on s'arrange pour le réduire aux phénomènes physico-chimiques que l'on connaît et manie mieux. Ou, du moins, on lui fait une part aussi petite que possible. La substance vivante sera donc traitée à la clinique, tout comme la matière inerte à l'usine, selon les mêmes postulats, les mêmes raisonnements. Le malade n'est rien de plus qu'une matière première à transformer.

Son corps est une chose et, si l'on est bien forcé quelquefois de reconnaître qu'un esprit l'habite, c'est quand il se dérange : on en fait alors un phénomène à part, relégué dans une branche à part, la psychiâtrie, qui le regarde comme une dépendance du physique, localisée dans le cerveau dont il est un reflet, et non comme son animateur. Un médecin peu conformiste dénonçait récemment, chez ses confrères, le mépris ou la méconnaissance de la partie psychologique de l'individu. Ce n'est qu'à regret que certains constatent l'action du moral sur le physique, et d'ailleurs comme quelque chose qui dérange les prévisions plutôt que comme une aide puissante. La vraie tendance de la thérapeutique moderne est d'apporter à l'organisme, à ses yeux chose inerte par définition, des secours venus uniquement du dehors, sans recours à la faculté de défense individuelle, en laquelle on a une confiance fort médiocre. Quand parfois on y fait appel — dans les vaccins entre autres — on considère les réactions physiologiques de la chair humaine à peu près de la même façon que les réactions chimiques de la fibre végétale dans la fabrication du nylon par exemple. La mécanisation des

concepts est aussi poussée dans les deux cas. L'individualité du patient disparaît : pour le médecin moderne, et malgré les maximes de certains maîtres, il y a des maladies et non des malades, ceux-ci n'étant que des reproductions identiques d'une seule et même entité. Pareillement, pour l'ingénieur, il existe tel type d'automobile, dont il est sans intérêt et d'ailleurs impossible de distinguer chacun des exemplaires. Là comme ici, on réalise des abstractions, ce qui est une autre face, assez paradoxale, du matérialisme.

Fort voisin de ce dernier trait, le goût de l'artificiel et le mépris de la nature, si incrustés dans l'industrialisme, se retrouvent dans les méthodes allopathiques en faveur à notre époque. L'homéopathie fait dépendre son action d'une réponse de la chair souffrante à ses remèdes, qu'on pourrait qualifier d'allusifs tant ils sont discrets : il postule, entre celle-là et ceux-ci, une collaboration où le travail essentiel est accompli par la nature elle-même, qu'il se borne à remettre en mouvement par une chiquenaude extrêmement délicate. L'allopathe, au contraire, ne veut point supposer, dans ses cures, d'autre activité utile que celle de sa massive médication; les forces organiques, lorsqu'elles apparaissent à l'évidence, restent passives, tout au plus dirigées par elle. Le malade n'est rien de plus que le champ clos où se mesurent le microbe et le médicament — tant pis s'il pâtit de leur combat : tendance très nette dans les dernières trouvailles, sulfamides et pénicilline, qui font abstraction de l'organisme à défendre. Quand parfois on ne peut dénier à l'énergie vitale le principal rôle, comme dans la fermeture d'une plaie, la réparation d'un tissu, les médecins toisent son aveugle bonne volonté avec condescendance. « La nature ne sait pas ce qu'elle fait, elle fait des bêtises », disait l'un d'eux devant le bourgeonnement d'un abdomen opéré. Cet abdomen savait sans doute mieux que lui ce qu'il avait à faire.

Le médecin moyen n'aime la nature ni dans le malade ni dans les remèdes. Il a horreur du naturisme et se méfie du traitement par les agents naturels. Il dédaigne les gymnastiques, a peu de foi dans les régimes. Il réprouve un certain stoïcisme qui méprise le mal; lui, au contraire, recommandera de se calfeutrer, de se mettre au lit pour le moindre bobo. Il préfère la médication chimique ou *chimifiée* aux plantes, dont souvent elle est tirée; vous le verrez ordonner non pas le germe de blé, mais la phytine qui en est un extrait. Il y a là un réflexe de défense; que lui resterait-il à faire s'il accordait un trop beau rôle à la nature ? Il faut que sa science se manifeste seule, et dans tout son éclat.

⁂

L'allopathie est si peu soucieuse de la substance vivante, si antinaturelle, parce qu'elle traduit à sa façon, et quant à l'homme, l'impatience brutale du technicien, qui détériore avec allégresse le milieu natif ou qui multiplie les risques pour les besoins de son industrie. De plus en plus on se lance dans les thérapeutiques qui pulvérisent le mal vite, radicalement et coûte que coûte. Peu importent les répercussions lointaines. On ne s'embarrasse pas de tant de délicatesse; ce qui compte seul, c'est le résultat immédiat. A une technique imprudente et forcenée, à une économie explosive d'où peut sortir à tout moment le déséquilibre de la production ou la guerre grossie de tous les acquêts de l'industrie, correspond une médecine hasardeuse qui ne mesure plus l'intensité de son action au degré du mal et qui tend toujours au paroxysme. Mieux encore, n'est-ce pas une *guerre totale* qu'elle livre au microbe en dévastant le milieu organique pour l'atteindre plus sûrement ? Je ne puis m'empêcher de comparer les chimies violentes qui dégradent le foie et les reins pour détruire un virus à des escadrilles d'avions qui écrasent une ville en même temps que la gare de triage voisine. On n'attend pas de connaître tous les effets de tels rayons, de tel composé récemment découverts. Puisqu'ils sont censés guérir en trois semaines le cancer ou la syphilis, on s'y rue les mains tremblantes. Seuls importent, à la grossièreté d'esprit de nos contemporains, les suites évidentes et directes. On ne soupçonne pas, ou on néglige, les conséquences insidieuses ou à longue échéance. On oublie que la nature blessée se venge toujours, qu'il s'agisse de régions déboisées ou d'organes détériorés.

Les témoignages d'un tel état d'esprit se pressent sous ma plume. Je commence par l'exemple le plus notoire en ce mo-

ment : ces toxiques que sont les fameux « antibiotiques », sulfamides, pénicilline, streptomycine. Il serait sage de les réserver pour *certains* cas graves, car ils ne sont nullement tout-puissants. Or, on les déclenche aujourd'hui avec une légèreté criminelle dans les affections les plus bénignes, grippes banales ou furoncles, et même chez les plus petits enfants : c'est tenter d'écraser une mouche avec un marteau-pilon — et la rater parfois, car on ne frappe pas toujours juste, bien que ce soit toujours notre chair qui, en fin de compte, subisse le choc. Ces remèdes font payer cher leurs services, même inutiles. La Faculté avouera-t-elle ce dont ses victimes commencent à s'apercevoir, c'est-à-dire qu'ils détruisent les globules rouges, malmènent rudement le foie et provoquent souvent des crises de rhumatismes ? Peu importe, pourvu que le malade, en les absorbant, ne soit pas tombé raide mort !

Il faut, d'ailleurs, observer que ces panacées, une fois employées chez un sujet, sont « brûlées » : elles demeureront ensuite sans effet sur lui pendant de longs mois. Ce fait seul devrait inciter les praticiens à une extrême circonspection, afin de conserver en réserve un atout précieux. Par exemple, un bébé de quelques mois est traité aux sulfamides, « préventivement », pour un simple rhume. Il s'en trouve très affaibli. Mais voici qu'ensuite une pneumonie se déclare — peut-être rendue possible par cet affaiblissement même. C'est alors que la drogue serait indiquée, mais il est bien temps ! Pareils abus généralisés et devenus quasi automatiques entraînent ce deuxième inconvénient : la résistance des microbes ayant été mise à l'épreuve inconsidérément et sans nécessité, on constate qu'ils se sont immunisés et que l'action des antibiotiques se fait de plus en plus incertaine, de moins en moins rapide. La Faculté est en train de bousiller les plus belles armes qu'elle ait jamais eues entre les mains.

On vient de s'apercevoir en Angleterre (quelque 25.000 médecins seulement !) que la streptomycine, si en vogue dans le traitement de la tuberculose, n'est pas sans danger : elle provoque, entre autres, des étourdissements, de la surdité, et sans doute même un déséquilibre persistant de la santé générale. J'ajoute qu'assez souvent son effet ne dure pas : il ne met pas toujours à l'abri des rechutes. Dès lors, que penser des méthodes d'une science impatiente qui n'attend pas d'avoir étudié tous les contre-coups d'une découverte pour l'appliquer en grand ?... Comme il fallait le prévoir, la science officielle a réagi, en France, par un démenti. Mais il nous faut des preuves, et nombreuses, circonstanciées. Car, en logique, il est infiniment plus difficile de nier à bon droit que d'affirmer : un seul fait positif suffit à renverser une négation.

Les médecins au goût du jour ne savent plus soigner que par les piqûres, moyen énergique à l'excès, cause de chocs nuisibles et même périlleux. Ils abusent des vitamines chimiques qui, surtout chez les nourrissons, peuvent provoquer de graves désordres. Ils décident à tout propos des explorations systématiques qui blessent les tissus sans rémission : que de ponctions lombaires faites sur des enfants, sans utilité, ont commis des dégâts définitifs dans leur moëlle épinière !

On a rendu scandaleusement obligatoire le fameux vaccin triple (diphtérie, tétanos, typhoïde) qui a peut-être tué plus d'écoliers qu'il n'en a préservés, en leur inoculant une diphtérie grave ou en détruisant leur sang par l'inexorable leucémie, et qui a infligé à bon nombre d'autres des états maladifs chroniques d'aspects variés.

Au demeurant, l'intolérance des malades à certaines médications trop brutales ne désarçonne pas la médecine de ce siècle. On ne la voit point faire son *mea culpa* : pour elle, ce n'est aucunement sa drogue qui n'est pas adaptée au patient, c'est lui au contraire qui, par un regrettable et presque coupable défaut de sa complexion, est inapte à la recevoir. Conception bien moderne : l'homme doit dépendre des choses qu'il crée, et non l'inverse — on le savait déjà pour les machines.

La fortune des méthodes chirurgicales est, elle aussi, tout à fait dans la ligne de la technique moderne, puisqu'elles sont par définition l'emploi instantané de la violence. Entre une cure lente, prudente et le recours au bistouri, le praticien de nos jours hésite rarement. On enlèvera l'organe qu'on pourrait peut-être soigner, sans égard aux troubles que son

absence amènera immanquablement. Souvent d'ailleurs « la Science » affirme sur un ton très péremptoire que cet organe n'est d'aucune utilité : ainsi de l'appendice ou des amygdales. D'où la manie de les supprimer à titre préventif. Une république sud-américaine (le Chili, je crois), se voulant « à l'avant-garde du progrès », avait imposé l'ablation de l'appendice pour tous les enfants au delà d'un certain âge. Or on s'aperçut bientôt que le niveau intellectuel baissait dans les écoles, phénomène dont on fut contraint de rapporter la cause à cette pratique absurde, que l'on dut abroger. Mais pareilles mœurs s'implantent aujourd'hui chez nous : dans plusieurs communes de la banlieue parisienne, les médecins des écoles font systématiquement extirper les amygdales aux élèves : pour éviter les affections de ces glandes, qui sont les gardiens vigilants à la porte de l'organisme, ils laissent pour plus tard — cela paraît bien prouvé — cette porte grande ouverte à toutes les infections, et notamment à l'appendicite, promise presque infailliblement aux jeunes mutilés.

Dernier trait de l'économie moderne que l'on retrouve chez le corps médical : le mercantilisme, qui prend ici un aspect particulier que j'appellerai, me référant à Jules Romains, le *knockisme*. Le mercantilisme est la forme paroxystique et dominatrice qu'a revêtue le commerce dans notre civilisation. Le marchand s'est arrogé en fait la prépondérance et en droit la primauté parce que, pour une humanité qui fabrique indépendamment des besoins, la grande affaire est de susciter ces besoins ; parce qu'en outre, pour une humanité qui met son idéal dans le développement des échanges, même superflus, ceux-ci deviennent leur propre fin. D'où l'attention et les soins apportés à tout ce qui peut favoriser la vente, hâter l'écoulement des stocks.

Parallèlement le thérapeute travaille à rendre ses services indispensables, répétés, prolongés et coûteux. Il a décelé des maladies de plus en plus subtiles, des diathèses de plus en plus nuancées, des dérèglements de plus en plus complexes (la vie moderne, il est vrai, en fabrique à foison). Par pléthore ou par carence — la santé étant un équilibre trop instable pour se maintenir jamais plus longtemps que le fléau d'une balance — tous les êtres humains sont justiciables, à tout instant, du thermomètre, de la prise de sang et de la radiographie.

Deux détails mettent en lumière ce parallélisme. Qu'est-ce que la dichotomie dans les mœurs médicales, sinon le pendant exact de la « commission » accordée dans le commerce à celui qui procure ou facilite une affaire ? D'autre part, la camelote, qui est une nécessité pour le mercanti s'il veut que l'acheteur lui revienne bientôt, ne se traduit-elle pas, chez le médicastre, par le penchant à soulager sans guérir ? Il ne faut pas que l'objet vendu s'use trop lentement, ni que le traitement se montre trop radical. Il importe cependant que le client soit momentanément satisfait : de là un art savant de donner belle apparence à la marchandise ou de choisir des remèdes d'action rapide mais passagère.

LES PRATIQUES

Si les tendances de l'industrie transparaissent dans l'esprit de la médecine moderne, pareille influence s'observe sur le plan des procédés et du comportement.

Mécanisation de l'outillage et aussi de celui qui s'en sert : tel est le trait le plus saillant de notre technique. De même, celui qui a pris pour métier de soigner ses semblables s'est entouré d'un imposant arsenal mécanique, électrique, chimique. Tout comme le travailleur de l'usine, il a confié à des instruments, souvent automatiques, les tâches que jadis ses sens ou ses mains accomplissaient. Le diagnostic est aujourd'hui dicté par des graduations, des cadrans, des dosages, des réactions. L'intuition n'y a plus qu'une part fort mince qu'on s'efforce de comprimer encore. Pourquoi se fatiguer à déchiffrer des symptômes souvent à peine discernables, alors qu'il suffit de laisser faire les analyses rituelles pour que le mot de l'énigme se prononce de lui-même ?

Mécanisé dans l'examen, le médecin le devient aussi dans la thérapeutique. Plus besoin de chercher un traitement approprié à chaque cas, puisqu'il n'est que d'appliquer à tous les cas indistinctement sulfamides ou pénicilline — souvent les deux. Dès lors, à quoi bon détecter une maladie que l'on se fait fort de guérir

les yeux fermés, et qui aura disparu (du moins l'espère-t-on) sans qu'elle ait dit son nom ? La tentation est grande de frapper à tort et à travers cet ennemi qu'il est inutile de voir pour l'écraser. Je n'hésite pas à dire que les deux nouvelles panacées sont la mort de la médecine et la perdition du médecin, si l'on n'y met ordre.

La mécanisation ici n'est pas encore aussi avancée que dans l'industrie. Mais nul doute que, à la clinique comme à l'usine, elle n'entraîne la diminution du travailleur. L'automatisme de l'action médicale peut avoir du bon dans le travail en série, je veux dire dans certaines maladies classiques, bien caractérisées. Mais il expose à de grands risques dans les cas douteux ou difficiles, qui sont les plus nombreux : car alors l'homme de l'art, déshabitué d'exercer son flair, sa finesse et sa réflexion, ne sait plus chercher. Il ne l'essaie plus, d'ailleurs, et son intelligence, en s'émoussant, devient paresseuse. Il reste à démontrer que le médecin ancien style, avec ses seuls moyens humains, commettait dans l'ensemble plus d'erreurs de diagnostic qu'aujourd'hui.

⁂

Pour aboutir à ses fins qui sont le plus haut rendement, l'industrie applique l'esprit d'analyse à diviser le travail en unités aussi petites et aussi simples que possible. Chacune de ces opérations élémentaires est confiée à un rouage spécial, homme ou machine. Parallèlement, la médecine confie l'usinage d'un corps humain à une troupe de spécialistes qui se le partagent pour en traiter chacun une petite pièce, je veux dire un organe ou une fonction. Et ce morcellement ne cesse de s'étendre : certains se cantonnent dans un seul type d'opération chirurgicale, tel le manœuvre qui pose toujours à la même place le même écrou. Chacun accomplit sa tâche avec science et conscience, certes, mais sans se soucier de celle de ses confrères. Il reste les yeux fixés sur les vessies ou les oreilles auxquelles il s'est voué pour toute sa vie. Que le nez ou l'estomac soit déficient, ou même ait à pâtir du traitement de l'oreille ou de la vessie, cela ne regarde pas notre homme, il poursuit son travail sans un coup d'œil à droite ni à gauche, parce qu'il n'a pas appris à faire le travail du voisin et qu'au surplus il ne veut pas empiéter sur son secteur. Chacun sa spécialité ! Mais qui se préoccupera de l'être à qui appartiennent cette oreille, cette vessie, cet estomac ? Personne, puisque le praticien de « médecine générale », si prompt à abdiquer, n'a rien de plus pressé que de dépecer son client entre les mains des spécialistes, comme le garagiste qui renvoie à l'usine une voiture en mauvais état. La victime passe donc d'un atelier à l'autre pour se laisser soigner en pièces détachées et faire rafistoler plus loin ce que celui-ci a détérioré en s'acquittant de sa besogne.

Il y avait une fois une femme porteuse d'un goître bénin dont elle s'accommodait fort bien. Un spécialiste de ce genre d'affection entreprit cependant de l'opérer, parce qu'elle avait, en outre, une maladie de cœur et que le risque donnait du piquant à son intervention. Elle réussit, pour sa plus grande gloire, mais le cœur très malmené dut passer chez le cardiologue, qui institua une médication des plus énergiques. Elle réussit, non sans déclencher une crise d'albuminurie. Ce qui justifia l'appel à un spécialiste des reins, lequel à son tour officia avec succès. Il se trouve que la patiente avait bon estomac et foie intègre, sinon l'histoire aurait pu continuer longtemps...

⁂

Les méthodes industrielles impliquent, d'autre part, fabrication massive et concentration des moyens. D'où l'usine énorme qui, par ses machines puissantes et prestes, crache sans arrêt des montagnes d'acier laminé ou des bataillons d'automobiles. D'où, par suite, l'extinction de l'artisanat.

Or, dans l'art de guérir, l'usine s'appelle hôpital et l'artisan est représenté par le médecin de famille, en voie de disparition. Celui-ci, pareil au charron qui faisait un cabriolet au goût de son fidèle client, avait avec son malade des relations suivies d'homme à homme, où toutes ses qualités entraient en jeu, où s'établissait un courant de sympathie et de confiance qui aidait à son action. A présent, tout lien vivant s'abolit dans l'anonymat de ces halls où une foule qui n'est plus qu'une chair impersonnelle est mise entre les mains de manœuvres plus ou

moins spécialisés qui ont pour besogne de la réparer par les procédés les plus radicaux et les plus expéditifs. Dans certains pays, il n'est plus possible de se faire soigner chez soi et, lorsque vous entrez à l'hôpital, vous devez autoriser par écrit toutes les interventions qui seront jugées utiles.

La fabrication massive ne peut être évidemment qu'une fabrication en série et standardisée. C'est bien là ce qui caractérise aussi les errements de la thérapeutique moderne. Chaque maladie est justiciable d'un traitement type appliqué mécaniquement. Le règne des « ordonnances», c'est-à-dire des remèdes adaptés aux cas particuliers, individuels, préparés spécialement par le pharmacien sur l'indication du médecin, est aujourd'hui périmé. On ne soigne plus qu'à coups de *spécialités* (ainsi appelées sans doute par antiphrase) : médicaments bons pour tous et pour personne, efficaces contre je ne sais combien de maux et contre aucun, doués sans exception d'une « innocuité absolue », qu'on emploie sans discernement, que souvent le malade ignorant achète au hasard, sur la foi d'une annonce, au grand dam de sa santé et de sa bourse.

Standardisation encore et travail en série que les derniers procédés venus d'Amérique : d'où que vous souffriez, vous êtes soumis à un certain nombre d'examens, de réactions, d'analyses, les mêmes pour tous les cas. Les résultats en sont consignés sur des fiches d'où est déduit le traitement *ad hoc*, lequel ne peut être, lui aussi, que standardisé. A aucun stade vous n'êtes considéré en tant qu'individu. Mais voici le plus beau : le jugement est rendu par un pontife enfermé dans son cabinet, qui ne demande pas à vous voir, et à qui il suffit de lire les fiches d'examen.

Or, à quoi donc nous font penser ce passage devant des engins et des manipulateurs successifs ? Au travail à la chaîne ! Les malades défilent tour à tour devant des salariés qui ont pour tâche, non plus de leur ajouter tel rivet à telle place, mais de vérifier telle glande ou de faire un prélèvement sur telle humeur. Et au bout du circuit, le montage est contrôlé par le contremaître qui dicte le traitement à suivre. Néanmoins ces errements ne sont certainement pas le dernier mot de la technique : de même que la « chaîne » disparaît devant « l'usine presse-bouton », je ne désespère pas de voir tous ces hommes en blouse blanche remplacés par les seringues automatiques et le résultat final simplement délivré par une machine mécanographique!

En tout cas, il est facile de remarquer que, comme certains « mécanos » débutent en usine pour ensuite se mettre garagistes à leur compte, quand ils savent un peu leur métier, de jeunes médecins vont à l'hôpital travailler à la chaîne pour faire plus tard « de la clientèle », c'est-à-dire du travail artisanal de luxe.

⁂

Mais les exigences mêmes de l'industrialisme précipitent le progrès technique. Produire de plus en plus, de plus en plus vite, au meilleur prix, et sous la menace de concurrences féroces, ne laisse aucun répit aux inventeurs, oblige à changer constamment l'outillage et les procédés de fabrication, à améliorer le produit fabriqué ou du moins à en modifier la présentation. De même pour les thérapeutiques. Leur nouveauté est souvent leur principal titre à l'estime du public. On a le mépris des vieux remèdes, surtout quand ils ne répondent plus à l'esprit de l'époque — quand, par exemple, ils ont des noms que tout le monde peut prononcer et point d'impressionnantes formules chimiques. Quel praticien osera ordonner, contre la furonculose, un médicament trop simple, les pilules de bardane, qui n'est autre que cette plante prolétaire dont les graines, appelées *teignes* par les enfants, s'accrochent aux habits ? Je l'ai vue quasi infaillible chaque fois que je l'ai indiquée autour de moi. Mais le commun des hommes est à ce point perverti dans ses conceptions qu'il reste généralement sceptique à de tels conseils et préfère se rejeter sur l'appareil coûteux, compliqué et hasardeux des piqûres, vaccins, chimies, etc.

La dernière innovation du Salon de l'Automobile a son pendant dans la dernière panacée. D'un côté, on voit les différentes marques d'un même produit industriel tâcher de s'abattre mutuellement, dominer un temps le marché, puis succomber, de l'autre les théories médicales foisonner, tenir un instant la vedette, puis tomber dans le discrédit ou l'indif-

férence. Tous les cinq ans, la Faculté nous propose une thérapeutique nouvelle, un nouveau régime de vie, nous dénonce tel microbe, telle diathèse, telle pratique déraisonnable, comme l'ennemi public n° 1. Ce flux et ce reflux ne seraient pas déplorables en soi, s'ils marquaient simplement l'ardeur de la recherche et une attention inquiète aux écarts physiologiques de la masse. Le malheur est que ces modes, proclamées à son de trompe, créent des engouements et que ces vérités, pourtant partielles et temporaires, deviennent exclusives, absolues, totales, définitives et abusives ; ainsi du jus d'orange ou même de citron dont on abreuve les nourrissons jusqu'à les décalcifier, des bains de soleil qui, dit maintenant la Faculté, attaquent les poumons fragiles, des vitamines chimiques (la D^2 entre autres) dont on vient seulement de révéler le danger à doses trop fortes et, bien entendu, des fameux antibiotiques qui sont le *tarte à la crème* de la dernière heure.

Au reste, les modes médicales ne bénéficieraient pas d'un tel engouement si une propagande forcenée, d'inspiration mercantiliste, ne les divulguait à voix tonitruante sur la place publique. Elles profitent du prestige actuel de « la Science ». Sur le plan commercial, cette propagande s'appelle *réclame* et le prestige qui l'épaule est celui de la technique. La seule différence est que (sauf pour les spécialités pharmaceutiques) la réclame médicale est gratuite, la grande presse trouvant trop d'intérêt à captiver ses lecteurs avec les dernières trouvailles de l'officine ou de l'hôpital : cela « rend » toujours, pourvu qu'on les fasse un peu mousser et qu'on les accommode à la compréhension de l'homme moyen. On se rappelle le battage fait quelque temps avant la guerre autour du poumon d'acier. Invention bienfaisante, certes ; mais quand on songe combien l'usage en est restreint, on a peine à concevoir que tant de journaux et d'illustrés lui aient consacré tant d'articles et de photographies, et que tant de dactylos, tant de midinettes, indifférentes à bien d'autres nouveautés plus essentielles, se soient ruées en foule à l'exposition de cet engin.

La plus belle prouesse de la publicité médicale est, non pas le succès de telle ou telle drogue, mais la crédulité absolue ou plutôt la complicité du malade — et tous les hommes sont, on le sait, des malades actuels ou en puissance. C'est là un effet du mercantilisme que, sous sa forme médicale, j'ai appelé *knockisme*. L'homme moderne se conforme au désir du fameux docteur : il est tout le temps « patraque », ou du moins il croit l'être, ce qui revient au même. Il ne sait plus vivre sans ses fioles et ses comprimés en permanence sur la table. Il a toujours — ou le suppose — quelque chose à soigner ; et cela prouve en tout cas qu'il n'est jamais guéri. Dans tous les sacs à main, le tube de rouge voisine avec le tube d'aspirine. Et combien de parents férus de progrès font, d'eux-mêmes, croquer des sulfamides à leurs enfants pour le moindre rhume ! Ecoutez les conversations dans la rue, dans le métro : quand ce n'est pas sur l'argent, elles roulent sur la santé — la mauvaise, bien entendu ; elles s'alimentent des maladies, opérations, séries de piqûres, et l'on se gargarise à qui mieux mieux de noms savants, que souvent on écorche, et qui remplacent les formules magiques des sorciers du temps jadis. On est flatté d'avoir été l'objet d'un traitement dispendieux et tout nouveau : car n'est-on pas bien mieux guéri, lorsque c'est en conformité avec le dernier mot de « la Science » ? Les femmes surtout éprouvent une jouissance malsaine à décrire abondamment les ébats du bistouri ou des rayons dans leur chair.

Car cet état d'esprit a quelque chose de superstitieux et presque de mystique. On adore des puissances mystérieuses, cachées derrière un langage et un savoir ésotériques, et dont la plus jeune est sans doute cette sainte Pénicilline, faiseuse de miracles à ses heures, qui bénéficie d'un culte encore à peu près unanime. On révère aussi leurs prêtres, que l'on pare d'appellations dithyrambiques : « sommités », « princes de la science ». Ce prestige moral du médecin est bien un trait d'époque. Il est parallèle à celui dont jouit le technicien dans le domaine de la production. Eux deux tiennent, parmi les intellectuels, le haut du pavé. L'un et l'autre ont leurs secrets, plus ou moins efficaces. Ces secrets, ils les protègent et les rehaussent d'ailleurs par leur jargon d'initiés. Ordonnez de l'eau salée : vous ne serez pas pris au sérieux. Mais appelez-la *sérum physiologique :* alors tout va bien, le patient vous redonne sa

confiance. Et il n'est nullement indifférent de dire *jaunisse* ou *ictère*, bien que le premier mot ne soit pas moins précis.

⁂

Mais un danger plane encore sur la médecine — le même qui touche l'économie : c'est que l'Etat s'en empare. La collectivité, ou mieux une technocratie étatiste tend à diriger la médecine comme elle fait déjà en matière de production et d'échanges.

Les tendances et les mœurs dénoncées ci-dessus en seront-elles corrigées ? Certes non, de même que le stalinisme ou le dirigisme n'a pas fait disparaître les inconvénients du capitalisme, mais les a au contraire aggravés. Pour ne citer qu'un exemple, la surveillance médicale décrétée par l'Etat moderne fait du knockisme à la seconde puissance : elle décèle aux assujettis des maladies ou simplement des prédispositions morbides qui leur deviennent une hantise. Que ce soit en économie ou en médecine — encore ici parallèles — l'étatisme n'est qu'un pas de plus sur le chemin inexorable qui mène au précipice la civilisation occidentale.

Que faudrait-il donc pour que l'art de guérir fût enfin remis sur une voie saine? Il y a une condition primordiale à remplir : respecter l'intégrité de l'organisme humain en ne se livrant pas sur lui à des expériences hâtives et brutales, sous prétexte de juguler les dangers qui l'assaillent. La science contemporaine ressemble assez à un général assiégé qui attendrait que l'ennemi fût dans la place pour l'exterminer en faisant sauter les maisons. La vraie méthode ne consiste pas à empoisonner le malade pour empoisonner ses microbes, mais à augmenter par avance sa force de résistance, de manière que leurs attaques n'aient plus aucune prise sur lui ; tâche patiente, infiniment plus délicate et moins théâtrale que les grossières violences actuelles. La médecine, aujourd'hui science de combat, qui ne sait d'ailleurs pas garantir l'homme des dégénérescences dues à la vie moderne, s'effacerait alors devant l'hygiène et un art de vivre attentif à réveiller, à cultiver toutes nos ressources physiologiques — de même que l'art militaire deviendrait inutile dans un état social où seraient éliminés tous les risques de guerre.

Ce renversement des méthodes suppose un changement profond dans les conceptions de base : pour le médecin ou plutôt pour le biologiste de l'avenir, l'atome humain, considéré à cette heure comme passif et interchangeable, redeviendrait une personne unique au monde, douée d'une activité autonome, et capable de répondre par ses propres moyens aux atteintes du milieu extérieur. Si l'on transporte cette vue sur le plan moral, c'est exactement ce que l'on peut souhaiter pour que l'homme soit apte aussi à dominer un machinisme qui actuellement l'écrase et le vide.

Lucien DUPLESSY.

ILS ONT BESOIN DE PAIN, ON LEUR DONNE DU PLOMB

Et un homme en est mort à Brest, tué par la garde prétorienne qui, en service, ne reconnaît ni père ni mère et met en joue et tire avant même d'en recevoir l'ordre — l'esprit sanguinaire de ce corps de police n'étant plus à démontrer.

Le petit Bidault lui s'en lave les mains, dans un bénitier, en attendant sans doute d'avoir l'occasion d'imiter tout à fait le sinistre petit Dolfuss, un confrère en gouvernement et en catholicisme, un massacreur d'ouvriers aussi.

Directeur-Gérant : JEAN BERINGER. — Imprimerie Macléval, 11, rue Mouraud, Paris (20e)

Comme tout irait mieux si, vraiment, vous m'entendiez une bonne fois

Je ne voudrais pas vous lasser, camarades, en vous entretenant ici, à cette place, toujours des mêmes questions. Mais j'y suis obligé puisque l'existence de la revue en dépend et que n'étant pas homme à capituler et à vous priver d'une lecture qui, je le sais, vous est agréable à tous et utile à certains, force m'est bien de vous importuner malgré moi.

Je n'y prends aucun plaisir, croyez-le, et je préférerais que vous répondiez au premier appel et n'être pas contraint d'en republier coup sur coup de semblable.

Voilà longtemps, plusieurs mois, que je vous ai dit qu'il fallait 3.000 abonnés à « Défense de l'Homme » afin de me débarrasser de soucis qui assombriraient tout le restant de mes jours si vous me laissiez me débattre ainsi sans accomplir la modeste propagande que je vous indique.

Nous avons atteint assez vite les 2.000 abonnés; ils seraient même dépassés de plusieurs centaines si les réabonnements se renouvelaient automatiquement, sans retard. Pour n'exagérer dans aucun sens, je chiffre à 2.300 le nombre sûr de nos actuels abonnés. Il en manque donc 700 pour nous mettre à l'abri de toute éventualité fâcheuse et pour que la quiétude remplace l'inquiétude dans notre esprit — rendant celui-ci plus libre pour l'accomplissement des autres tâches.

Il y a deux mois, j'avais le plaisir de vous annoncer que depuis octobre j'avais reçu de nouveaux abonnements à la cadence de trois par jour (deux et demi exactement); j'ai dû par cette nouvelle vous tranquilliser trop, vous endormir quelque peu, puisque à partir de ce moment-là, je n'en reçus qu'un par jour, à peine.

Dans le dernier numéro, j'ai demandé des dépositaires en supplément. Aucune avance de fonds n'était nécessaire, aucun argent à dépenser pour ce faire, seulement un peu de dérangement à consentir chaque mois. Sept lecteurs ont répondu, prenant ensemble, en dépôt, 47 exemplaires.

J'en suis navré. Mais pas effondré, bien sûr; au contraire. Je suis ainsi fait que la difficulté m'excite, que je veux la surmonter et que jamais je n'abandonne la partie.

Je suis désolé tout de même du peu d'écho que mes paroles ont rencontré, car personnellement et bénévolement, je fournis constamment, sans arrêt, de gros efforts pour que cette revue paraisse. Je les fais au détriment de bien des choses, de ma santé parfois. Tout récemment, à la suite d'une opération bénigne, j'eus le cœur qui flancha à plusieurs reprises et il me fallut deux heures durant des soins énergiques pour me remettre debout. On me conseilla la campagne et le farniente pendant quelques mois. Je n'en ferai rien. Parce que je craindrais d'abord pour la revue si je m'éloignais si longtemps; puis, je sens que ce n'est pas indispensable au maintien de ma santé, et je rassure mes amis.

Mais, nom de nom, facilitez donc ma tâche en accomplissant selon vos moyens les petits efforts que je vous réclame sur tous les tons depuis de longs mois. Votre revue en sortira consolidée et votre camarade, son animateur, parviendra peut-être, un jour, à s'offrir le « luxe » d'indemniser quelqu'un qui, le déchargeant de toute la besogne administrative, lui éviterait tout surcroît de fatigue.

Louis LECOIN.